Jiddu Krishnamurti

LES ENSEIGNEMENTS DE KRISHNAMURTI EN 1967

Traduit de l'anglais par
Annette Duché et
Le groupe français du Saanen Gathering Committee

1967
Éditions Le Courrier du livre

Conférences de PARIS et SAANEN en 1967

PARIS 1967

1ère Conférence
Paris, le 16 avril 1967

2ème Conférence
Paris, le 20 avril 1967

3ème Conférence
Paris, le 23 avril 1967

4ème Conférence
Paris, le 27 avril 1967

5ème Conférence
Paris, le 30 avril 1967

SAANEN 1967

1ère Conférence
Saanen, le 9 juillet 1967

2ème Conférence
Saanen, le 11 juillet 1967

3ème Conférence
Saanen, le 13 juillet 1967

4ème Conférence
Saanen, le 16 juillet 1967

5ème Conférence
Saanen, le 18 juillet 1967

6ème Conférence
Saanen, le 20 juillet 1967

7ème Conférence

Saanen, le 23 juillet 1967

8ème Conférence
Saanen, le 25 juillet 1967

9ème Conférence
Saanen, le 27 juillet 1967

10ème Conférence
Saanen, le 30 juillet 1967

France
1ère Conférence
Paris, le 16 avril 1967

Il me semble qu'il existe en fait deux problèmes fondamentaux, la violence et la souffrance. A moins de les résoudre, de les dépasser, tous nos efforts, nos luttes constantes n'auront que peu de sens. Nous semblons passer la plus grande partie de nos vies dans un monde d'idéologies, de formules, de concepts, et c'est par ces moyens que nous nous efforçons de résoudre nos deux problèmes essentiels, la violence et la souffrance.

Toute forme de conflit est violence, non seulement les conflits psychologiques, ceux qui sont, en quelque sorte, à l'intérieur de la peau, mais encore les problèmes extérieurs, ceux qui se posent à l'occasion de nos rapports avec notre prochain, avec la société. Quant à la souffrance elle est, à ce qu'il me semble, un de nos problèmes les plus complexes et les plus difficiles. A cause de sa complexité même il faut l'aborder très simplement. Tout problème compliqué - et plus particulièrement les nombreux problèmes humains - doit être abordé dans la clarté et la simplicité, sans aucun arrière-plan idéologique ; autrement nous traduirons tout ce que nous verrons selon le conditionnement, les particularités et les intentions qui sont les nôtres.

Pour comprendre ces deux problèmes si profondément enracinés, la violence et la souffrance, il ne faut pas se contenter de les aborder verbalement et intellectuellement ; l'intellect ne résout jamais les problèmes ; il les explique - toute personne un peu habile est capable d'expliquer un problème - mais une explication si érudite, si subtile qu'elle puisse être, n'est pas la réalité. A quoi sert-il d'expliquer à un homme affamé quelles succulentes nourritures on peut trouver ; c'est absolument sans valeur. Mais si nous voulons bien aborder ces questions non pas intellectuellement mais d'une façon globale et réelle, si nous voulons les prendre à la gorge, pour démêler ces deux effroyables problèmes destructeurs de l'esprit, peut-être qu'alors nous serons capables d'aller au-delà.

En tant qu'êtres humains, nous avons accepté la violence et la douleur comme faisant partie de la vie et, les ayant acceptées, nous nous efforçons d'en prendre notre parti. Nous adorons la souffrance, nous l'idéalisons, nous demeurons avec elle, comme cela se passe dans la Chrétienté. En Orient ces problèmes sont posés autrement mais là encore aucune solution n'a été trouvée.

Comme nous l'avons dit, c'est de l'animal que nous avons hérité cette violence, cette agressivité, cette manie de la domination, ce besoin de puissance, de situation, cette démangeaison de réussir. La structure même de notre cerveau nous vient de l'animal, elle est un résultat de l'évolution, par sa fonction elle ne se contente pas d'être autoprotectrice, mais encore elle est agressive, violente, dominatrice, voyant tout sous le jour du prestige, de la situation sociale, toutes choses que vous connaissez bien.

La souffrance, l'apitoiement sur nous-mêmes qui en fait partie, la solitude, l'absurdité totale de notre vie, la lassitude, l'ennui, la routine enlèvent à l'existence tout sentiment d'un but, d'une intention ; alors nous inventons un but ; les intellectuels élaborent un but idéologique et nous nous efforçons de vivre selon ce but. Incapables comme nous le sommes de résoudre ces problèmes, nous regardons

en arrière vers quelque chose qui a pu exister dans le passé, soit dans notre jeunesse, ou bien une idée qui se rattache à notre culture, à nos traditions, le tout dépendant de notre race, de notre pays. Plus nos problèmes deviennent pressants, plus nous nous évadons vers quelque explication idéologique issue du passé, ou bien encore vers un concept situé dans l'avenir, et nous demeurons pris dans le même piège. Nous pouvons très bien observer, en Orient tout comme en Occident, les diverses évasions, les distractions, celles que nous trouvons à fréquenter des églises ou des terrains de foot-ball, le cinéma, etc. Ce besoin de divertissements, de distractions, prend les formes les plus extraordinaires ; on fréquente les musées, on discutaille sans fin des questions musicales ou des dernier volumes parus, ou bien on écrit sur des sujets qui sont morts, enterrés, finis et qui n'ont absolument aucune valeur.

Il semblerait que les gens vraiment sérieux soient très rares. J'entends par ce mot « sérieux » la faculté d'examiner un problème jusqu'au bout et de le résoudre ; non pas de le résoudre conformément à notre inclination ou notre tempérament personnel, ni conformément à la contrainte exercée par le milieu, mais au contraire, ayant rejeté tout cela, de trouver la vérité de la chose et de la poursuivre jusqu'à son ultime fin. Il semblerait qu'un tel sérieux soit plutôt rare. Or si nous voulons résoudre ces deux problèmes fondamentaux, la violence et la souffrance, il nous faut être sérieux, et puis il nous faut avoir en plus une certaine qualité de lucidité, d'attention ; personne ne va résoudre ces problèmes pour nous ; très évidemment aucune des anciennes religions, aucune des organisations soigneusement élaborées par telle ou telle autorité ou par tel ou tel prêtre, rien, ni personne de ce genre ne va nous venir en aide. Nous constatons que toutes ces choses n'ont plus aucun sens, -dans le monde entier nous pouvons voir la soi-disant jeunesse jeter toutes ces vieilleries par la fenêtre, elles sont vaines - l'église, les dieux, les croyances, les dogmes, les rites. De telles autorités ont cessé d'avoir un sens pour tout homme sérieux ; très évidemment, quand le monde est dans l'état de malheur et de confusion où nous le voyons, il est absolument vain de s'adresser à telle ou telle autorité, et plus particulièrement à celle exercée par des groupes religieux avec leurs directives et leurs sanctions.

On ne peut s'appuyer sur personne, sur aucun sauveur, aucun être, personne, l'orateur compris. Et quand nous aurons totalement rejeté tous les livres, les philosophies, les saints et les anarchistes, nous resterons devant nous-mêmes tels que nous sommes. C'est là une chose effrayante et plutôt déprimante, de nous voir tels que nous sommes. Aucune philosophie, aucune littérature, aucun dogme, aucun rite ne va jamais résoudre cette violence et cette souffrance. Il me semble cependant qu'en fin de compte il nous faut arriver à ce point, et puis il faut décider d'aller au-delà. Plus on est fervent, plus le problème est pressant, plus cette ferveur et cette urgence nous poussent à rejeter l'autorité que nous avons jadis acceptée si facilement.

Comment nous observons la violence et la souffrance telles qu'elles existent en nous, comment les regarder, voilà un autre problème. Les êtres humains, nous l'avons déjà dit, sont en tant qu'individus le résultat de la société, de la culture au sein de laquelle ils vivent, une société et une culture qui sont l'œuvre de chacun de nous. La société a été produite par des êtres humains et nous en faisons partie ; c'est une situation dans laquelle nous sommes pris. Nous sommes pris dans le piège de nos préférences, de nos tendances, de nos plaisirs et ceux-ci sont la structure même de la société. Nous avons tendance à considérer l'individu et la société comme deux choses différentes ; et dès lors nous pourrions nous poser la question: quelle est la valeur d'un être humain qui se modifie lui-même dans ses rapports avec la structure sociale tout entière? C'est là une question qui me paraît absurde.

Nous ne nous penchons ni sur l'individu, ni sur telle ou telle société particulière, française, anglaise ou toute autre ; nous nous penchons sur le problème humain tout

entier. Nous ne nous intéressons pas à l'individu dans ses rapports avec la société, ni aux rapports sociaux, ni au rôle du collectif vis-à-vis de l'individu, nous cherchons à voir la question tout entière et non pas à considérer telle ou telle question isolée.

Nous ne pouvons comprendre une chose que quand nous la voyons dans sa totalité, quand nous voyons sa structure tout entière et sa signification. Vous ne pouvez pas voir tout le tracé de la vie, tout son mouvement si vous vous conteniez d'en isoler une partie et si vous êtes extraordinairement préoccupés par cette partie. C'est seulement quand nous avons devant nous la carte tout entière, que nous voyons où nous nous trouvons, que nous pouvons choisir tel ou tel chemin particulier. Donc, nous ne penchons pas sur le salut ou la libération individuelle, ni sur un but que l'individu a pu se proposer, mais plutôt sur tout le mouvement de la vie, la compréhension du courant de notre existence dans son entier ; alors peut-être que les problèmes individuels pourront être abordés dans une optique entièrement différente.

Il devient extrêmement difficile de voir la question dans son entier ; cela exige de l'attention. Intellectuellement on ne peut rien comprendre, on enregistre bien des paroles, on donne des explications, on découvre une cause, mais tout cela n'est pas comprendre. La compréhension ne se produit - comme on peut le constater en soi-même - que quand l'esprit, cerveau compris, est totalement attentif. Or, on n'est pas attentif quand on traduit, quand on interprète ce que l'on voit conformément à son arrière-plan. Vous avez dû remarquer - très évidemment la plupart d'entre nous l'avons fait - que quand l'esprit est dans un calme complet, qu'il n'est pas agité, qu'il n'exige rien, qu'il ne désarticule pas le problème, mais qu'il le regarde en face dans le calme le plus absolu - qu'alors il y a compréhension. Cette compréhension même est l'action, l'énergie, la force libératrice qui nous affranchit du problème. Nous nous servons donc du mot « comprendre » dans ce sens-là, un sens où les facteurs intellectuels ou émotifs n'interviennent pas. Or, une telle compréhension est, dans un sens, une négation de la compréhension positive, celle-ci étant celle qui s'appuie sur le mobile qui nous pousse à l'action. La plupart d'entre nous, quand nous nous trouvons devant un problème, sommes enclins à nous tourmenter, à l'analyser, à le décortiquer, à trouver une formule d'action. Et la pensée - comme nous pouvons le voir - est toujours une réaction de ce qui fut ; la pensée n'est jamais nouvelle et pourtant le problème, lui, est toujours neuf. Nous traduisons le neuf, le problème, en fonction de la pensée ; et cette pensée est vieille, par conséquent positive et tendue vers l'action.

La pensée est une réponse du passé, elle est mémoire, expérience, savoir accumulé, elle est vieille ; et les provocations, elles, sont toujours neuves, si ce sont des provocations. A partir de cet arrière-plan de savoir, d'expérience, de mémoire, surgit la réaction-pensée - la pensée qui est toujours issue du passé - qui traduit la provocation ou le problème en fonction de ce passé. Et cette pensée, si l'on veut bien l'observer, donne toujours au problème une réponse positive en termes du passé.

Ce n'est donc pas la pensée qui nous aidera à nous en sortir ; et ceci ne veut pas dire que nous devenions vagues, nébuleux, distraits ou névrosés. Bien au contraire, plus vous prêtez d'attention, une attention complète, à n'importe quoi, peu importe quoi, plus vous pourrez voir que cette attention est un état où l'on ne pense pas ; dans cet état il n'y a pas de centre agissant sous forme de pensée. Et dès lors la compréhension se produit - comprendre, observer, voir, qui sont tout une seule et même chose - sans qu'il y ait aucune réaction venant de l'arrière-plan de la pensée ; une telle compréhension est une action immédiate.

Ceci est-il plus ou moins clair ou est-ce trop abstrait? J'espère que vous ne traduisez pas tout ceci à la lumière de quelque absurdité mystique et orientale! Voyez!

Si je veux comprendre un enfant, il me faut l'observer, le regarder, faire attention à lui. Je le regarde tandis qu'il joue, qu'il pleure, qu'il fait des sottises, qu'il fait n'importe quoi, simplement je l'observe et je ne le reprends pas ; je veux comprendre et par conséquent je n'ai pas de préjugé, je n'ai aucune idée préconçue de ce qu'il devrait faire ou ne pas faire, ce qui est bien, ce qui est mal. Simplement je regarde, et dans cette attention purement observatrice je commence à comprendre la nature intime de ses activités. J'observe la nature, une fleur, de la même façon et c'est là chose assez simple ; la nature n'exige pas grand-chose de nous ; il est assez simple d'observer un objet extérieur. Mais observer ce qui se passe en nous, observer cette violence, cette souffrance, avec une attention totale, n'est pas si simple. Observer, regarder ainsi c'est la négation même de toute préférence personnelle, de toute tendance et de toute exigence sociale ; observer ainsi c'est comme d'observer le mouvement de tout un fleuve. Assis sur le bord du fleuve, le regardant couler, vous voyez tout, et pourtant vous qui observez depuis le bord, vous et le mouvement du fleuve, vous êtes deux choses différentes ; vous êtes l'observateur et le mouvement du fleuve est la chose observée. Mais quand vous êtes dans l'eau, quand vous n'êtes plus assis sur la berge, vous faites alors partie de ce mouvement, il n'y a plus d'observateur du tout. De la même façon, observez cette violence et cette souffrance, non pas comme un observateur observant un objet, mais ayant nié l'espace qui sépare l'observateur de la chose observée ; ceci fait partie de toute votre enquête qui est une méditation sur la vie.

Comme nous l'avons dit plus haut, nous autres êtres humains sommes violents. C'est une violence héritée de l'animal et nous ne la regardons jamais véritablement parce que nous avons devant nous un concept de la non-violence ; nous sommes penchés sur ce concept, cette idéologie de non-violence, ce qui devrait être, et nous ne nous soucions pas du fait, de ce qui est vraiment. S'il vous plaît - si vous me permettez de vous le dire - ne vous contentez pas d'écouter une suite de mots ; les mots sont des mots, ils n'ont pas beaucoup de sens. Selon la sémantique on peut examiner le sens des mots, mais le mot n'est pas la chose, l'explication n'est pas le fait, le ce qui est ; nous nous laissons facilement prendre au piège des mots ; nous n'écoutons que des mots, sans fin, - et les mots sont des cendres, ils n'ont pas de sens. Mais si vous tendez l'oreille au-delà du mot, vous observant vous-mêmes tels que vous êtes vraiment (pas maintenant, parce que maintenant vous êtes assis ici écoutant une causerie, mais quand vous serez dehors), si réellement vous vous observez vous-mêmes, pas égotistiquement, introspectivement, analytiquement, mais vous observer simplement, voir ce qui se passe vraiment, vous pouvez alors découvrir par vous-même non seulement la violence superficielle telle que la colère, la soif de puissance et ainsi de suite, mais encore la violence profondément enracinée. Si une fois vous découvrez cela, le concept de la non-violence est sans aucune portée, sans force. Ce qui est valable c'est le fait, la violence.

Voyez le fait de la violence en Orient, aux Indes ; là-bas on a parlé sans fin de la non-violence, on s'y est exercé, on l'a prêchée, - quelle sottise! Vienne la moindre provocation, tout s'évanouit et les gens deviennent violents. Ici aussi, on parle interminablement de la paix, dans toutes les églises on parle d'amour, de bonté, d'aimer son prochain, et pourtant vous avez eu les guerres les plus épouvantables ; il y a eu quinze mille guerres en cinq mille ans. Nous devons constater combien cette violence est profondément enracinée en nous: nous voulons à toute force nous accomplir, concurrencer, nous comparer aux autres, les imitant et pour cela obéissant, suivant quelqu'un, nous conformant à un modèle ; ce sont là des formes de violence. Il faut un soin, une attention extraordinaire pour s'affranchir de cette violence ; et pourtant je ne vois pas comment il pourrait autrement y avoir de paix dans le monde. Il y a peut-être par moments une soi-disant paix entre deux guerres,

entre deux conflits, mais ce n'est pas une paix vraie, profonde, une paix qu'aucune idéologie, qu'aucune pensée n'est venue souiller et qui n'a pas été élaborée par quelque misérable petite philosophie. Et si nous ne connaissons pas cette paix, comment pouvons-nous avoir amour, affection, sollicitude? Et s'il n'y a pas de paix, comment peut-on créer n'importe quoi? On peut peindre des tableaux, écrire des poèmes, des livres traitant du passé et ainsi de suite, mais tout cela ne conduit qu'au conflit, à l'obscurité. Mais pour connaître cette libération de la violence - d'une façon totale et non pas fragmentaire et partielle - il faut creuser le problème et aller très profond.

Il faut comprendre la nature du plaisir ; il existe un rapport étroit entre la violence et le plaisir. Car si l'on veut bien observer de près, on verra que toute notre psychologie est basée sur le plaisir - sans tenir compte des psychologues et des psychanalystes, on n'a pas besoin de lire beaucoup de livres pour s'en apercevoir - non seulement les plaisirs sensuels, sexuels, mais encore le plaisir de réussir, d'aboutir, de s'accomplir, de parvenir à une situation éminente, d'avoir un certain prestige, de disposer d'une grande puissance. Ici encore toutes ces choses existent dans l'animal. On peut le constater dans une basse-cour où il y a des volailles. Il y a un plaisir, une jouissance à insulter. Jouir, arriver à une haute situation, être célèbre, avoir un grand prestige, tout cela sont des formes de violence, pour cela il faut être agressif. Faute de l'être dans ce monde, on se fait marcher dessus, on se fait bousculer ; et on peut très bien se poser la question suivante: « Puis-je exister sans être agressif et vivre tout de même dans cette société? » Il est probable que non, mais pourquoi vivre dans la société? - dans la structure psychologique de la société, bien entendu. Nous sommes bien forcés de vivre dans sa structure extérieure, d'avoir un job, quelques vêtements, une maison et ainsi de suite ; mais pourquoi vivre imbriqués dans sa structure psychologique? Pourquoi accepter les normes d'une société qui exige que l'on devienne un écrivain célèbre, un homme connu, que l'on ait... oh! vous savez tout ce fatras! Tout cela s'appuie sur le principe du plaisir et celui-ci se manifeste par la violence. Dans l'église vous dites: « Aimez votre prochain », - et dans les affaires vous l'étranglez ; les normes de la société n'ont pas de sens. Et l'armée! toute sa structure basée sur le principe hiérarchique, sur l'autorité, est encore domination et plaisir, et tout cela fait partie d'une violence profonde et fondamentale. Comprendre tout ceci exige beaucoup d'observation, - ce n'est pas une affaire de don naturel -, plus vous observez, plus vous comprenez. Ici voir c'est agir.

Le plaisir est ce que nous recherchons à tout instant. Nous en voulons toujours plus, et le plaisir suprême, évidemment, c'est de connaître Dieu. Cette recherche du plaisir comporte un élément de peur et tout notre vie durant nous sommes hantés par cette sombre chose que nous appelons la peur. La peur, la souffrance, la pensée, la violence, l'agressivité, toutes ces choses sont étroitement liées. Par conséquent, si vous comprenez clairement l'une d'entre elles, votre compréhension ira bien au-delà.

Or, nous pouvons y mettre du temps et analyser toute la structure intellectuelle et émotive de notre être, analyser morceau par morceau - c'est ce que font les psychanalystes, espérant par là établir des rapports normaux entre l'individu et la société, - et tout ceci prend du temps. Mais on peut apercevoir que l'on est violent et comprendre directement la cause de cette violence ; on en connaît la cause. Mais voir chaque forme de violence isolément, cela prend du temps ; tout démêler jusqu'au bout et sous tous ses aspects pourrait exiger des mois, des années. Un tel procédé, à ce qu'il me semble, est absurde. C'est comme un homme qui est violent et s'efforce d'être non-violent, entre temps il sème des graines de violence à chaque instant et à toute volée. La question se pose donc de savoir si vous pouvez voir tout le problème d'une façon immédiate et le résoudre aussitôt - voilà la question - non pas fragment par fragment, un jour après l'autre, un mois après l'autre ; c'est là une tâche terrible,

assommante, interminable, elle implique un esprit infiniment minutieux, analytique, un esprit capable de disséquer, de distinguer tous les aspects, de ne négliger aucun détail ; et si un détail est oublié toute la vision est faussée. Non seulement ceci implique beaucoup de temps, mais cela implique aussi un concept préétabli par vous-même de la libération de la violence. Je ne sais pas si vous me suivez? Ce concept, cette idée dont vous vous servez comme d'un moyen pour vous débarrasser de la violence, en fait, il la crée ; la violence est créée par la pensée. Notre question est donc celle-ci: est-il possible de voir toute la chose immédiatement? Pas intellectuellement ; si vous en faites un problème intellectuel il demeure sans aucune solution possible ; vous en viendrez à vous suicider comme l'ont fait beaucoup d'intellectuels qui, ou bien se tuent véritablement, ou bien inventent une théorie, une croyance, un dogme, un concept dont ils deviennent les esclaves - c'est une autre forme de suicide - ou bien ils ont recours aux anciennes religions et deviennent catholiques ou protestants, ou hindous ou bien adeptes du Zen, ou toute autre chose.

La question est donc: est-il possible de tout voir immédiatement et, en le voyant, d'y mettre fin?

Vous voyez d'une façon totale quand le problème est suffisamment urgent, non pas seulement urgent pour vous-même mais pour le monde. Extérieurement il y a la guerre et il y a une guerre intérieure en chacun de nous, est-il possible d'y mettre fin immédiatement, de lui tourner le dos psychologiquement? Vous seul pouvez répondre à cette question -vous seul - à condition de ne dépendre d'aucune autorité, d'aucun concept, d'aucune formule, d'aucune idéologie émotive ou intellectuelle. Mais, comme nous l'avons dit, ceci exige un sérieux intérieur considérable, une observation intense et fervente: observer quand vous êtes assis dans un autobus les choses qui vous entourent, sans choix, observer cette chose qui est en vous et qui se modifie et se meut sans cesse, observer sans mobile, simplement, les choses telles qu'elles sont. Ce qui « est » est beaucoup plus important que ce qui devrait être et, grâce à cette attention, à ce soin, nous pourrons peut-être connaître ce que c'est que d'aimer.

QUESTION : Dois-je comprendre qu'il nous faut méditer, mais que nos esprits en sont empêchés parce qu'ils fonctionnent automatiquement et qu'ainsi nous sommes incapables d'observer ce qui se passe autour de nous? Et ceci veut-il dire que nous devons commencer par observer ce qui se passe en nous?

KRISHNAMURTI : « Pour observer il faut méditer »: Ce n'est pas ce que j'ai dit. Observer c'est méditer. Ce n'est pas pour observer qu'il faut méditer. Observer est une des choses les plus difficiles. Observer un arbre, par exemple, est très difficile parce que vous avez de cet arbre une image, une idée, et ces idées, vos connaissances botaniques vous empêchent de le regarder. Observer votre femme ou votre mari est encore plus difficile, encore une fois parce que vous avez de votre femme une image et elle en a une de vous, et les rapports qui existent sont des rapports entre deux images. C'est ce qu'on appelle, en général, des rapports humains, mais ceux-ci existent entre deux séries de souvenirs, d'images. Voyez comme c'est absurde: tous les rapports tels que nous les connaissons en général sont chose morte. Observer veut dire en réalité prendre conscience de l'intervention de la pensée ; voir comment l'image que vous avez de l'arbre, de la personne ou de toute autre chose, empêche l'observation, - rendez-vous compte que vous en venez à oublier la chose que vous regardez, qui est l'arbre ou la personne ; et voyez pourquoi la pensée intervient, pourquoi vous avez une image de cette personne. Pourquoi vous êtes-vous fait une image de n'importe qui? Nous voici, vous me regardez, moi je vous regarde, l'orateur, et vous, l'assistance. Vous avez une image de l'orateur - malheureusement - mais du fait que je ne vous connais pas, je n'ai pas d'image et je suis par conséquent capable de vous regarder.

Mais je ne pourrais pas vous regarder si je me disais: « Voilà un auditoire dont je vais me servir pour arriver à une certaine puissance, pour l'exploiter, pour devenir célèbre. » Vous savez tout cela, toutes ces sottises où se complaisent les êtres humains. Donc, observer veut dire observer sans qu'intervienne aucunement l'arrière-plan ; mais on est soi-même l'arrière-plan ; vous me suivez? Tout notre être, celui qui regarde est notre arrière-plan: on est chrétien, français, intellectuel. Mais en observant on découvre cet arrière-plan, et une observation qui ne connaît pas le choix ou l'inclination personnelle est en elle-même une immense discipline, - et non pas notre absurde discipline issue du conformisme ou de l'imitation. Une telle observation rend l'esprit extraordinairement actif, sensitif, et tout cela c'est la méditation. On ne peut pas dire: « pour observer il faut méditer », mais c'est plutôt au moment de l'observation que toutes ces choses se passent, et tout ceci c'est la méditation, et non pas une quelconque maîtrise de la pensée, sujet que nous aborderons un autre jour.

QUESTION : Voulez-vous être précis et expliquer la nature du plaisir et de la peur, - et des rapports qui existent entre eux.

KRISHNAMURTI : La peur... êtes-vous jamais entré eh contact direct avec la peur? Avez-vous jamais été en contact direct avec n'importe quoi, un arbre, une fleur, un être humain, directement et non pas à travers des images? Quand vous regardez un arbre dans un parc, il y a toujours l'observateur et la chose observée - vous qui regardez et l'arbre -il y a un espace entre l'observateur et la chose observée. Pour être en contact direct, - bien entendu vous pouvez toucher l'arbre mais il ne s'agit pas de ce contact-là, pas plus que de vous identifier à l'arbre, c'est là encore une autre forme de gymnastique mentale, - mais être en contact direct est quelque chose d'entièrement différent, il faut qu'il n'y ait plus d'espace du tout. Cet état se produit quelquefois quand on prend certaines drogues, L.S.D., etc. L'espace disparaît. C'est une expérience tout autre. Cet espace revient et alors les gens prennent de plus en plus de drogues, ils s'en lassent de plus en plus, ils se détériorent, obtenant de moins en moins de résultats. Mais si l'on peut observer sans l'observateur - sans l'arrière-plan ni concept idéologique, sans mémoire - alors, l'espace disparaît complètement entre les gens, et peut-être que dans cet état il n'y a plus de peur, il n'y a plus que quelque chose - nous nous servons de ce mot verbalement - quelque chose qui s'appelle « l'amour », mais ce n'est pas ce qu'on appelle amour habituellement. Nous parlerons de la peur un autre jour.

QUESTION : Il me semble que le fait d'être ici est une sorte de paradoxe parce que cela implique que nous sommes insatisfaits. Je veux dire que je suis mécontent de la vie telle que je la trouve parce qu'il y a violence, et dans mon désir de comprendre ce qui ne me donne pas satisfaction...

KRISHNAMURTI : Non, monsieur, il n'existe pas d'êtres humains distincts de la violence: les êtres humains sont violents. Il n'y a pas de « je » séparé de la violence. Quand je suis en colère, ce n'est pas quelque chose ou quelqu'un d'autre qui est en colère, je suis en colère. Il n'y a pas de « moi » séparé de la colère. Se rendre compte du fait véritable que traduit cette affirmation, que je suis violence, non pas théoriquement, non pas intellectuellement, se rendre véritablement compte de ce fait signifie que la division entre le « moi » et la violence, la colère, cesse d'exister, - mais ceci exige une attention intense, du travail.

QUESTION : Voyez-vous une différence entre le plaisir, la haine et la violence?

KRISHNAMURTI : Monsieur, je crois que la question du plaisir n'est pas facile à comprendre. C'est un problème qu'il faut approfondir et non pas simplement le condamner. Ne ressentez-vous pas du plaisir quand vous mangez, quand vous vous promenez, quand vous regardez un arbre, ou une belle femme, ou tout autre chose?

La question du plaisir doit être examinée totalement. La vie est une chose complexe, n'est-il pas vrai? La vie est terriblement complexe et le plaisir aussi est une chose complexe. Les gens religieux, des moines, ont affirmé qu'il ne faut avoir aucun plaisir ; ils ont recours à leur Bible ou la Gita, ils lisent ces livres interminablement et jamais ne regardent la vie. Mais pour comprendre le plaisir, il faut comprendre le désir, la jouissance, la mémoire - l'accumulation de toutes les expériences qui ont donné du plaisir - au niveau conscient tout aussi bien qu'au niveau inconscient.

Comme je l'ai dit, la vie est un problème très complexe et vous ne pouvez pas négliger tout ce qu'elle a de compliqué en disant: « Je ne veux pas la regarder ». Il faut aborder cette question d'une façon extraordinairement simple. Il faut qu'il n'y ait aucune formule, aucune idéologie, aucun choix, mais pure et simple observation.

C'est probablement la première fois que certains d'entre vous assistent à ces causeries. Elles peuvent vous paraître obscures comme du grec, du chinois, mais peut-être qu'à mesure que nous discuterons de ces problèmes en les approfondissant nous pourrons saisir un peu mieux ce dont il s'agit.

On doit poser des questions - pas seulement maintenant, il faut en poser tout le temps. Il faut douter et ne rien accepter, rien. Il est très important de poser une question - il est encore plus important de poser une question juste. Poser une question juste implique que l'on est très sensitif aux problèmes de la vie, - non pas en fonction de nos aversions ou de nos préférences, mais que nous avons une vision de la vie dans son entier. Poser une telle question exige une grande humilité, - non pas cette fausse humilité issue de la vanité, mais l'humilité de celui que dévore le désir de savoir. Quand nous nous posons la question juste, laquelle est le résultat d'une profonde et intelligente enquête intérieure, alors étant juste, la question contient sa propre réponse ; nous n'avons à la poser à personne - la réponse est là.

Paris, le 16 avril 1967

France
2ème Conférence
Paris, le 20 avril 1967

Nous avions évoqué l'autre jour la nécessité d'une révolution radicale, non seulement dans la structure extérieure de la société mais encore dans le domaine intérieur, psychologique ; il faut qu'il y ait là une mutation totale, une révolution de tout l'être psychologique.

Nous constatons que la société est dans un état de désordre effroyable, qu'elle est basée sur l'avidité, l'envie, la promotion sociale, le prestige et ainsi de suite. En tant qu'êtres humains appartenant à cette société, nous aussi sommes dans un état de désordre intérieur. Pour l'être humain moyen, la vie, la routine quotidienne, le labeur asservissant pour gagner sa vie, l'atroce solitude, l'affreux ennui, la répétition sans fin, tout cela a bien peu de sens. Alors, pour donner à la vie une signification, les intellectuels du monde entier, en Orient comme en Occident, ont inventé des philosophies et des religions ; ils ont dit: « Il existe un Dieu, il existe un certain état de l'esprit qu'il nous faut nous efforcer d'atteindre », et il y a eu d'innombrables et astucieux philosophes pour émettre certaines affirmations dénuées d'aucun rapport avec la vie. Ils se sont efforcés de lui donner un sens, mais en réalité - en dehors du domaine intellectuel et mental - la vie telle qu'elle est, telle que nous la vivons de jour en jour est absolument vaine. Elle est dépourvue de sens, non pas seulement parce que nous sommes dans un état de désordre, mais encore à cause de la nature répétitive de notre existence. Nous passons des années dans un bureau - quarante ou cinquante années - poursuivant sans fin une tâche sans intérêt et, comme nous pouvons le voir, le désordre intérieur s'accroît d'instant en instant. Extérieurement on s'efforce d'instaurer un certain ordre en établissant des lois, différentes formes de dictature, ou bien en exerçant un contrôle sur l'esprit et le comportement des humains ; on suscite ainsi extérieurement, politiquement et économiquement, un semblant d'ordre, mais intérieurement il n'y en a aucun. L'ordre implique, n'est-il pas vrai, un état d'esprit où n'existe aucun conflit ; un état fait de clarté et libre de toute routine ; un état que ne conditionne aucune tendance, aucune inclination personnelle et qui ne subit pas la contrainte des influences du milieu extérieur. Or, il me semble qu'un tel ordre doit naître sans effort. Il ne peut être le fait de la volonté, ni d'une lutte poursuivie dans le domaine des concepts ou des idées ; étant issus de notre esprit confus, douloureux, éternellement solitaire et en proie au conflit, de tels efforts ne peuvent absolument pas établir un état d'ordre, ils ne peuvent qu'intensifier la confusion.

Dès lors que faire? Que peut faire un être humain qui se rend compte de sa propre confusion, de son incertitude, de la routine qu'est sa vie, laquelle est imitation, conformisme à un modèle établi par la société dont il fait lui-même partie - et qui néanmoins voit la nécessité d'un ordre intérieur? Si l'ordre intérieur n'existe pas - alors même que l'ordre extérieur a su s'imposer - le désordre intérieur, invariablement, prendra le dessus sur le semblant d'ordre extérieur ; il me semble que ceci est assez clair. Comment donc faire naître cet ordre en soi-même? L'ordre signifie un état d'esprit où n'existe aucune contradiction, et par conséquent aucun conflit - et ceci n'implique pas un état de stagnation ou de dépérissement.

Un ordre qui doit son existence à une formule, à un idéal ou à un concept, n'est que désordre. L'être humain qui se conforme à un certain modèle de pensée - un idéal de ce qu'il devrait être - ne fait qu'imiter, se conformer, se discipliner et se contraindre pour s'adapter à un moule. S'il adopte cette manière d'être - et c'est ce qu'il a été forcé de faire pendant des siècles et des siècles, la société s'efforçant de le dominer au moyen de diverses sanctions religieuses, de diverses lois et ainsi de suite - invariablement il en résulte le plus grand désordre intérieur. Il me semble que c'est là une des raisons principales de la révolte actuelle que l'on peut constater dans le monde entier. Les jeunes générations s'efforcent de rejeter les idées, les dieux, le comportement de l'ancienne génération, tout est en voie d'être rejeté ; les jeunes sont dressés contre la société, contre l'ordre établi. Toutefois l'ordre qu'ils recherchent donne petit à petit dans le conformisme, et par conséquent un état de désordre s'installe en eux.

Le problème est donc, n'est-il pas vrai, - ce besoin essentiel étant évident, - comment un changement radical peut-il être provoqué? S'il existe un motif de changer, vous êtes dès lors et de ce fait liés, attachés au passé, parce que tous les motifs sont toujours des produits de l'arrière-plan, de la toile de fond, du conditionnement.

J'espère que nous allons pouvoir débrouiller cette question ensemble. Si vous vous contentez d'écouter intellectuellement, émotionnellement ou verbalement, alors nous ne travaillons pas ensemble, vous vous contentez d'entendre quelques séquences d'idées, vous prononçant comme étant d'accord ou le contraire - et tout ceci n'aura pas grande valeur. Mais si nous pouvions véritablement examiner ensemble ce problème jusqu'au bout, le démêler véritablement, que chacun de nous vive la chose jusqu'au bout, il me semble qu'alors nous pourrons aboutir à quelque chose qui portera l'empreinte de la réalité, et une révolution radicale a chance de se produire psychologiquement dans l'acte même d'écouter.

Nous sommes tous d'accord, quand ce ne serait qu'intellectuellement, sur la nécessité d'un changement dans toute la structure de l'esprit, dans l'être tout entier. Nous avons fait des efforts de tant de façons différentes: discipline, conformisme, obéissance, imitation ; ou bien nous avons accepté la vie telle qu'elle est, nous l'avons vécue pleinement ; si par chance on a eu de l'argent, des dons naturels, alors au moment de mourir on se dit qu'on a eu une bonne vie et qu'en voilà la fin. Nous pouvons nous rendre compte que pour pouvoir vivre il faut un certain ordre - parce que sans ordre il n'y a pas de paix - mais un ordre obtenu parce que nous nous identifions à un concept, une idée ou une formule, ne fait que nous isoler. On peut s'identifier à quelque chose comme le nationalisme, ou bien à une certaine idée du Divin, mais ceci engendre par force la séparation et le conflit. Et par conséquent, ce n'est pas en s'identifiant à une idée ou à un concept que nous pouvons espérer provoquer un changement radical.

Il y a des progrès technologiques qui se produisent extérieurement, mais intérieurement je reste ce que j'ai été depuis des siècles, en proie au conflit, à la souffrance, eh lutte avec moi-même et avec les autres ; ma vie est un champ de bataille. Tous mes rapports sont basés sur des images élaborées par la pensée. Ma vie est un champ de bataille et je désire la changer ; je vois qu'il m'est impossible de vivre en paix avec moi-même ou avec la société ou avec n'importe qui, à moins qu'il n'y ait un ordre total, ce qui veut dire une totale liberté. L'ordre ne peut prendre naissance que là où il y a liberté ; et aucune liberté n'est possible si l'on est esclave d'une idée, si l'on accepte aveuglément une certaine théologie, ou si l'on se conforme à un modèle établi par soi-même ou par la société. Donc, que faire? Je ne sais pas si vous y avez réfléchi ; si oui, vous aurez vu que c'est en réalité un immense problème. En tant

qu'être humain que dois-je faire, moi qui suis conditionné par un passé de millions d'années, avec un cerveau qui fonctionne uniquement selon des modèles d'autopréservation, cette autopréservation conduisant à un isolement de plus en plus complet, et par conséquent à des conflits toujours plus nombreux? Voyant tout ce champ de bataille dans lequel je vis en tant qu'être humain, un être humain effrayé, coupable, désespéré, se cramponnant à des souvenirs passés, ayant peur de mourir, vivant dans une quasi-obscurité, suffisamment rusé pour inventer toutes sortes de théories, me proposant des tâches à accomplir, écrivant des livres, fournissant des explications, faisant toutes ces choses que font les êtres humains moyens - voyant tout ceci et non pas comme une idée, comme quelque chose qui serait en dehors de moi-même, mais voyant vraiment que c'est bien là ma vie - que puis-je faire? Comment puis-je changer toute la structure psychologique de mon être? -faute de quoi je ne connaîtrai jamais la paix et pour moi il n'y aura jamais de liberté.

Si c'est votre problème aussi bien que celui de l'orateur (en fait, ce n'est pas mon problème mais nous l'explorons ensemble) que peut-on faire? Au point où nous en sommes il n'existe plus d'autorité, nul ne va me dicter ma conduite ; aucun prêtre, aucun théologien, aucun gourou, aucun livre, aucun agent extérieur ne va nous dire quoi faire. Tout cela nous l'avons tenté et cela n'a plus aucun sens, en fait ça n'en a jamais eu. Il n'y a plus d'autorité, je dois donc compter complètement sur moi-même, et pourtant ce moi-même est une entité confuse. A mesure que je rejette tous ces agents extérieurs qui semblaient devoir provoquer un changement en moi-même, toutes les sanctions, toutes les lois qui me poussent à faire ceci ou cela, plus je les rejette plus je deviens conscient de cet immense problème qui est moi-même, ce moi-même confus, incertain, ignorant. Quand on prend conscience de cet état de choses, il y a une intensification de la peur, du désespoir et alors, par réaction, on se tourne vers diverses organisations politiques ou religieuses ; on était catholique on devient protestant, ou bien si l'on était protestant on se met à étudier le Zen, ou bien on trouve quelque autre forme de diversion, sans pour cela résoudre le problème fondamentalement et le moins du monde.

Tels sont les faits. On a totalement rejeté toute autorité extérieure - si on l'a fait - et l'on découvre que l'autorité est une des causes du désordre. On s'aperçoit alors que l'on a suivi tel instructeur, tel philosophe, tel sauveur, par peur et non pas par amour. Si l'on aimait, on ne suivrait personne, l'amour n'obéit pas, l'amour n'a pas de devoirs, pas de responsabilités. On suit, on accepte, on obéit, fondamentalement parce qu'on a peur - la peur de ne pas réussir, de se tromper et ainsi de suite, des douzaines de formes de peur. Intérieurement c'est une chose extraordinairement difficile à faire que de rejeter totalement toute autorité, l'autorité d'autrui et plus encore l'autorité de vos propres concepts, des expériences que vous avez faites dans le passé. S'il est assez facile de rejeter l'autorité de la société - ceci a été fait jadis par des moines de diverses façons, et la jeune génération d'aujourd'hui en fait autant quoique d'une façon différente - il est par contre beaucoup plus difficile de nier celle de son propre conditionnement, de ses expériences passées, du passé qui est en soi, dont on fait partie, et qui devient une autorité suprême. Et pourtant c'est cela qu'il est le plus important de rejeter, le plus essentiel, parce que c'est cela qui engendre l'autorité extérieure, et qui engendre aussi la peur à cause de notre besoin de certitude et de sécurité.

Par conséquent, l'affranchissement de l'autorité qui veut dire libération de la peur, de la peur psychologique, est assurément le premier élément requis pour instaurer un état d'ordre. Or, est-il possible d'être affranchi, d'être totalement affranchi de la peur à la fois au niveau du conscient et de l'inconscient? Et puis, l'inconscient existe-t-il? Cette idée de l'inconscient nous l'avons acceptée comme faisant partie de nous - ça a été une mode - mais en fait existe-t-il? Parce que si nous voulons nous demander s'il

est possible d'être complètement affranchi de la peur, on doit très évidemment aborder cette question de l'inconscient.

Existe-t-il vraiment une chose qu'on puisse appeler l'inconscient? Je ne sais pas ce que vous pouvez penser ou découvrir à ce sujet. Si l'inconscient existe comment l'esprit conscient va-t-il le dévoiler? (L'orateur n'accepte pas qu'il y ait un inconscient, mais nous examinons ce qui a été dit à ce sujet.) Tel qu'on en parle, l'inconscient c'est le passé, l'héritage racial, le réceptacle de tout l'effort humain et ainsi de suite ; il existe à un niveau très profond en chacun de nous. Et comment l'esprit conscient va-t-il découvrir cette accumulation, ce quelque chose de caché que nous n'avons jamais examiné mais que nous avons tout de même accepté? Et comment allons-nous, avec l'esprit conscient, examiner quelque chose qui est inconscient? On prétend pouvoir le sonder par la psychanalyse, en allant trouver un expert, un psychanalyste, - bien entendu, si vous avez assez d'argent et si vous vous sentez suffisamment névrosé pour le faire. Et maintenant, comment allez-vous en tant qu'être humain examiner quelque chose dont vous ne savez absolument rien autrement que verbalement? L'esprit conscient peut-il examiner l'inconscient, ou ne peut-il en découvrir quelque chose que par des rêves, des suggestions, une vision fugitive de cette chose qu'on appelle l'inconscient? L'observateur qui est aussi celui qui analyse, et qui fait partie de toute cette structure, qui n'en est pas séparé, peut-il examiner une autre partie de cette structure? Ce qu'il peut examiner c'est sa propre partie et non pas la structure totale. Il peut tenter d'analyser l'inconscient en observant chaque mouvement de sa pensée, chaque mobile, chaque rêve, et tout ceci prend du temps. Vous pouvez passer votre vie entière à analyser. Et si dans le courant de votre analyse vous n'êtes pas extrêmement précis et rigoureux, votre analyse suivante sera faussée, elle ne sera plus vraie. Tout cela prend du temps, et le temps est-il un instrument capable de vous donner la liberté, et par conséquent l'ordre? J'espère m'exprimer clairement.

Le temps est la distance existant entre l'analyste et la chose analysée, l'objet qui, pense-t-on, sera obtenu à la fin de l'analyse. Parcourir l'intervalle qui s'étend entre l'observateur et son but ultime - quand il sera complètement libre - cette distance c'est du temps. Cet intervalle, ce processus graduel, c'est du temps, et est-ce le temps qui va nous apporter l'ordre et la liberté? Et si l'inconscient ne peut pas être examiné d'assez près, d'une façon suffisamment critique et profonde par l'esprit conscient, alors que peut-on faire? Vous comprenez le problème? Ou bien n'y aurait-il pas une façon entièrement différente d'aborder la question? Elle doit exister. Nous avons vécu pendant des milliers et des milliers d'années de cette façon et nous n'avons pas pu nous sortir du piège. Nous ne sortons d'un piège que pour tomber dans un autre. On aperçoit que tant qu'existe la peur, à n'importe quel niveau de notre conscience, les autorités et les pièges existent invariablement. De ce fait l'inconscient prend une importance immense, c'est-à-dire, si vous affirmez que le temps est nécessaire pour provoquer un changement, dès cet instant vous vous trouvez devant tous ces problèmes compliqués et par conséquent il n'y a pas de fin aux problèmes. Mais si vous niez tout ceci, autrement dit s'il n'existe pour vous plus de demain, psychologiquement parlant, ce qui veut dire vraiment plus de demain en tant que plaisir escompté, alors il n'y a pas de déroulement graduel du conscient ou de l'inconscient. Si vous niez le temps il n'y a pas de vertu à acquérir, pas de but à atteindre, pas de demain. Ceci ne veut pas dire qu'en disant: « Il n'existe pas de demain », vous êtes plongés dans le désespoir. Mais si véritablement vous comprenez toute cette question, alors l'esprit s'étant affranchi du temps le problème de la peur prend un aspect entièrement différent ; l'esprit est alors en contact direct avec cette chose qu'on appelle la peur ; il n'y a plus d'intervalle, d'espace entre l'observateur et la chose observée, la peur. On dit: « J'ai peur », peur de mon prochain, de la mort, de ne pas réussir, autrement dit, je suis quelque chose d'autre que cette peur. Dès cet

instant il existe une séparation entre l'observateur et la chose observée, et alors il se profile une action laquelle se propose de faire quelque chose pour agir sur la chose observée. Quand je dis: « J'ai peur », il y a en moi un besoin de faire quelque chose à l'égard de cette peur, de la dominer, de la mouler ; je veux m'en débarrasser, la fuir, tout ceci implique que je suis autre chose que cette peur. Mais je suis cette peur, cette peur et moi faisons partie de la structure tout entière de la vie.

Donc, quand disparaît cet intervalle d'espace qui est le temps, qui distingue celui qui dit: « J'ai peur », et la peur disparaît, alors il y a un contact direct avec le fait -il ne reste plus que le fait - et non plus vous qui l'observez. Plusieurs choses ont lieu au cours de ce processus: dès que l'observateur est la chose observée, le conflit est complètement éliminé, parce que l'observateur est la peur, et ceci veut dire que vous disposez de cette énergie, celle qui s'est revêtue de la forme de la peur. Du fait qu'il n'y a plus d'intervalle entre vous-même et le fait, du fait que l'énergie est vous-même et la peur, il n'y a plus, comme nous l'avons dit, aucun conflit - évidemment - et par conséquent aucune action positive sur la peur. Il n'y a plus d'action positive du tout, mais un simple état d'observation, la vision du fait, la vision de ce qui existe réellement, parce que vous avez éliminé l'image ; vous comprenez, messieurs?

Exprimons les choses autrement. Tous les rapports qui existent entre les êtres humains sont basés sur des images. Vous avez une image de votre ami, ou de votre femme ou de votre mari, et lui ou elle a une image de vous, les rapports existent entre ces deux images, chose évidente. Ces images ont été élaborées par la pensée, à partir des diverses insultes, plaisirs, souffrances et tout ce qui s'ensuit, qui existent toujours entre les êtres humains. Nos rapports n'existent qu'entre des images, mais quand il n'y a plus d'images du tout, il y a des rapports réels - vous êtes alors en contact direct. Quand il n'existe plus d'image d'un arbre, vous observez ce qu'il est vraiment: c'est un état entièrement différent. Et de même, si vous n'avez aucun image d'un autre être humain, votre rapport avec lui est entièrement transformé. Autrement dit, il y a absence de pensée, absence du « moi » et de la mémoire (qui sont des restes du passé). Par conséquent vous vous trouvez en face de quelque chose qui est immédiat, et parce que le conflit est éliminé vous disposez d'une immense énergie.

Quand on rejette, qu'on met fin ou qu'on arrête le temps, il ne demeure plus que le fait de la peur ; il n'y a par conséquent plus d'évasion devant la peur, il ne s'agit plus de la dominer, de la sublimer: elle est telle qu'elle est. Quand ceci est un fait, il subit un changement immense, autrement dit il n'y a plus l'observateur, - celui qui dit: « J'ai peur », le « je » étant autre que la peur, - et dès lors, la peur existe-t-elle?

Nous avons ainsi appris à observer sans qu'intervienne le processus mental, sans que la pensée soit mise en branle. Car comme nous l'avons dit l'autre jour, la pensée est une réaction de la mémoire, du savoir, de l'expérience ; issue du passé la pensée prend forme. Elle est toujours périmée, elle ne peut jamais être neuve. Il n'existe un nouvel état de l'être que quand la pensée, ayant été comprise et pénétrée de fond en comble, prend fin ; voilà la révolution fondamentale, le changement fondamental. La pensée qui, à partir du passé, est toujours à la poursuite de sa propre sécurité, a créé la peur ; fondamentalement nous sommes toujours à la poursuite de la sécurité (psychologiquement parlant) et la sécurité est en relation étroite avec le passé: j'ai éprouvé une certaine douleur, je n'en veux plus ; j'ai été heureux, il me faut l'être encore dans l'avenir ; j'ai eu des plaisirs intenses, il faut que j'en aie encore. La pensée étant vieille, fonctionne invariablement dans cette poursuite de la sécurité, et si l'on veut s'observer de près, on peut voir que tout notre état de contestation est transformé pour devenir une sorte de contentement de sécurité empoisonnée . C'est la pensée qui crée cet intervalle de temps, cause du désordre. Mais si l'on aperçoit quelque chose clairement, vraiment clairement, la pensée étant absente, on le fait de

façon immédiate, il n'y a plus d'intervalle de temps, - et alors, voir c'est faire, c'est agir. Pour voir très clairement, sans confusion, l'esprit doit être complètement silencieux. Si je veux vous voir, ou bien vous comprendre, mon esprit doit cesser de bavarder, très évidemment. Dans l'état de monologue intérieur incessant, de bavardage, de jacassement, il est impossible de voir clairement, ce n'est que quand l'esprit est apaisé, calme, que vous voyez clairement ; mais vous ne pouvez pas imposer le silence à votre esprit par contrainte ou par discipline.

Le calme de l'esprit ne prend naissance que quand vous voyez tout ce qu'implique la peur, l'autorité, le temps ; et la brèche entre l'observateur et la chose observée, quand vous contemplez la structure tout entière. Pour voir cette structure globalement, votre esprit doit évidemment être calme ; il faut apprendre comment regarder, non pas les choses les plus compliquées, mais regarder simplement un arbre ou une fleur, un nuage, sans aucun mouvement de la pensée, simplement de regarder.

Je crois que beaucoup de ces gens qui de nos jours prennent des drogues, le font précisément dans le but de détruire cet intervalle qui sépare l'observateur de la chose observée ; ils font l'expérience de cet état particulier, mais comme il a été artificiellement imposé, quand l'effet en est fini, ils se retrouvent aussi malheureux que jamais. Temporairement la drogue leur a donné une sensitivité accrue ; chimiquement elle a provoqué un changement dans la structure des cellules cérébrales elles-mêmes - temporairement. Dans cet état tout est ressenti de très près, avec clarté ; il n'y a plus de séparation du tout et ceci est dû à l'absence totale de la pensée, du « moi » avec tous ses souvenirs. Mais plus ils ont fait d'expériences dans ce sens, plus ils ont soif de drogue pour se maintenir dans cet état.

Quand on aperçoit extérieurement et intérieurement tout ce désordre - la confusion, la souffrance, la solitude, la vanité totale de l'existence telle que nous la vivons - on peut inventer d'extraordinaires idées à son sujet, mais ce ne sont que des inventions et des théories. Mais quand vous avez compris toute la nature du temps et de la pensée et que vous rejetez tout cela, il n'y a plus de besoin de chercher à donner un sens à la vie. Il existe alors un état entièrement différent - qui ne doit rien à la pensée - et qu'évidemment les mots ne peuvent pas décrire. Plus vous voulez l'expliquer par des mots, plus il s'évanouit. Mais déboucher sur cet état parce qu'on a observé, implique un esprit affranchi ; il est sans aucun lien avec aucune croyance, aucun dogme organisé.

QUESTION : Le bien et le mal ne sont-ils qu'une idée?

KRISHNAMURTI : Ah!... Est-ce simplement une idée? Si vous avez mal aux dents, si vous souffrez, n'est-ce qu'une idée? Eh bien! n'est-ce que cela? (riant) ou est-ce une réaction naturelle? Prenons un autre exemple: quand vous êtes violent, est-ce une chose mauvaise? Est-ce une simple idée si vous me frappez, si vous me tuez? Est-ce une idée? Vous pouvez me tuer pour une idée ; on appelle cela: nationalisme. Mais il y a vraiment lieu pour nous d'examiner cette question de ce qui est bien et de ce qui est mal, de ce que c'est que la beauté et la laideur. Si vous êtes en colère, violent, envieux, avide, jaloux, direz-vous que c'est mal? Si vous blessez quelqu'un par un mot, un geste, ou en jetant une bombe, direz-vous que c'est mal? Mais c'est ce que vous faites tout le temps. Et qu'est-ce que d'être bon, bienfaisant, généreux et ne pas créer d'hostilité? Cette attitude double existe en chaque être humain - le bien et le mal -la lutte est là. C'est là notre champ de bataille, nous désirons être paisibles, calmes, affectueux, et puis il y a l'autre en nous qui est violent, qui veut blesser. Est-il possible d'être affranchi de cette dualité? Il n'est possible d'être complètement affranchi de cette dualité que quand vous êtes en contact complet avec le fait réel, avec ce qui est réellement. Autrement dit, quand vous êtes violent, ne pas entretenir l'opposé de la

violence sous forme d'idée ou d'idéal, mais prendre conscience complètement et avec une totale lucidité de la signification complète de la violence. Vous vous apercevrez alors, si vous êtes totalement conscient de ce qui existe vraiment, - que vous lui donniez le nom de bien ou de mal, - vous vous apercevrez qu'il n'y a pas de dualité du tout. Après tout, si la beauté n'est que l'opposé de la laideur, l'amour l'opposé de la haine, alors ce ne sont ni la beauté ni l'amour. Mais, pour nous, l'amour est bien l'opposé de la haine ; et par conséquent nous sommes toujours déchirés dans cet amour, la jalousie et la haine. Mais si vous regardez le fait complètement et en face, - que ce soit la jalousie, l'envie, la colère ou la brutalité, - sans construire un opposé comme moyen de vous évader du fait, alors vous transcenderez à la fois le bien et le mal, et vous irez au-delà.

Paris, le 20 avril 1967

France
3ème Conférence
Paris, le 23 avril 1967

Il me paraît vain de se contenter d'assister purement et simplement à ces causeries, de lire des livres et de discuter ensemble. Les échanges verbaux ont sans doute une certaine utilité, une certaine nécessité, mais une compréhension qu'accompagne l'action est beaucoup plus importante. Quand il en est ainsi ce n'est pas une question de comprendre d'abord et d'agir ensuite, mais plutôt qu'au moment même de l'action, au moment même où l'on agit, jaillit cette compréhension, cette connaissance. Vous n'apprenez pas tout d'abord, pour agir ensuite - car une telle action devient mécanique, automatique - mais on apprend plutôt à connaître au moment même de l'action et l'on peut dire, qu'ici, agir c'est apprendre - les deux choses ne sont pas séparées. Quand la compréhension se confond avec l'action, quand agir c'est apprendre, il y a une grande conservation d'énergie.

On a besoin d'énergie pour résoudre les nombreux problèmes de la vie, et cependant on la gaspille dans ce conflit constant qui sévit entre l'idée et l'action. Quand on a un idéal, quand on vit conformément à une création mentale, à cet idéal, ou à une formule, il existe un intervalle entre l'action et ce travail de la pensée ; cet intervalle est fait de conflits et tout conflit est une déperdition d'énergie. On peut observer ce processus en soi-même, il y a une adaptation constante à un idéal et cette adaptation, cet effort n'est pas autre chose qu'un aspect du conflit et par conséquent un gaspillage d'énergie.

Là où il n'y a aucune activité mentale, aucun exemple à suivre, aucun idéal, aucun modèle, aucune formule, il n'y a pas non plus de contradiction ou de conflit et, par conséquent, il y a un rassemblement d'énergie. Mais l'on peut constater que la plupart d'entre nous fonctionnons, vivons et agissons au sein d'un univers de modèles, de formules conceptuelles, d'idéaux et ainsi de suite. Notre vie est devenue mécanique, imitative, elle est la terre d'élection de cette contradiction qui sévit entre ce qui est et ce que nous nous figurons devoir être. En tout ceci il y a conflit et déperdition d'énergie ; et cependant, il nous faut beaucoup d'énergie pour résoudre nos problèmes d'une façon complète. Regardez tout ce qui se perd comme énergie au cours de ces incessants bavardages où l'on ne parle de rien, ou bien le temps que l'on consacre à se distraire par la lecture. Ne parlons pas de la perte d'énergie résultant de l'accumulation des armements, des voyages à la lune et tout ce qui s'ensuit.

En tant qu'être humain, chacun de nous se trouve devant des problèmes immenses et compliqués, et chacun de nous doit les résoudre par lui-même ; les solutions présentées par quelqu'un d'autre n'ont aucun sens, aucune valeur. Et si nous voulons les résoudre nous-mêmes, nous avons besoin de cette énergie que nous dissipons dans toutes ces activités inutiles, vaines, sans profit ; cette énergie est indispensable si nous voulons résoudre les problèmes de l'amour, de la vie et de la mort.

Il me semble que tant que nous n'aurons pas résolu ces trois problèmes fondamentaux, la vie, l'amour, le vivre et le mourir, nous ne serons véritablement pas des êtres humains, nous ne serons pas véritablement cultivés, civilisés. Nous sommes peut-être très savants quand il s'agit de tableaux, de musique, nous pouvons écrire

sur le passé, donner telle ou telle explication, mais nous n'avons pas résolu les problèmes primordiaux de nos vies, l'amour, ce que cela signifie que de vivre, ce que cela signifie que de mourir. Voilà le sujet que je voudrais traiter ce matin ; non pas pour l'envisager en tant qu'idée, pour en donner une explication ; ce sera plutôt une investigation, un processus d'enquête, permettant à chacun de découvrir pour lui-même. En effet, la plupart d'entre nous sommes des êtres de seconde main ; nous avons vécu de ce qu'on nous a dit, nous nous sommes laissés guider par nos tendances et nos préférences, et nous avons été contraints, forcés ou poussés, par les circonstances, par notre milieu, d'accepter un mode de vie conditionné. Il n'y a en nous rien d'original, de jaillissant, de clair. Comme nous sommes le résultat de toutes sortes d'influences il n'y a en nous rien de neuf, rien que nous ayons découvert par nous-mêmes. Découvrir est un processus vivant et constant. Vous ne pouvez pas découvrir, mettre en conserve ce que vous avez découvert et ensuite vivre conformément à votre découverte.

Pour comprendre ces trois questions fondamentales: la vie, l'amour et la mort, il ne suffit pas d'avoir de l'énergie, il faut un esprit très aigu ; et non pas un esprit émoussé, mécanique, alourdi de beaucoup d'informations et de savoir accumulé - il existe des niveaux où un tel esprit est nécessaire, mais non pas au niveau ni dans le domaine où se poursuit cette enquête.

Si vous le voulez bien, je vous propose d'entreprendre un voyage pour examiner ce vaste problème: qu'est-ce que vivre? - pour voir ce que c'est vraiment, à l'instant même, ce que c'est et non pas ce que ce devrait être. Ce que devrait être la vie, ce qu'elle a été, tout cela est sans importance aucune ; pas plus que la façon dont les gens, les prophètes, et les saints et sauveurs, sont censés avoir vécu ; seul un esprit émoussé et stupide s'attarde à parler de telles choses. Nous avons à examiner ce qui existe vraiment et immédiatement ; il nous faut voir de très près et pour cela nous devons regarder notre vie telle qu'elle est sans qu'il y ait interprétation, négation, antagonisme ou choix. Or, notre vie est un champ de bataille depuis l'instant de notre naissance jusqu'à celui de notre mort. Elle est faite de tourments, de désespoirs, d'un sentiment de culpabilité, de peurs, de concurrence incessante, de comparaisons établies entre nous-mêmes et les autres, d'efforts pour devenir quelque chose de plus, pour dominer, pour s'affranchir, pour atteindre, pour conserver. Notre vie quotidienne, la routine quotidienne de notre existence est concurrence, brutalité, tourments, désespoirs, solitude ; et il y a une souffrance constante qui n'est jamais résolue, qui n'est jamais rejetée. Voilà le fait, voilà ce qui existe vraiment, et nous n'avons jamais pu aller plus loin. Nous nous sommes forgé tout un réseau d'évasions, allant du champ de football aux églises, des religions organisées aux musées, aux concerts et, très évidemment, toutes les activités intellectuelles qui ne conduisent nulle part. C'est là notre vie, et cela n'est pas vivre, évidemment. Vivre implique un état d'esprit d'où tout conflit est absent ; être libre de tout conflit - vivre!

Pour être dégagé de ce champ de bataille, de cette solitude, de cet ennui incessant, il faut être capable d'avoir l'énergie nécessaire de regarder, d'observer ce qui se passe vraiment. Si l'on est pris au piège des mots, on est incapable d'observer. Or, pour nous, les mots et les symboles ont une extraordinaire importance. Un mot tel que « Dieu » ou « communiste » ou « Bible » ou « femme » ou « mari » ou « nationalité », même le nom d'une personne et ainsi de suite, tout ceci a pour nous une importance extraordinaire. Les mots! Nous sommes pris dans le réseau des mots. Ceux-ci, les symboles que nous avons créés et nourris nous empêchent de regarder, de voir le fait, ce qui véritablement est. Il nous est très difficile de libérer l'esprit de la force des mots parce que c'est par des mots que nous pensons.

Cette énergie non dissipée n'existe que quand nous regardons véritablement ce qui se passe à la fois en nous et autour de nous. Quand nous regardons, quand nous observons, y accordant notre attention complète, notre esprit, notre cœur, nos nerfs, tout ce que nous avons, quand nous regardons avec une attention totale et entière. Disposant de cette énergie, nous sommes capables de regarder notre vie et si nous la regardons avec cette attention, cette sollicitude et, pourrait-on dire, cette affection, il n'y a pas de désespoir, - il n'y a pas de désespoir quand nous observons le désespoir.

J'espère bien que vous écoutez, non pas seulement les paroles prononcées mais bien l'état de votre propre esprit, l'aspect de la forme particulière que prennent en vous, la peur, le désespoir, la souffrance, la solitude, le manque d'amour et ainsi de suite. Y donner simplement votre attention totale et entière: Ce faisant, vous découvrirez par vous-même combien vous êtes inattentif, et cette inattention est encore un gaspillage d'énergie. Si vous êtes inattentif, sachez-le, et soyez-le ; surtout ne faites pas d'effort pour devenir attentif quand vous ne l'êtes pas, c'est là de l'énergie perdue. Soyez lucide, prenez conscience de votre inattention et soyez inattentif. Et quand par chance vous êtes attentif, que tout votre être soit attention ; peu importe si cela ne dure que deux secondes. Alors, avec une telle attention, regardez ; vous verrez comment cette chose que nous avons appelée la vie en est transformée. Il n'y a plus, dès lors, un observateur distinct de l'objet de son observation, il n'y a par conséquent plus de conflit. La chose observée quand l'observateur n'existe plus subit une transformation immense.

La plus grande partie de notre vie est basée sur le plaisir ; c'est l'exigence fondamentale de notre être ; le plaisir sous toutes ses formes: confort, sécurité, possession, prestige, puissance, domination, réussite, être au sommet de la pyramide, le mot plaisir sous-entend tout cela. Or, ce plaisir engendre invariablement la souffrance. Et comme nous préférons celui-ci nous nous lançons à sa poursuite. Pour comprendre la nature du plaisir il nous faut pénétrer toute la question du désir. Nous ne cherchons pas à nous refuser à tout plaisir, ce qui serait par trop absurde ; nous laissons cela aux moines, à ceux qui recherchent la quintessence de la religion et qui ne sont véritablement pas religieux du tout. Je crois que nous ne savons pas ce que c'est véritablement que le plaisir ; nous en avons une idée, mais en fait nous ne savons pas ce que c'est. Pour le comprendre il nous faut entrer en contact direct et complet avec lui sans qu'interviennent la pensée, l'image, l'idée ; et dès lors il est quelque chose d'entièrement différent de ce que nous appelons plaisir pour le moment.

Nous avons à comprendre le principe du plaisir qui engendre le désespoir et le tourment ; nous devons comprendre le processus du désir et ne pas le rejeter. Vous ne pouvez pas rejeter le désir, vous ne pouvez pas le nier, vous ne pouvez rien nier. Il vous faut voir les choses telles qu'elles sont, et pour cela il faut être intensément attentif, voir les choses avec soin.

Qu'est-ce que le désir? C'est encore une fois un problème très compliqué qui doit être abordé très simplement, on pourrait dire avec innocence. Nos esprits sont si frelatés, si vieux, si négligés, corrompus par tant de savoir, d'expériences, d'informations ; nous ne pouvons rien aborder simplement. Et pourtant, nous ne pouvons comprendre ce problème si compliqué de la vie que si nous le regardons très simplement, avec des yeux innocents ; et nous ne pouvons avoir des yeux innocents si nous nous mettons à choisir, à avoir des préférences, des aversions, des choses que nous acceptons ou que nous rejetons. Bien des religions dans le monde entier ont prétendu qu'il faut être sans désir, agir sans désir, ne pas l'éprouver, ce qui est une signalée sottise: elle ne conduit qu'à un état d'oppression, d'étouffement, de contrainte et d'intensification du conflit. Nous ne parlons donc pas de supprimer le

désir, mais plutôt de le comprendre. Quand vous comprenez quelque chose ce n'est plus un problème, ce n'est plus un fardeau ni une chose à combattre.

Il est très simple de voir comment surgit le désir, comment il est entretenu, comment il reçoit vitalité et continuité. Il est clair qu'il commence avec la sensation, voir, sentir, goûter, et à partir de ce contact surgit la perception. Puis intervient la pensée, affirmant que la sensation est agréable ou le contraire, qu'elle doit se prolonger ou non ; et ainsi la pensée donne à la sensation une continuité et renforce le désir. Ceci vous pouvez l'observer très facilement. Ce n'est pas, me semble-t-il, un problème très compliqué. Vous avez devant vous un beau visage, une voiture, une montagne admirable, un coucher de soleil, une nappe d'eau scintillant au soleil, vous regardez, vous éprouvez un grand plaisir, une grande jouissance ; il y a vision, sensation. Puis intervient la pensée disant: « Voilà une chose à conserver, à chérir, à laquelle il faut penser. » C'est bien là ce qui se passe quand il s'agit de plaisir sexuel ou tout autre. C'est ainsi que la pensée donne au plaisir une continuité ; tel est le désir.

Regarder sans qu'intervienne la pensée est, en soi, une forte discipline ; la vie n'est plus une lutte ; si vous comprenez tout ceci, et j'espère bien que vous ne vous contentez pas d'écouter une explication ce qui serait absolument sans valeur, qui ne serait que cendres mortes ; si véritablement vous faites ce voyage de sorte qu'il soit le vôtre, alors il ne reste rien qui soit de seconde main. J'ai le sentiment qu'il n'existe pas d'instructeur et d'élève, de gourou et de disciple, il n'y a plus que ceci: apprendre, connaître en vivant, - ce processus qui se poursuit tout le temps. Nous n'en sommes plus à apprendre, pour agir par la suite à partir de ce que nous avons appris et récolté ; ce que faisant, nous donnons naissance à l'hostilité et à la lutte. Mais si vous écoutez vraiment, cet acte même d'écouter c'est encore apprendre, connaître et agir. En cela la vie prend un sens entièrement différent, un sens, une signification qui ne doivent rien à l'intellect.

Il nous faut donc comprendre cette chose appelée la mort dont la plupart d'entre nous avons tellement peur. Il me semble qu'un être humain qui ne comprend pas ce que c'est que de vivre, de mourir, ou qui ne comprend pas ce que nous appelons l'amour, n'est pas vraiment un être humain, c'est une entité apeurée tel un animal. Plus nous sommes extérieurement sophistiqués, - préoccupés d'aller à la lune ou de vivre dans les profondeurs sous-marines, de disposer d'instruments merveilleux de destruction ou de construction, - plus nos vies intérieures deviennent superficielles. Or, cette superficialité conduit tout droit aux plus grandes souffrances, à des conflits accrus, sinon sur le champ de bataille, tout au moins dans notre vie intérieure.

Pour découvrir la nature de la mort il faut être affranchi de la peur. Nous sommes tous destinés à mourir, que cela nous plaise ou non ; les docteurs, les savants pourront peut-être nous donner dix ou cinquante années de plus, mais la mort sera toujours à nous attendre ; vous ne pouvez pas y échapper ; ni des hormones dernier cri, ni les antibiotiques, ni l'étude des diverses formes de génétique, de la gériatrie et ainsi de suite, toute cette comédie que nous jouons, rien de tout cela ne pourra faire disparaître cette peur: elle est là, - la mort est là. Et nous avons établi une séparation entre le vivre et le mourir. Vivre, qui est notre tourment quotidien, les insultes quotidiennes, la souffrance quotidienne, ce que nous appelons vivre, avec, par chance, un éclair passager de lumière, une fenêtre qui par hasard s'ouvre sur la vision d'océans enchantés et, pour le reste du temps, la tristesse, la souffrance, la confusion, c'est ce que nous appelons vivre ; et puis nous avons peur de la mort, elle qui pourrait mettre fin à toute cette douleur.

Nous préférons nous cramponner au connu plutôt que de regarder l'inconnu en face ; le connu c'est notre solitude, notre souffrance, notre existence pleine

d'amertume. Et comme nous sommes incapables de regarder en face cette chose qu'on appelle la mort, nous inventons des théories de tous genres ; en Orient c'est la réincarnation, ici la résurrection ou tout autre chose. Si vous croyez à la réincarnation, comme c'est le cas pour des millions et des millions d'hommes eh Orient, cela implique que vous aurez à naître dans une autre vie, ce « vous » étant une entité constante et permanente (la permanence est une chose qui n'existe pas, mais pour le moment nous parlons d'autre chose) ; si vous croyez à la réincarnation, il vous faut vivre une vie extraordinairement intense, claire, vertueuse, parce que dans la prochaine vie vous aurez à payer, la prochaine vie sera encore faite de tortures et de tourments. Donc, si c'est là ce que vous croyez, il vous faut vivre d'une vie juste maintenant, tout de suite et pas demain ; vivre paisiblement, sans créer d'hostilité chez les autres, parce que votre prochaine vie sera ce que vous l'aurez faite pendant celle-ci. Mais comme personne ne veut vraiment subir dans son existence une révolution pareille, on peut dire que la réincarnation, ou la résurrection, ou tout autre forme de croyance est une vertu, une convenance, sans aucune espèce de valeur.

Si vous êtes véritablement sérieux pour trouver tout ce qu'implique la mort, il vous faut entrer en contact avec ce fait, avec le fait de la mort - pas théoriquement, comme étant quelque chose dont vous devez tenir compte, et par conséquent tenons-en compte, mais plutôt par un contact direct, en mourant. Mourir: par ce mot, j'entends voir la fin de toutes les choses que vous avez connues psychologiquement, expériences, plaisirs, y mourir tous les jours. Autrement, vous ne saurez jamais ce que c'est que la mort ; dans la mort il y a quelque chose de neuf et non pas dans la prolongation de ce qui est vieux. La plupart d'entre nous sommes tellement appesantis par le connu, par les souvenirs, les expériences d'antan, par le « je », le « soi » qui n'est qu'une accumulation de souvenirs du passé et n'ayant aucune existence en soi-même, mourir à tous ces souvenirs. Il faut sans discussion mourir à un plaisir ; si vous savez ce que cela veut dire que de mourir à un plaisir, à quelque chose qui vous en a donné beaucoup, - sans tergiversation, sans remise au lendemain, sans ressentiment ni amertume, - c'est ce qui va vous arriver quand vous mourrez. Mourir chaque jour à tout ce que vous avez accumulé psychologiquement, c'est là une renaissance totale. Si vous ne mourez pas de cette façon-là, vous aurez toujours cet éternel problème, cette mémoire que vous avez accumulée, qui est devenue le « moi », l'activité autocentrique dans laquelle nous nous complaisons, - l'idée de « ma » maison, « ma » famille, « mon » libre, « mon » travail, « ma » réputation, « ma » solitude, - vous la connaissez cette petite entité qui tournique incessamment sur elle-même, accompagnée de son petit modèle d'existence. Tout ceci va-t-il continuer d'exister? Vous comprenez? Tel est le problème que nous avons. Ou bien on sait comment mourir chaque jour, et par cette mort véritable, l'esprit est plein de fraîcheur, de promptitude, de ferveur, de vitalité, ou bien il y a ce fardeau de souvenirs, d'activités autocentriques, de toutes ces pensées cherchant à s'accomplir, ce désir d'être quelqu'un, ce processus d'imitation. Tout ce réseau de pensées va-t-il continuer d'exister? Pourtant c'est bien là ce que nous voudrions voir se prolonger. Nous disons: « Ce que je n'ai pas pu réaliser dans cette vie, je pourrai tout au moins le réaliser dans la prochaine. » Tout ce désir de se réaliser demain, c'est la prochaine vie. Je ne sais pas si vous comprenez cela: la pensée est orientée vers ce foyer du « moi » et très évidemment elle continuera d'exister sous une forme ou sous une autre ; mais c'est une façon si stupide de vivre, c'est comme une machine qui fonctionne sans fin, bien huilée et avec un peu de frottement. Et c'est là ce qui continue d'être quand - comme nous l'avons fait

- nous séparons le vivre et le mourir, parce que vivre c'est mourir (c'est là le fait primordial que cache ce mot dont nous nous servons). Vous ne pouvez pas vivre si vous ne mourez pas à chaque minute à chaque élément de savoir psychologique,

d'information, de plaisir récolté ; alors seulement pourrons-nous peut-être comprendre ce que c'est que l'amour. Tels que nous sommes, l'amour est pour nous quelque chose de terrible, un véritable tourment, dévoré comme il l'est par la jalousie, l'envie, l'incertitude dans tous nos rapports.

Tous nos rapports intimes sont basés sur un amour qui est plaisir et désir ; un tel amour s'entoure de possession, de domination, de peur, de terreur à l'idée de ne pas être aimé, de ne pas savoir comment aimer, - vous les connaissez ces tourments par lesquels nous passons. Nous n'y comprenons rien et nous mourons. Mais l'amour ne connaît pas la souffrance. La souffrance et l'amour ne peuvent jamais aller de pair ; pourtant dans le monde chrétien la douleur a été idéalisée, elle a été clouée à une croix, on l'adore, - étant sous-entendu que jamais vous ne pouvez échapper à la douleur sinon par une certaine porte ; c'est le dogme central d'une société religieuse caractérisée par l'exploitation. Ce que nous connaissons de l'amour n'est que haine, jalousie, antagonisme, brutalité et guerre. Mais l'amour n'est pas l'opposé de la haine, pas plus que l'humilité n'est l'opposé de la vanité. Jamais l'homme vaniteux ne pourra être humble ; il peut lutter et parvenir à une certaine forme d'humilité qui n'est qu'hypocrisie. Être dégagé de la vanité sous n'importe quelle forme, psychologiquement, intérieurement et profondément sans être à la recherche de l'humilité: là il y a humilité et il y a amour. Voyez-vous, le mot amour est si souillé par les journaux, les revues, les affiches de produits de beauté qui parlent sans cesse d'amour - comme le mot « Dieu » - et nous nous servons ici de ce mot mais nous lui donnons un sens entièrement différent.

On ne peut absolument pas cultiver l'amour, il ne peut être élaboré par la pensée. La pensée est toujours vieille et l'amour ne l'est pas, et ne pourra jamais l'être. Tous nos rapports sont basés sur la pensée et celle-ci crée des images qui se dressent entre les gens, et les rapports que nous connaissons sont entre ces images ; et c'est ainsi que l'amour n'existe pas. L'amour vrai est toujours neuf ; ou plutôt, ni neuf ni vieux, quelque chose d'entièrement différent.

Et ainsi, encore une fois, il y a tous ces problèmes majeurs de la vie, ils sont très compliqués: il faut les aborder très simplement et sans rien exiger. On découvre alors par soi-même un état de l'esprit qui n'a pas subi la contamination de la pensée, une dimension totalement différente que l'homme recherche sans cesse. Quand on cesse de rechercher, quand on regarde en face le fait qui est là, immédiatement, et que l'on passe au-delà, alors seulement on peut découvrir pour soi-même.

Y a-t-il en tout ceci quelque chose dont vous désirez discuter?

QUESTION : Il y a des parties de notre inconscient qui sont actives parce qu'elles sont neuves. Se devons-nous pas entrer en contact avec elles?

KRISHNAMURTI : Toute conscience n'est-elle pas limitée? Contentez-vous d'écouter, n'acceptez pas, ne rejetez pas, c'est là un point que nous allons approfondir ensemble. Toute conscience est limitée parce qu'il y a toujours le centre et la circonférence. Là où il y a un centre - et cette conscience possède un centre - il y a forcément une frontière, un bord et par conséquent une limitation. Par exemple, quand vous regardez les étoiles le soir il existe un espace entre vous, l'observateur qui voit et les étoiles ; il y a cet immense espace, cet espace créé par le centre dans ses rapports avec l'objet. Tant qu'existe ce centre, cet observateur, l'espace, si vaste qu'il soit, est forcément limité. Il y a un espace dans cette salle que renferment les quatre murs et à l'extérieur il y a un espace qui existe à cause de la salle. Cette salle est le centre de l'espace dans lequel elle existe. Ce microphone crée de l'espace autour de lui, il existe dans l'espace. L'espace est une chose qui existe dès qu'il y a un centre, tel que le microphone ou le « moi », l'observateur. La conscience peut se dilater mais tant qu'existe l'observateur, le centre, elle est toujours limitée, conditionnée. Cette

expansion de la conscience peut être obtenue de diverses façons, - en prenant des drogues par exemple, mais ce n'est pas ce qui nous intéresse pour le moment, - mais si grande que soit cette expansion, elle demeure conditionnée, elle est toujours limitée. Or, dans cette conscience, il existe l'inconscient et le conscient. L'inconscient ne se trouve pas hors du centre qui engendre l'espace et, par conséquent, il n'est pas en dehors des limitations. Dans ce conditionnement, au sein de cette limitation, existe cette division entre conscient et inconscient. Et. dans l'inconscient, - à ce que dit l'auditeur, - il y a certaines activités qui seraient au-delà de la pensée et avec lesquelles oh devrait entrer en contact. Existe-t-il dans l'inconscient quelque chose qui soit neuf? Très évidemment pas. Voyez le problème très simplement, d'une autre façon ; si vous reconnaissez une expérience « neuve », cette reconnaissance est née du passé, du périmé, et cette expérience « neuve » n'est pas neuve du tout. (Je ne sais pas si vous suivez tout ceci.) Je vous reconnais parce que je vous ai rencontré hier ; je vous ai reconnu et ce souvenir subsiste, et c'est à partir de lui que je vous reconnais aujourd'hui. Et dès l'instant où je reconnais ce que j'appelle une expérience « neuve », elle est en réalité ancienne quoique se présentant dans un cadre différent, en des circonstances différentes.

Par conséquent, tant qu'il y a un processus de reconnaissance, aucune expérience n'est neuve. C'est là une chose considérable à découvrir par soi-même ; un esprit qui l'a découvert ne dépend plus du tout d'aucune expérience, et c'est là une question toute différente.

Paris, le 23 avril 1967

France
4ème Conférence
Paris, le 27 avril 1967

Au courant des trois dernières réunions qui se sont tenues ici, nous avons étudié dans quelque détail certains problèmes humains tels que la peur, l'anxiété, la violence et la souffrance. Si vous le voulez bien, je voudrais, ce soir, parler d'un sujet qui exige une qualité d'attention particulière.

La plupart d'entre nous sommes estropiés par le milieu dans lequel nous vivons, par la famille, la société, les mesures défensives que nous avons nous-mêmes prises, et par notre impuissance à faire face à l'immense problème de la vie. Avec tout cela, après avoir vécu d'une vie triste et vaine, il nous reste toujours la mort. Dans cette vie, - celle qui est habituellement la nôtre, - il y a très peu d'espace, très peu de solitude. Et s'il arrive que nous soyons seuls, nous avons l'esprit encombré de tant de savoir, de toutes les expériences par lesquelles nous avons passé, des influences que nous avons subies, et par notre anxiété, notre souffrance, nos conflits. Nos esprits en sont émoussés, insensitifs ; ils fonctionnent dans la routine et la monotonie. Une de nos principales difficultés, à ce qu'il me semble, est d'avoir cet espace ; même extérieurement c'est une question qui devient de plus en plus épineuse, parce qu'en somme nous vivons dans des boîtes auxquelles on donne le nom d'appartements ; notre vie est terriblement encombrée et nous avons très peu d'espace intérieurement et extérieurement.

L'espace est une chose très importante parce qu'il implique la liberté: la liberté d'être, de fonctionner, de s'épanouir. Après tout, le bien ne peut fleurir que quand il y a espace ; la vertu ne peut fleurir que quand il y a liberté. Nous n'en avons pour ainsi dire pas, - nous jouissons sans doute d'une certaine liberté politique car heureusement il ne reste que peu de tyrannies, - mais intérieurement nous ne sommes pas libres et par conséquent il n'y a pas d'espace en nous. Je ne sais pas si vous avez jamais pensé combien il est important d'avoir en soi ce vaste espace ; non pas un espace obtenu par l'exercice de notre volonté, de notre imagination, l'acceptation d'aucune hypothèse. Pourtant, sans cet espace intérieur, la vertu ou n'importe quelle qualité valable ne peut ni fonctionner, ni croître, ni même prendre naissance. Et la beauté - je n'entends pas la beauté d'un tableau, d'un morceau de musique, d'un édifice - la beauté n'est possible que quand il y a silence.

L'espace et le silence sont nécessaires parce que l'esprit ne peut découvrir, ou déboucher sur quelque chose d'entièrement neuf, que quand il est seul, silencieux, libéré de toute influence, de toute mécanisation, libéré de nos milliers d'expériences et ne fonctionnant plus dans le champ mesquin et limité de notre monotone existence quotidienne. Voilà de quoi je voudrais parler ce soir. Mais parler d'une chose n'est pas la chose elle-même ; le mot, le symbole n'est pas le fait vivant. Le mot « arbre » n'est pas l'arbre, ce qui n'empêche que le symbole, le mot, ait pris une importance prépondérante pour la plupart d'entre nous. Nous en sommes aisément prisonniers, et pourtant il est de toute première importance que nous ayons un contact avec quelque chose qui ne soit pas simplement un mot avec tout ce que cela implique, mais que nous connaissions les faits, l'état véritable d'un esprit qui - bien qu'ayant vécu un millier d'expériences - est seul, n'ayant jamais subi la souillure de la civilisation, des

perpétuelles luttes de la vie. Il me semble que dans cet état-là, et en lui seul, ce qui est neuf -une nouvelle coulée, une nouvelle vague de vie, un nouveau mouvement créateur - peut se produire.

Est-il possible pour notre esprit, lourdement conditionné comme il l'est, de se libérer, d'être seul, sans souillure. De rejeter les chaînes, non seulement du conditionnement technique moderne, mais encore de l'arrière-plan racial et culturel par lequel il a si évidemment été conditionné durant les deux ou trois millions d'années de profond asservissement qu'a vécu l'humanité? Nous sommes le résultat de tant d'influences, de tant d'expériences, de tant de craintes, de tant d'anxiétés, et nous demandons si un esprit lourdement chargé de fardeaux est capable de se libérer, d'être seul, pur, incontaminé? Je me demande si ce problème existe pour aucun de nous, si quelqu'un s'est jamais posé une telle question? Ce que nous désirons pour la plupart c'est de résoudre nos problèmes pressants, d'obtenir les accomplissements immédiats, de satisfaire nos vanités, notre désir de plaisir ; mais si nous allons au-delà de tout cela, il me semble qu'inévitablement nous nous poserons cette question: l'esprit peut-il jamais se renouveler totalement, être incontaminé? Certains prétendent que c'est impossible, que l'esprit est par force toujours conditionné, - tels les communistes, les gens religieux, les catholiques, tout ce que vous voudrez. Ayant été éduqués et conditionnés, il est probable que jamais nous ne nous posons une telle question ; et si cela nous arrive, nous sommes incapables de trouver la réponse ; idéologiquement, c'est possible, mais d'une façon véritable, non. Il me semble qu'il est important de faire cette découverte réellement et de ne pas vivre de théories, de formules, d'espérances, de découvrir vraiment et réellement.

Tout l'Orient est hypnotisé par le mot méditation et en Occident c'est le mot prière qui a pris une immense importance. L'esprit humain est infiniment complexe, il se laisse séduire par les théories de la méditation ou encore par une idée de la vertu de paroles répétées, paroles anciennes et chargées de sens ; c'est ce que nous nommons « prière ». Il est essentiel de découvrir si, malgré tout cela, l'esprit peut véritablement connaître la vraie méditation et déboucher sur un état qui soit authentiquement le silence.

Seul l'esprit silencieux est capable de comprendre quelque chose. Si je veux comprendre quelqu'un, il faut que mon esprit soit calme et non pas encombré de bavardages, de préjugés, d'expériences et d'opinions innombrables, car toutes ces choses sont un obstacle à l'observation et la compréhension.

Il est possible de voir directement que seul un esprit calme peut accéder à une clarté quelconque ; or, tout l'objet de la méditation en Orient est de faire naître un tel état d'esprit, c'est là le but que l'on se propose quand on cherche à se rendre maître de sa pensée, - et c'est également le but de celui qui, constamment, répète une prière, - il espère dans cet état de calme comprendre ses propres problèmes. Or, il faut les comprendre, il faut être affranchi de toute l'anxiété, de toutes les peurs dont nous sommes le jouet, autrement, oh n'est pas véritablement un être humain, on est un être tourmenté, et l'être tourmenté ne peut évidemment voir clairement aucune chose importante.

A moins d'établir une base, laquelle consiste à être libéré de la peur, de la souffrance, de l'anxiété, de tous les pièges que l'on se pose à soi-même consciemment ou inconsciemment, je ne vois pas comment il est possible pour un esprit d'être vraiment calme. C'est une des choses les plus difficiles à communiquer à autrui et même à discuter. La communication implique, n'est-il pas vrai, que nous devons non seulement comprendre les mots que nous employons pour dire quelque chose, mais encore que nous devons tous deux - l'orateur et l'auditeur - connaître une certaine intensité au même niveau, au même instant. Il faut que nous soyons capables de nous

rencontrer alors, et pas un instant plus tard. Autrement, toute communication est impossible. Et puis, aussi, une telle communion ne peut s'établir si vous interprétez les paroles prononcées selon vos opinions, votre savoir, votre plaisir ; ou encore si vous faites d'effroyables efforts pour chercher à comprendre. Une de nos principales difficultés est précisément ce constant état d'effort pour comprendre, pour atteindre, pour acquérir ; nous sommes dressés dès l'enfance à acquérir, à obtenir (les cellules cérébrales elles-mêmes se sont figées selon ce modèle dans le but d'assurer la sécurité physique, mais la sécurité psychologique n'est pas de leur ressort). L'esprit a soif d'une certitude complète, mais une telle certitude n'existe pas. Nous exigeons la sécurité dans tous nos rapports, nos attitudes, nos activités, - mais, en fait, cette sécurité est un leurre ; or, quand nous cherchons à communiquer les uns avec les autres, nous pensons probablement en fonction de ce besoin de sécurité psychologique (c'est le cas pour la plupart d'entre nous et c'est là un facteur qui nous dicte toutes nos attitudes, nos activités, nos pensées, et par conséquent c'est un obstacle. Donc, avant de prétendre comprendre quelque chose de beaucoup plus fondamental, il nous faut totalement clarifier cette question de la sécurité. Être en sécurité psychologique cela existe-t-il? Ayant posé cette question, il ne s'ensuit pas que nous devons vivre dans un état d'incertitude, capable d'entraîner certaines formes de névrose. Mais c'est une question que chacun doit se poser pour découvrir s'il existe véritablement une certitude psychologique intérieure d'aucune sorte.

Quand on est jeune et actif, on connaît un grand mécontentement, un état de contestation et on pose beaucoup de questions, mais ce mécontentement, malheureusement, disparaît à mesure que l'on vieillit, que l'on s'installe dans son travail, que l'on fonde une famille avec ses responsabilités, que l'on s'adapte à son milieu ; petit à petit, cette constatation, cette curiosité, ces interrogations s'effacent. On accepte, et ainsi le mécontentement s'évanouit et l'on n'a plus le souci de découvrir par soi-même s'il existe ou non une forme quelconque de sécurité. Dans tous nos rapports - et notre vie même est faite de rapports, vivre c'est être en rapport - nous exigeons la sécurité, faisant ainsi de notre vie un champ de bataille. Mais si nous nous rendons compte qu'une telle sécurité psychologique n'existe absolument pas, - et elle n'existe pas, quelque intense qu'en soit notre désir, il n'y a rien de permanent, - si nous nous en rendons compte, pas comme d'une définition, d'une idée, mais si nous sentons véritablement qu'une sécurité psychologique est un leurre, alors toute notre façon d'aborder la vie est changée.

Comme nous l'avons dit, l'espace et le silence sont nécessaires. Dans le silence seul existe la beauté. Tels que nous sommes maintenant, nous ne connaissons de beauté que dans les objets, un morceau de musique et ainsi de suite - mais la beauté sans l'objet n'existe-t-elle pas? -parce que s'il n'y a pas de beauté sans objet, alors il n'y a pas de beauté du tout. Et trouver cette qualité de beauté, c'est véritablement trouver - si je puis employer ce mot -l'amour. Et cette qualité de beauté ne peut exister que dans le silence.

Comment l'esprit, avec ses activités incessantes, activités orientées toujours par l'intérêt personnel, les buts auto-centriques, comment un tel esprit peut-il être calme? Comprenez-vous? Il faut qu'il soit calme, très calme, c'est alors seulement que vous pourrez découvrir quelque chose de neuf. Un véritable savant (non pas celui qui est payé par l'État pour travailler à produire des armements destructifs), un savant qui cherche en vue de trouver une certaine vérité doit nécessairement être seul et tranquille, ou bien il ne peut pas découvrir. De la même façon, le silence est absolument nécessaire s'il s'agit de découvrir, de comprendre, de dépasser nos limitations psychologiques ; et comment ce silence peut-il exister pour un esprit activement auto-centrique? L'homme a dû faire face à ce problème depuis des temps immémoriaux. Nous savons tous que pour découvrir n'importe quoi il nous faut être

tranquilles, détendus ; pour contempler le coucher de soleil, des fleurs, les arbres au printemps, pour regarder il nous faut être apaisés, pour voir il faut être extraordinairement sensitifs, et comment l'esprit avec son incessant bavardage peut-il être tranquille? Telle est la question. Et maintenant cherchons à en découvrir la vérité.

On peut s'efforcer de calmer l'esprit par une discipline, en le maîtrisant, en lui imposant une forme ; mais une telle torture ne le calme pas, au contraire, elle l'émousse. Donc très évidemment, toutes les mesures de contrôle, de domination, la poursuite d'un idéal (celui d'avoir un esprit calme) tout cela est sans valeur aucune parce que plus on maîtrise l'esprit, plus on le contorsionne, plus il devient étroit, stagnant et morne ; c'est tellement évident que nous n'avons même pas besoin d'examiner ce processus psychologique. Toute domination, toute suppression ne font qu'engendrer des conflits. La domination donc est sans valeur (pas plus d'ailleurs que son opposé, une vie déréglée et indisciplinée).

Il faut comprendre la discipline, car la plupart de nos vies y sont soumises ; extérieurement par des pressions, des influences, des exigences de la société, de la famille, intérieurement par nos souffrances, nos expériences, notre imitation de certains modèles, idéologiques ou réels, conformisme, suppression, imitation, toutes ces choses constituent le modèle d'une discipline qui est la chose la plus mortellement pernicieuse. Il faut qu'il y ait une discipline sans contrainte, sans suppression, sans aucune forme de crainte, et comment celle-ci peut-elle s'instaurer? Car il ne s'agit pas de discipliner d'abord et de trouver la liberté ensuite ; la liberté est là dès le début, elle n'est pas un résultat, une fin. Comprendre une telle liberté - qui est la libération de la discipline conformiste - est une discipline en soi. Après tout, la racine de ce mot signifie « apprendre » ; non pas suivre, imiter, supprimer, mais apprendre. C'est l'acte même d'apprendre qui est discipline ; l'action même d'apprendre devient clarté. Par exemple, s'il s'agit de comprendre la nature de la contrainte, de la suppression ou au contraire du laisser-aller, du dérèglement, de les comprendre et de les étudier, d'examiner de très près toute la nature et toute la structure de ce processus d'imitation, cela exige de l'attention, n'est-il pas vrai? Je n'ai pas à m'imposer une discipline pour l'étudier, mais l'acte même d'étudier entraîne sa propre discipline et en cela il n'y a aucune suppression. Pour apprendre vraiment, pour connaître il faut qu'il y ait liberté, et l'action d'apprendre est l'action même de la discipline. Il est suprêmement important de se rendre véritablement compte de ce fait, et cela par soi-même. Donc, la véritable négation, la négation de ce qui jusqu'à présent a été considéré comme valable, telle la discipline imposée, l'obéissance à une autorité, est un acte positif qui est lui-même discipline.

Pour rejeter l'autorité, - il s'agit d'autorité psychologique, - pour rejeter l'autorité des créations mentales, celle dont nous avons intérieurement investi l'église, l'expérience, la tradition et ainsi de suite, il faut en sentir la structure et voir comment on obéit parce qu'on a peur, peur de se tromper, de ne pas réussir. Il faut observer sans la moindre trace de censure, sans justification, sans avoir d'opinion, sans accepter - l'observer vraiment - et pour cela il faut qu'il y ait liberté. Je ne peux pas étudier l'autorité tout en l'acceptant, c'est impossible. Pour étudier en soi-même toute la structure intime de l'autorité psychologique, il faut qu'il y ait liberté et si nous étudions, si nous observons de cette façon-là, par là même nous nions toute cette structure ; et cette négation même est la lumière d'un esprit libre de toute autorité. Donc une telle négation, la négation d'une autorité intérieure, est une action qui devient positive (j'ai pris l'autorité comme un exemple). Nier ce qui fut le positif, l'étudier et le comprendre dans une totale liberté, et non pas par l'effet d'une révolte, c'est l'action positive de la liberté. Donc, quand il s'agit d'instaurer le calme de l'esprit

nous nions et rejetons toutes ces choses que nous avons jusqu'à présent jugées comme importantes.

On a besoin de ce calme ; cela fait partie de la vie d'être calme, d'être seul, - seul et non pas isolé, - et l'on n'est pas seul quand on subit d'incessantes pressions. On aperçoit l'importance d'un esprit très calme, mais on ne sait pas comment le faire naître ; on espère l'obtenir par la discipline, la contrainte de la pensée, la suppression, en se retirant comme le font les moines dans le monde entier: ils se retirent derrière un mur, un mur qu'ils ont construit eux-mêmes intérieurement ; mais tout ceci ne conduit pas au calme, au contraire, cela conduit à la désintégration. Donc, ni la contrainte, ni la répétition quotidienne de certaines paroles ne conduisent au calme de l'esprit ; elles en font un esprit mort. On ne peut pas non plus parler d'un esprit calme quand celui-ci a devant lui un objet qui l'absorbe à tel point qu'il s'y perd, comme un enfant ; vous lui donnez un jouet intéressant, il devient très tranquille, il n'est plus insupportable, mais enlevez-lui son jouet et il retourne à ses espiègleries. Nous aussi avons nos jouets mentaux, ils nous absorbent et nous nous figurons être tranquilles et détendus. Si un homme se dévoue entièrement à une certaine activité, - politique, littéraire ou tout autre chose, - c'est comme un jouet qui l'absorbe, mais son esprit n'est pas calme du tout.

Ainsi, en prenant conscience de tous ces éléments de notre vie, - en les voyant avec lucidité, sans exercer le moindre choix, mais simplement eh prenant conscience du fait, de la couleur, du visage qui se trouve devant vous, des rapports que vous avez établis avec les autres, une lucidité sans jugement, sans opinion, lucidité pure, - vous commencez à voir les choses comme vous ne les avez jamais vues auparavant. Quand l'esprit est ainsi, vous vous apercevrez que par cette lucidité (qui n'est pas un système auquel vous obéissez mais qui s'est produite tout naturellement) vous êtes capables de faire attention. Je ne sais pas si vous avez remarqué que quand vous donnez votre attention complète à n'importe quoi, une attention totale, quand vous donnez votre cœur, votre esprit, vos nerfs, vos oreilles, tout ce qui est en vous, pour faire attention, pour regarder, il n'y a alors plus de centre du tout, plus d'observateur, plus d'entité qui fait attention. Si par exemple, vous écoutez en ce moment dans une attention complète où il n'y a plus d'opinions, plus d'approbation ni de critique, mais si vous êtes tout « attention » avec votre esprit, votre cœur, une attention où il n'y a aucune division, alors dans cet état, il n'y a pas d'auditeur et par conséquent pas de contradiction, pas de conflit. Dans cet état d'attention, il y a silence ; dans cet état il y a clarté.

L'attention n'est pas possible si vous êtes à la poursuite d'expériences. C'est une chose assez étrange que nous désirions tous de plus en plus d'expériences, parce que nos expériences quotidiennes sont ennuyeuses, monotones, frelatées, triviales ; nous voulons des expériences plus vastes, et si nous vieillissons, si nos appétits décroissent et si nos besoins sexuels sont diminués, nous voulons des expériences plus larges et plus profondes. Et ces expériences plus vastes et plus profondes on cherche à les obtenir par l'effet de la volonté, par une expansion de la conscience ; c'est un art, quelque chose de très difficile ; ou bien encore on prend différentes drogues, un vieux procédé qui nous vient de temps très reculés: on mâche une feuille, on prend la dernière drogue à la mode, le L.S.D. et ainsi de suite, tout cela pour élargir sa conscience, pour obtenir des expériences intensifiées. Ce besoin d'expériences accrues indique la pauvreté intérieure de l'homme ; il se figure par là pouvoir s'évader de lui-même ; et cependant ces expériences sont toujours conditionnées par ce qu'il est lui-même. Si son esprit est mesquin, jaloux, anxieux, la drogue dernier cri lui permettra de voir sa propre petite création, projetée par son petit esprit, sous forme d'une vision, d'une image ou de tout autre chose.

Toute forme d'expérience doit être mise en doute parce que dans ce processus il entre toujours un facteur de reconnaissance. Vous ne reconnaissez une expérience que parce que vous l'avez déjà eue. Toute reconnaissance a ses racines dans le passé, les souvenirs passés. Par conséquent, quand vous reconnaissez une expérience, elle est déjà vieille, périmée ; elle n'est pas neuve.

On commence à découvrir que dans cet état d'attention complète, il n'y a plus l'observateur avec son ancien conditionnement, conscient aussi bien qu'inconscient. Dans cet état l'esprit devient extraordinairement serein, les cellules cérébrales, même si elles réagissent, ne fonctionnent plus conformément à un modèle, elles deviennent extraordinairement tranquilles, psychologiquement. Donc, pour déboucher sur cet état de liberté, de silence et d'espace, il faut nier toute la structure psychologique de la société dans laquelle on se trouve ; ceci est extraordinairement important et intéressant, parce qu'autrement, on ne fonctionne que mécaniquement. Et pour rejeter toute cette structure que nous avons construite et dont nous faisons partie, cette attention est indispensable ; c'est dans l'observation de nous-mêmes tels que nous sommes tous les jours, avec une lucidité complète, qu'est la réalisation de ce qui existe vraiment, et c'est là qu'est la liberté.

Pouvons-nous revoir tout ceci d'une façon différente en posant des questions?

QUESTION : (En français dans le texte.) Je crois que vous avez évoqué le problème de la solitude et ce problème est capital, parce que nous sommes seuls dans le sens total du mot. Je crois que, en montrant l'importance capitale de ce fait, nous pourrions voir le problème que vous avez exposé et, pour certains de nous, plus clairement.

KRISHNAMURTI : Sommes-nous jamais seuls? Quand vous vous promenez seul dans une rue, dans un bois, êtes-vous vraiment seul? Ne portez-vous pas avec vous tous les fardeaux d'an-tan, tous les souvenirs? Et par conséquent vous n'êtes jamais vraiment seul. Il y a une histoire assez jolie concernant deux moines qui allaient d'un village à un autre par une belle matinée ensoleillée où les arbres jetaient de grandes ombres. Et voilà qu'ils rencontrent une jeune fille, pleurant sur le bord d'une rivière. Un des moines l'aborde et lui dit: « Ma sœur, pourquoi pleurez-vous? » Elle répond: « Vous voyez cette maison sur l'autre rive? Je suis venue ici très tôt ce matin et j'ai traversé la rivière à gué sans difficulté, et maintenant son niveau a monté et je ne peux plus traverser, il n'y a pas de bateau. » - « Oh! dit le moine, cela n'est pas un problème. » Alors il la prend dans ses bras, lui fait traverser la rivière, la dépose sur l'autre rive et les deux moines poursuivent leur chemin.

Après une ou deux heures, l'autre moine dit: « Mon frère, nous avions fait serment de ne jamais toucher une femme, ce que vous avez fait là c'est un affreux péché. N'avez-vous pas ressenti un plaisir, une forte sensation quand vous avez touché cette femme? », et l'autre moine répondit: « Je l'ai laissée derrière moi il y a deux heures, mais vous, vous la portez encore! »

C'est là ce que nous faisons tous. Nous portons tous nos fardeaux, tout le temps, nous n'y mourons jamais, nous ne les laissons jamais derrière nous ; pour le faire, il faut donner notre complète attention à chaque problème quand il surgit et le résoudre immédiatement, - sans jamais le porter avec nous jusqu'au lendemain, ni même jusqu'à la prochaine minute, - ainsi notre esprit est plein de fraîcheur à chaque instant. Alors seulement il y a une solitude réelle qui existe, même si vous vivez dans une maison encombrée, ou si vous voyagez dans un autobus. Une telle solitude est nécessaire, elle indique un esprit plein de fraîcheur et d'innocence.

QUESTION : Pouvez-vous approfondir un peu ce point que vous avez abordé en disant: « Il nous faudrait mettre en doute nos propres expériences? »

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce qu'une expérience, monsieur? Quand vous répondez à une provocation de la vie, n'importe laquelle, petite ou grande, si votre réponse n'est pas adéquate, complète, il y a conflit. Ce conflit, agréable ou pénible, fait partie de l'expérience. Quand vous faites l'expérience de n'importe quoi, que ce soit un discours politique ou toute autre chose, votre réponse est partielle ou totale, et si elle est totale, la réponse est adéquate à la provocation. Or, toute provocation est neuve - sinon ce n'est pas une provocation - et si vous répondez conformément à votre arrière-plan, alors votre expérience se produit en fonction du vieux, il n'y a pas d'expérience du tout.

Pour la plupart d'entre nous, l'expérience est un stimulant qui nous tient éveillés. Si nous n'avions pas de provocations du tout nous serions endormis, apathiques. Il se produit en ce moment autour de nous d'immenses changements techniques, et à ces changements si vastes notre réponse psychologique est insuffisante, d'où conflit.

L'expérience, telle qu'elle est pour nous, est un processus où on reconnaît ce qui a été. On ne peut pas reconnaître une expérience neuve, c'est impossible. Pour reconnaître une chose, il faut l'avoir déjà connue ; par conséquent, quand vous dites: « J'ai eu une nouvelle expérience », elle n'est pas nouvelle du tout.

Il faut comprendre ce processus de reconnaissance qui est mémoire, qui est le passé, - ce passé qui réagit sans cesse. Nous sommes le passé, un paquet de souvenirs, et c'est cela qui répond tout le temps, qui est toujours assoiffé de nouvelles expériences.

Comme je l'ai dit, si nous n'avions pas de provocations, de défis, nous tomberions dans la somnolence ; et nous en dépendons pour nous tenir éveillés. Or, plus on devient intelligent, plus on est porté à rejeter les défis extérieurs ; mais alors on crée ses propres défis intérieurs, on demande, on doute, on questionne, on nie, mais dans tout cela il y a encore ce processus de reconnaissance, d'où conflit.

L'esprit peut-il rester éveillé sans être stimulé par l'expérience? Cela implique une grande sensibilité, physique aussi bien que psychologique ; une grande capacité, une grande vulnérabilité. Un tel esprit n'exige pas d'expériences, il ne les recherche pas. Il est sa propre lumière, il n'a pas besoin de stimulants, il ne connaît pas de stimulants, il ne dit pas: « Je dors ou je ne dors pas », il est complètement ce qu'il est. Seul l'esprit frustré, étroit, superficiel, conditionné, est toujours à la recherche du « plus ». Est-il possible de vivre sa vie dans ce monde sans cette obsession du « plus », sans cette éternelle comparaison? Assurément. Mais ceci, il faut le découvrir par soi-même.

QUESTION : Quelle est la différence entre l'enfant de trois ans qui se pose une question à lui-même , et l'adulte? Entre les questions que se pose le l'enfant et les questions de l'adulte?

KRISHNAMURTI : II y a certainement une très grande différence. L'enfant, un enfant intelligent, pose une question pour découvrir, pour apprendre, - si ce n'est pas un enfant effrayé et s'il a le désir d'apprendre. Mais l'adulte pose des questions dans le but d'acquérir un savoir qu'il pourra mettre à profit dans l'action. Pour lui, apprendre en soi n'est pas important ; ce qui est important c'est d'apprendre dans le but d'agir. Il apprend d'abord, il agit ensuite. L'enfant est innocent, si je peux me servir de ce mot. Seul un esprit plein de fraîcheur peut apprendre. Les gens plus âgés ont cessé d'apprendre depuis longtemps ; ils ont appris, ils ont acquis un savoir qui se traduit en idées, et ils agissent conformément à ces idées, ils font ceci dans le but de se protéger, de se sentir en sécurité. Oui, il y a une grande différence entre les deux.

Paris, le 27 avril 1967

France
5ème Conférence
Paris, le 30 avril 1967

L'esprit religieux diffère complètement de l'esprit de croyance à une religion. L'esprit religieux est psychologiquement affranchi de la culture de la société. Il est également libéré de toute espèce de savoir et n'exige ni de passer par diverses expériences, ni de s'exprimer. Or, l'homme -à ce qu'il me semble - a, par sa croyance, créé au cours des siècles un concept auquel il a donné le nom de Dieu. Cette croyance lui a été nécessaire parce qu'il a constaté que la vie est faite de souffrances, de luttes constantes, de conflits, de tourments, avec par-ci, par-là, une étincelle de lumière, de beauté et de joie.

Cette croyance à un concept, à une formule, à une idée, lui est devenue nécessaire, parce que la vie est si dépourvue de signification. La routine quotidienne, la vie de bureau, de famille, la vie sexuelle, la solitude, les fardeaux, les conflits qui accompagnent l'expression de soi, tout ceci a bien peu de sens ; et à la fin de tout cela, il reste la mort ; l'homme est ainsi contraint de croire, c'est pour lui une nécessité absolue.

Selon le climat, les capacités intellectuelles de ceux qui ont inventé ces idées et ces formules, ce concept de Dieu, du Sauveur, du Maître, a pris forme, et c'est par lui que l'homme s'est constamment efforcé de parvenir à un état de félicité, de vérité, un état que rien ne peut troubler. C'est ainsi qu'il a établi une fin et qu'il travaille pour y parvenir. Les auteurs de toutes ces idées, de ces concepts, ont établi soit des systèmes, soit des chemins à suivre pour parvenir à une ultime réalité. Et l'homme s'est torturé l'esprit par la discipline, la maîtrise de soi, les privations, l'abstinence, l'austérité, inventant ainsi divers chemins d'accès à cette réalité. En Asie, les chemins sont nombreux qui conduisent à la réalité (ou tout au moins qui y prétendent) ; cela dépend du tempérament, des circonstances, et ces chemins conduisant à une réalité que l'homme et la pensée ne peuvent mesurer sont suivis par bien des gens. En Occident, il n'y a qu'un seul Sauveur ; c'est par Lui seul que l'on peut espérer atteindre à cet ultime quelque chose. Tous les systèmes d'Orient et d'Occident impliquent une maîtrise de soi constante, une torsion constante de l'esprit, une obligation à se conformer au modèle établi par le prêtre, le livre sacré, tous ces misérables procédés qui sont l'essence même de la violence. Cette violence ne consiste pas seulement à rejeter la chair, mais encore toute forme de désir, de beauté ; il s'agit de se contraindre et de se conformer à un modèle préétabli.

Certains miracles ont ainsi été obtenus, mais les miracles sont parmi les choses les plus faciles à obtenir, que ce soit en Occident ou en Orient. Et ceux qui y parviennent sont salués comme des saints ; ils ont battu un record, s'étant conformés complètement au modèle qu'ils expriment dans leur vie quotidienne. Avec cela, ils ont très peu d'humilité, car l'humilité est une chose qui répugne à toute manifestation extérieure: porter un pagne ou une robe monacale n'indique en aucune façon un état d'humilité. Comme toute vertu, l'humilité est une chose qui existe d'instant en instant, qui ne peut être ni escomptée, ni établie, ni prescrite comme un modèle à suivre.

Mais c'est là ce que l'homme a fait au cours des âges. Le précurseur, celui qui le premier fit l'expérience de quelque chose qu'il put appeler réalité, établit dès lors un système, une méthode, un chemin, et le reste du monde a suivi. Ses disciples, par une habile propagande, par des procédés efficaces pour s'emparer de l'esprit des hommes, ont instauré des dogmes, des rituels, une recherche. Tout cela consacre l'avervissement de l'homme. Celui qui prétend trouver Cela que l'homme recherche sans cesse doit subir certaines formes de torsions, de suppressions, de tortures, pour accéder à cette ultime beauté. Intellectuellement, on peut voir l'absurdité de tout ceci ; intellectuellement, discursivement, on voit l'absurdité de toute croyance ; la bêtise foncière de toutes les idéologies. Intellectuellement, l'esprit affirme bien que tout cela n'est que fadaise, et le rejette, mais intérieurement il existe encore dans le plus profond de l'être cette recherche de ce qui est au-delà des rites, des dogmes, des croyances, des sauveurs, au-delà de tous ces systèmes qui sont si évidemment une invention tout humaine. On voit clairement que son sauveur, ses dieux, sont des inventions, il est comparativement facile de les rejeter, et c'est ce que fait l'homme moderne. Je ne sais vraiment pas pourquoi on se sert de ce mot « moderne », l'homme a existé pareil à lui-même pendant des générations et des générations. Mais de nos jours, le climat est tel qu'il rejette complètement l'autorité du prêtre, de la foi et du dogme, et cela à la racine même des choses ; pour lui, Dieu est mort et il est mort très jeune. Et comme il n'y a plus ni foi ni Dieu, il ne demeure d'autre concept que celui de la jouissance physique immédiate, la satisfaction physique d'une société évoluée ; l'homme vit désormais pour le présent, rejetant toute conception religieuse.

On commence par rejeter les dieux extérieurs avec leurs prêtres, ceux de toutes les religions organisées, - il faut rejeter complètement toutes ces choses parce qu'elles sont sans aucune valeur, elles ont fait naître des guerres, elles ont divisé les hommes, que ce soit la religion juive, hindoue, chrétienne ou islamique, - elles ont détruit l'homme, elles l'ont divisé, elles ont été une des causes principales de la guerre, de la violence ; et voyant tout ceci, on rejette ces religions organisées, on met tout cela de côté comme étant quelque chose de puéril et d'enfantin. Intellectuellement, c'est toujours très facile à faire: nous vivons dans ce monde, observant des méthodes d'exploitation employées par les églises, les temples ; qui ne les rejetterait pas? Mais il est beaucoup plus difficile de se libérer de toute croyance et de toute recherche au niveau psychologique. Or, tous nous voudrions trouver quelque chose que l'homme, que la pensée pleine de détours n'a pas contaminé, quelque chose que la société culturelle et intellectuelle n'a pas souillé ; quelque chose que la raison ne peut détruire. Tous, nous cherchons au plus profond de nous-mêmes, parce que cette vie est labeur, lutte, tourments, routine. Certains peuvent avoir la capacité de s'exprimer verbalement ou par la peinture, la sculpture, la musique, mais tout cela finit par nous sembler bien vide. Telle que nous la vivons actuellement, notre vie est affreusement creuse et nous nous efforçons de la remplir avec la littérature, la musique, les divertissements, les distractions, les jeux d'idées, de la science ; mais si l'on veut y regarder d'un peu plus près et un peu plus profondément, on découvre combien on est nul, combien l'existence est superficielle, même si l'on a des titres, des possessions, des talents.

Notre existence est vide, et quand nous nous en rendons compte nous éprouvons le désir de la remplir, nous cherchons, - nous cherchons des voies et des moyens, non seulement de combler ce vide, mais encore de trouver quelque chose que l'homme ne puisse mesurer. Il y a des gens qui prennent des drogues, le L.S.D., des drogues psychédéliques qui élargissent le champ de la conscience ; grâce à elles ils passent par certains états, parce qu'une sensibilité accrue a été donnée au cerveau, mais ce sont des effets purement chimiques, le résultat d'agents extérieurs. Plein d'espoir on prend ces drogues et on passe par des expériences intérieures ; on entretient certaines

croyances et les expériences sont conformes à ces croyances ; ce sont des processus similaires. Tous deux produisent des expériences et l'homme se perd à nouveau dans ses croyances: la drogue de la croyance, ou la croyance à une drogue. L'homme est ainsi inévitablement prisonnier de ses propres pensées. Tout ceci, on le constate, on le perce à jour et on le rejette ; autrement dit, on est complètement libéré de toute croyance. Ceci ne veut pas dire que l'on devienne agnostique, cynique ou amer, au contraire. On pénètre la nature même de la croyance, on comprend l'importance qu'elle a prise ; parce que nous avons peur, - fondamentalement, c'en est là la raison. La peur, - non seulement dans le courant de la vie, le harcèlement quotidien, la peur de ne pas devenir, de ne pas parvenir psychiquement, de ne pas disposer de puissance, de prestige, de célébrité, tout ceci est cause de beaucoup de peur, une peur à laquelle on se résigne certes, - mais c'est à cause de cette peur intérieure que la croyance a pris tant d'importance. Devant le vide complet de la vie, on se cramponne encore à sa foi, - même si l'on rejette les croyances extérieures, celles qui ont été inventées par les hiérarchies ecclésiastiques dans le monde entier, - on se crée sa propre croyance à soi-même dans l'espoir de découvrir, de tomber sur cette chose extraordinaire que l'homme recherche, recherche encore et recherche toujours.

Ainsi, nous cherchons. La nature, la structure de l'esprit de recherche sont très claires, mais pourquoi chercher? Essentiellement, c'est une affaire d'intérêt personnel, un intérêt personnel éclairé, mais un intérêt personnel néanmoins. On se dit: « La vie est si vulgaire, si vide, si morne, si stupide, il faut qu'il y ait quelque chose de plus ; je vais fréquenter ce temple, cette église, ce... ». Puis on rejette tout cela et on cherche plus profondément. Mais c'est l'esprit de recherche lui-même, sous n'importe quelle forme, qui devient psychologiquement un obstacle. Ceci à ce qu'il me semble doit être compris très simplement et très clairement. On peut rejeter objectivement l'autorité de tous ces systèmes qui prétendent conduire à l'ultime vérité, et on le fait. Mais il est nécessaire encore de rejeter, parce qu'on la comprend, la nature intime de l'esprit de recherche, de rejeter toutes les recherches parce que, se dit-on, quel est son objet? Si vous voulez regarder de très près ce qu'est cette chose que nous poursuivons en tâtonnant, ce dont nous avons soif, nous constatons, n'est-ce pas, que nous cherchons une chose déjà connue, que nous avons déjà perdue et dont nous cherchons à nous emparer? C'est une des choses qu'implique la recherche. Elle implique un processus de reconnaissance, - autrement dit, si vous trouvez ce que vous cherchez, il vous faut pouvoir le reconnaître, - sinon, chercher n'a pas de sens. S'il vous plaît, suivez ceci: on cherche quelque chose dans l'espoir de trouver, et quand on le trouve on le reconnaît ; mais reconnaître est une action de la mémoire, impliquant que c'est quelque chose que vous avez déjà connu, que vous avez déjà entrevu ; ou bien encore, lourdement conditionnés comme vous l'êtes par l'intense propagande de toutes les religions organisées, vous vous hypnotisez, parvenant ainsi à un certain état. Ainsi, quand vous cherchez, vous avez en vous un concept préalable, une idée de ce que vous cherchez ; et quand vous le trouvez cela veut dire que vous l'avez déjà connu, autrement vous ne pourriez pas le reconnaître ; et pour cette raison, c'est une chose qui n'est absolument pas vraie. Il faut par conséquent trouver un état de l'esprit véritablement libre de toute recherche, de toute croyance, et qui, pour cela, n'en soit pas devenu cynique ou stagnant. Nous nous figurons que si nous ne luttons pas, ne cherchons pas, ne faisons pas d'effort, ne tâtonnons pas, nous devons forcément dépérir. Je ne vois pas du tout pourquoi cette attitude nous amènerait à dépérir. Est-ce que nous ne dépérissons pas déjà? On dépérit tout comme on meurt, tout comme on vieillit, l'organisme physique prend fin. Toute notre vie est un processus de dépérissement parce que dans notre vie quotidienne, nous imitons, nous copions, nous fuyons, nous obéissons, nous nous conformons, et tout cela c'est dépérir. Et ainsi, un esprit qui n'est plus prisonnier d'une croyance

quelconque, ou d'une croyance élaborée par lui-même, un esprit qui ne cherche pas, qui ne recherche rien, - bien que ce soit là un peu plus ardu, - un tel esprit est intensément vivant. La vérité est une chose qui n'existe que d'instant en instant, comme la vertu, comme la beauté, elle ne comporte aucune continuité. Ce qui comporte une continuité est un produit du temps, le temps est pensée ; et le temps étant souffrance, le temps...

Si l'on voit comment l'homme s'est traité lui-même, comment il s'est torturé, brutalisé, devenant nationaliste, se lançant à la poursuite de certains divertissements, que ce soit la littérature, ou ceci ou cela - voyant tout ce tracé de sa vie, on se demande: « Faut-il forcément passer par tout cela? » Comprenez-vous la question? L'être humain doit-il passer par tous ces processus pas à pas, - rejetant toute croyance (si vous êtes suffisamment éveillés), rejetant toute forme de recherche, de contorsion de l'esprit et de laisser-aller, - voyant comment l'homme s'est traité lui-même dans le but de trouver ce qu'il appelle la réalité, on se demande (posez-vous la question à vous-même et non pas à moi), on se demande: existe-t-il un moyen ou bien un état d'explosion qui rejette tout en un éclair? Parce que le temps n'est pas le moyen.

Chercher est une affaire de temps, pour trouver en fin de compte, - y mettre peut-être dix ans, ou plus, ou bien aboutir par l'effet de la réincarnation, comme le croit toute l'Asie, tout ceci est affaire de temps, - rejeter graduellement tous ces conflits, ces problèmes, devenir plus sage, plus rusé, savoir déconditionner l'esprit graduellement, petit à petit, voilà ce qu'implique le temps. Il est pourtant évident que ce n'est pas lui qui nous aidera, ni la croyance, ni les disciplines artificielles qu'imposent un système, un gourou, un instructeur, un philosophe, un prêtre, tout cela est si puéril. Donc, est-il possible de rejeter tout ce processus et d'accéder tout de même à cette chose extraordinaire? Car elle est une chose que l'on ne peut pas solliciter. S'il vous plaît, comprenez ce fait très simple ; c'est une chose qui ne peut être ni recherchée, ni sollicitée, parce que l'esprit humain est trop restreint, trop obtus, nos émotions sont trop vulgaires, nos façons de vivre trop confuses pour que ce quelque chose d'immense, de débordant, puisse pénétrer dans une si petite maison, dans une si petite chambre, même si l'ordre y règne. On ne peut pas la solliciter ; pour cela, il faudrait la connaître, et vous ne pouvez pas la connaître (malgré tout ce qu'on peut en dire) parce que dès l'instant où vous dites: « Je connais », vous ne connaissez pas. Si vous dites que vous avez trouvé, vous n'avez pas trouvé. Si vous dites que vous en avez eu l'expérience, vous ne l'avez jamais eue. Ce sont là des façons subtiles et rusées d'exploiter un autre homme, un autre homme qui peut être votre ami ou votre ennemi.

Si vous voyez tout ceci, non pas d'une façon abstraite mais dans votre vie quotidienne, dans vos activités de tous les jours, quand vous prenez votre plume, que vous parlez, que vous sortez en voiture ou que vous vous promenez tout seul dans les bois, si vous voyez tout ceci d'un seul coup d'œil - vous n'avez pas besoin de lire des volumes pour le trouver - si vous voyez tout ceci d'un seul coup d'œil, vous pouvez tout comprendre en un instant. Or, vous ne pouvez véritablement comprendre ceci globalement que quand vous vous connaissez vous-même. Connaissez-vous vous-même tel que vous êtes, très simplement, comme étant le résultat de l'humanité tout entière, que vous soyez hindou, musulman, chrétien ou tout autre chose. La chose est là devant vous ; quand vous vous connaissez tel que vous êtes, quand vous comprenez toute la structure de l'effort humain, de ses erreurs, de ses hypocrisies, de sa brutalité, de sa recherche.

Alors, peut-on se demander, est-il possible d'accéder à cette chose sans la solliciter, sans l'attendre, sans la chercher, sans explorer, - qu'elle existe tout simplement, qu'elle arrive comme une brise fraîche, elle entre quand vous laissez la

fenêtre ouverte, - vous ne pouvez pas solliciter cette brise, mais il vous faut laisser la fenêtre ouverte. N'en concluez pas qu'il faut demeurer dans un état d'expectative - nouvelle forme d'illusion! Ni qu'il faut s'ouvrir pour recevoir: ceci encore est un processus mental.

Mais si sans chercher, sans croire, on s'est posé la question, se la poser ainsi c'est trouver. Mais jamais nous ne demandons. Nous voulons qu'on nous le dise, que tout soit affirmé, confirmé fondamentalement, au tréfonds de nous-mêmes nous ne sommes jamais affranchis de toute forme d'autorité intérieure ou extérieure. C'est là un des points les plus étranges de la structure de notre psyché ; tous, nous voudrions qu'on nous dise quoi faire ; nous sommes le résultat de ce qu'on nous a dit. Ce que l'on nous a dit est une propagande millénaire. Il y a l'autorité des très vieux livres, du chef politique actuel ou de l'orateur ; mais si véritablement au plus profond de nous-mêmes nous rejetons toute autorité, dès lors nous n'avons plus peur. Et être sans peur c'est regarder la peur parce que, tout comme le plaisir, nous n'entrons jamais en contact direct avec elle comme on entre en contact quand on touche une porte, une main, un visage, un arbre ; nous n'entrons en contact avec la peur qu'à travers son image et celle-ci nous l'avons nous-mêmes créée. Nous ne connaissons le plaisir qu'à travers un demi-plaisir. Nous ne sommes jamais en contact direct avec une chose. Je ne sais si vous avez observé quand vous touchez un arbre, comme vous le faites en vous promenant dans les bois, si vous touchez véritablement cet arbre! N'existe-t-il pas un écran entre l'arbre et vous, même si vous le touchez? De la même façon, si vous voulez entrer en contact direct avec la peur il faut qu'il n'en existe aucune image, ce qui veut dire en fait qu'il n'y a plus le souvenir de la peur que vous avez éprouvée hier. Alors, seulement, vous avez un contact direct avec la peur d'aujourd'hui. Et alors, si le souvenir de la peur d'hier n'existe pas, vous disposez de l'énergie qu'il vous faut pour aborder votre peur immédiate, celle d'aujourd'hui ; et il faut une énergie immense pour aborder le présent. Nous dissipons cette énergie vitale - que nous avons tous - à cause de cette image, de cette formule, de cette autorité ; et la même chose se produit quand on est à la recherche du plaisir. Cette recherche du plaisir est très importante pour nous ; le plus grand plaisir de tous c'est Dieu - ou tout au moins on le suppose ; or, il est peut-être la chose la plus effrayante que vous puissiez connaître, mais nous l'avons imaginé, ce principe ultime et suprême et par conséquent nous ne le trouverons jamais. Encore une fois, c'est comme quand vous avez, par avance, reconnu un plaisir comme étant un plaisir éprouvé hier, vous n'êtes jamais vraiment en contact avec une expérience réelle, avec un état présent. Toujours le souvenir de ce que fut hier recouvre et masque le présent.

Or, voyant tout ceci, est-il possible de ne rien faire du tout, pas d'effort, pas de recherche, d'être complètement négatif, vide, sans action? Parce que toute action est le résultat de processus mentaux. Si jamais vous vous êtes observés tandis que vous agissez, vous aurez vu que l'action se produit à la suite d'une idée, d'un concept, d'un souvenir préalables. Il y a dès lors une division entre l'idée et l'action, un intervalle, si petit si minuscule qu'il soit, et à cause de cette division il y a conflit. Pouvons-nous être complètement négatifs, notre esprit étant absolument tranquille, sans pensée, sans peur et par conséquent extraordinairement vivant, extraordinairement intense?

Vous connaissez le mot « passion ». Il est souvent synonyme de souffrance ; les Chrétiens s'en servent pour indiquer certaines formes de souffrance. Ce n'est pas du tout dans ce sens-là que nous nous en servons. L'état de négation totale est la forme la plus haute de la passion ; elle implique un total abandon de soi. Pour qu'existe un abandon de soi complet, il faut qu'il y ait une totale austérité ; celle-ci n'est pas la dureté du prêtre qui tourmente les gens, des saints qui se tourmentent eux-mêmes et qui sont devenus austères parce qu'ils ont brutalisé leur propre esprit. L'austérité est réellement d'une extraordinaire simplicité ; non pas en matière de vêtement ou

d'alimentation, mais de simplicité intérieure. Cette austérité, cette passion, sont la forme la plus élevée de la négation totale. Et alors, peut-être, si vous avez la chance, - si vous avez la chance! (mais ce n'est pas une affaire de chance) - cette chose viendra sans avoir été sollicitée. Alors l'esprit n'est plus capable d'effort. Alors vous pouvez faire tout ce que vous voudrez, parce qu'alors l'amour sera.

Sans cet esprit religieux une société véritable ne peut pas être créée. Pourtant il nous faut créer une société nouvelle où cette effroyable activité de l'intérêt personnel tiendrait une très petite place, et la paix, tout aussi bien intérieure qu'extérieure, ne peut exister que grâce à un tel esprit religieux.

Ceci étant la dernière causerie, tout au moins pour cette année, y a-t-il quelque chose dont vous désiriez parler?

QUESTION : (Question incompréhensible.)

KRISHNAMURTI : Qu'entendons-nous par expression, et qu'exprimons-nous? Je sais bien qu'il existe une idée selon laquelle on est tenu de s'exprimer et, ainsi, s'exprimer est devenu une chose extraordinairement importante. Mais enfin, qu'exprimons-nous? Certains talents? Si vous êtes peintre, vous vous exprimez sur une toile et le propriétaire d'une galerie de peinture vous exploitera. Ou si vous avez un certain talent d'écrivain, vous écrivez un livre. Qu'exprimez-vous alors? Les mêmes vieux modèles que jadis. C'est tout ce que nous possédons ; une routine s'exprimant de façons diverses, quel besoin de l'exprimer? Je ne dis pas qu'il faut ou qu'il ne faut pas, mais qu'est-ce que cela implique, « s'exprimer ». Le « soi » c'est toujours le passé, il n'y a en lui rien de neuf ; vous pouvez l'exprimer très habilement d'une façon neuve, utilisant une nouvelle série de mots, une nouvelle technique, un nouveau jargon, essentiellement c'est toujours la même chose. C'est là un des aspects de la question. Et quand vous dites: « Il faut que je m'exprime », qu'est-ce que vous exprimez? Qu'est-ce que c'est ce « soi » qui exige constamment de s'exprimer, sexuellement ou dans la littérature? Très évidemment, le « soi » est un amas de souvenirs, et malheureusement il n'est rien d'autre que cela. Là où il y a expression de soi, il y a plaisir, donc quand nous parlons de nous exprimer, nous parlons d'un plaisir éprouvé par le « soi », lequel est mémoire, lequel est une chose morte. Existerait-il une expression qui ne soit pas née de la recherche du « soi », qui ne doive rien du tout au « soi »? Le « soi » étant (comme nous le savons) souvenirs, expériences accumulées, plaisirs, dans ce cas, l'expression peut être quelque chose d'entièrement différent.

QUESTION : (Quelque chose qu'on ne comprend pas)... sans motif...

KRISHNAMURTI : « Expression sans motif. » La plupart des gens veulent croire que l'expression n'a pas de motif, mais ils sont tout de même assez clairvoyants pour se rendre compte qu'une expression sans motif est une chose assez douteuse. Mais nous posons une question entièrement différente. Existe-t-il une expression indépendante de cette activité du « soi » qui cherche à s'exprimer? Et qu'y a-t-il à exprimer? Quand vous aimez, vous ne parlez pas de vous exprimer. Mais si votre amour est teinté de désir, de plaisir, alors vous désirez l'exprimer sexuellement ou dans des livres ; il a besoin d'être exprimé. Mais s'il n'y a plus aucune activité égocentrique, alors il peut ne pas s'exprimer du tout ; alors vous vivrez, et vivre est en soi-même « expression ».

Paris, le 30 avril 1967

Suisse
1ère Conférence
Saanen, le 9 juillet 1967

Nous devons nous réunir ici pour dix causeries et pourrons ainsi prendre les choses avec patience, calme et intelligence. Il convient à ceux d'entre nous qui sommes sérieux et ne sommes pas venus ici pour assister à une ou deux causeries par curiosité, il leur appartient de comprendre avec leurs complications variées les problèmes qui confrontent chaque être humain, parce que les comprendre c'est les résoudre, c'est en être complètement affranchi.

Nous devrons admettre certaines choses dès le départ. Il nous faut tout d'abord comprendre ce que nous entendons par communication, ce que signifie ce mot pour chacun de nous, ce qu'il implique, quelle en est la structure, quelle est la nature intime de la communication. Si deux d'entre nous, vous et moi, devons communiquer, il faut qu'il y ait une compréhension des paroles prononcées, non seulement au niveau intellectuel, mais encore et plus profondément il vous faut écouter et apprendre. Ces deux choses, à ce qu'il me semble, sont essentielles si nous devons communiquer: il faut écouter, il faut apprendre. En second lieu, chacun de nous a très évidemment un arrière-plan fait de son savoir, de ses préjugés, de ses expériences, et aussi de sa souffrance, des problèmes innombrables et compliqués qu'entraînent toutes nos relations. Tel est pour la plupart d'entre nous l'arrière-plan avec lequel et à partir duquel nous cherchons à écouter. Après tout, chacun d'entre nous est le résultat de sa vie culturellement complexe, car nous sommes le résultat de toute la culture de l'homme, de l'éducation, des expériences portant non seulement sur quelques années mais même sur des siècles.

Je ne sais si vous avez jamais réfléchi pour apercevoir comment vous écoutez, qu'il s'agisse d'écouter un oiseau ou le vent dans les feuilles, les eaux rapides et bruissantes ou encore un entretien que vous poursuivez avec vous-même, vos conversations au sein des rapports si variés qui existent entre vous et vos amis intimes, votre femme ou votre mari. Si nous nous efforçons d'écouter vraiment, cela nous apparaît comme étant extraordinairement difficile, parce que sans cesse nous projetons nos opinions et nos idées, nos préjugés, notre arrière-plan, nos inclinations ou nos impulsions ; quand ceux-ci sont prédominants, on peut dire que c'est à peine si nous écoutons les paroles prononcées. Il n'y a rien de valable dans un tel état. On écoute et par conséquent on apprend, seulement dans un état d'attention, un état de silence dans lequel tout cet arrière-plan est en quelque sorte calme et comme suspendu ; et alors seulement, à ce qu'il me semble, il sera possible de communiquer.

D'autres choses encore interviennent. Si vous écoutez à partir de l'arrière-plan ou de l'image que vous avez pu vous créer de l'orateur, l'ayant investi d'une certaine autorité, autorité que l'orateur peut, ou peut ne pas posséder, alors très évidemment vous n'écoutez pas. Vous prêtez l'oreille à une projection issue de vous-même et qui vous empêche d'écouter. Et ainsi, encore une fois, la communication n'est pas possible. Très évidemment une communion, une communication réelle ne peuvent exister que quand il y a silence. Quand deux personnes dont l'intention sérieuse est de comprendre quelque chose y mettent tout leur cœur, leur esprit, leurs nerfs, leurs yeux, leurs oreilles, une telle attention comporte une certaine qualité de silence ; alors

une communication, une communion réelle se produisent. Dans ce cas, non seulement on apprend mais il y a une compréhension totale, - et une telle compréhension ne diffère en rien de l'action immédiate. Autrement dit, on écoute sans aucune intention préconçue, sans aucune barrière, ayant rejeté toutes les opinions, toutes les conclusions, toutes les expériences, alors, dans un tel état, non seulement on comprend si les paroles prononcées sont vraies ou fausses, mais de plus, si elles sont vraies il en surgit une action immédiate, et si elles sont fausses, aucune action du tout.

Pendant ces dix causeries nous allons non seulement apprendre à nous connaître nous-mêmes, ce qui est d'une importance primordiale, mais également discerner que le processus même par lequel on apprend est un processus d'action. Il ne s'agit donc pas pour nous d'apprendre d'abord pour agir ensuite, mais l'acte même par lequel nous discernons est celui qui nous fait agir.

Tels que nous sommes actuellement quand nous apprenons, il y a accumulation d'idées, les idées étant de la pensée raisonnée et soigneusement élaborée. Tout en apprenant nous dressons une structure d'idées et ayant ainsi formulé des idées, des conclusions et des idéaux suivant cette formule, nous agissons. Il y a ainsi une action séparée de l'idée. Telle est notre vie: d'abord nous formulons et ensuite nous nous efforçons d'agir conformément à cette formule. Mais maintenant nous considérons quelque chose d'entièrement différent, à savoir que l'acte même d'apprendre est en lui-même action ; le processus même par lequel nous apprenons est celui par lequel nous agissons, et par conséquent il n'y a pas de conflit.

Il me paraît important de comprendre dès le départ que nous ne formulons là aucune philosophie, aucune structure intellectuelle d'idées théologiques ou purement mentales. Il s'agit pour nous de provoquer dans nos vies une complète révolution qui n'a aucun rapport avec la structure de la société telle qu'elle existe actuellement. Au contraire, à moins de comprendre complètement la structure psychologique de la société dont nous faisons partie et que nous avons nous-mêmes construite à travers les siècles, à moins d'en être complètement affranchi, il ne peut se produire aucune révolution psychologique, - et cependant une telle révolution est absolument essentielle.

Vous savez forcément ce qui se passe en ce moment dans le monde, l'immense mécontentement qui bouillonne et qui se manifeste de différentes façons, - les hippies, les beatniks, les provos, - les guerres qui se poursuivent, guerres dont nous sommes responsables. Car ce ne sont pas seulement les Américains et les Vietnamiens, mais encore chacun de nous qui portons la responsabilité de ces guerres monstrueuses, - nous nous servons de ce mot « responsable » avec intention. Nous sommes responsables, que ces guerres se passent dans le Moyen-Orient, en Extrême-Orient ou n'importe où. Il y a d'immenses zones de famine, des gouvernements incapables, des armements croissants et ainsi de suite. Ayant observé tout ceci, on en vient humainement et naturellement à tenir pour indispensable qu'il y ait un changement, une révolution dans notre façon de penser et de vivre. Or, quand doit-elle prendre naissance cette révolution? Les communistes, les nationalistes, les religions organisées ont toujours pensé que l'individu est sans importance, qu'il peut, par persuasion, être orienté dans n'importe quel sens. Certes, ils affirment la nécessité d'une liberté générale pour l'homme, mais ils font tout ce qu'il faut pour la rendre impossible. Les religions organisées à travers le monde entier procèdent à des lavages de cerveau dans le but de pousser les gens à se conformer à certaines normes, qu'elles nomment idées religieuses ou rituels. Les communistes, les capitalistes, les socialistes, ne se préoccupent aucunement de l'individu, bien qu'ils en parlent sans cesse ; et pourtant je ne vois pas comment un changement radical peut se produire,

sauf à travers l'individu. Parce que l'être humain individuel est le résultat de l'expérience, du savoir, de la conduite totale de l'homme ; tout cela est en nous. Nous sommes l'accumulation de tout le passé, de l'expérience raciale, individuelle de la vie, - nous sommes cela et, à moins qu'il ne se produise une révolution, une mutation dans l'essence même de notre être, je ne vois pas comment une société bien faite pourra prendre naissance.

Quand nous parlons de l'individu, nous ne voyons pas en lui un principe qui se dresse contre le collectif, la masse, l'humanité prise dans son entier, parce que l'être humain individuel est la totalité de l'humanité. Si vous ne sentez pas ceci, une telle affirmation n'est pour vous qu'un concept intellectuel. A moins que chacun d'entre nous ne reconnaisse ce fait central, qu'en tant qu'individus nous représentons l'humanité dans sa totalité, que nous vivions en Orient ou en Occident, jamais nous ne pourrons voir comment il faut agir.

Nous autres êtres humains, en tant qu'individus, sommes entièrement responsables de l'état du monde. Les guerres, - nous sommes responsables des guerres par la façon dont nous orientons nos vies, parce que nous sommes nationalistes, Allemands, Français, Hollandais, Anglais, Américains, Russes ; nous sommes catholiques, protestants, juifs, bouddhistes, adonnés au Zen ou à telle ou telle autre secte, toujours divisés, nous querellant, luttant les uns contre les autres. Ce sont nos dieux, nos nationalités qui nous ont divisés. A partir du moment où l'on se rend compte, non pas intellectuellement mais vraiment, avec l'intensité avec laquelle on sent que l'on a faim, quand on se rend compte de cette façon que vous et moi en tant qu'êtres humains portons la responsabilité de tout ce chaos, de toute cette souffrance, - parce que nous y contribuons, parce que nous en faisons partie, - quand nous discernons cela, non pas émotivement, ni intellectuellement, ni sentimentalement, mais vraiment, le problème prend alors une immense gravité. Quand ce discernement, cette prise de conscience ont pris toute leur gravité, vous agirez. Quand vous sentirez que vous êtes complètement responsables de cette société monstrueuse avec ses guerres, ses divisions, ses laideurs, son avidité et ainsi de suite, quand chacun de vous le sentira, et pas avant, nous agirons. Et vous ne pouvez agir que quand vous connaissez cette structure, que quand vous comprenez comment, non seulement extérieurement mais intérieurement, elle a été construite. C'est pour cela qu'il faut apprendre à se mieux connaître et mieux on se connaît plus on est mûr. L'ignorance où l'on est de sa propre nature c'est là le manque de maturité.

Ce que nous allons faire c'est d'apprendre à nous connaître - non pas selon les vues de l'orateur, ou de Freud, ou de Jung, ou de quelque autre psychanalyste ou philosophe ; nous allons discerner le fait de ce que nous sommes. Si nous apprenons à nous connaître selon Freud, nous apprenons à connaître Freud et non pas nous-mêmes. Pour apprendre à se connaître, toute autorité doit prendre fin, que ce soit l'autorité de l'Église ou de votre prêtre local, ou d'un psychanalyste célèbre, ou du plus grand des philosophes avec ses formules intellectuelles et ainsi de suite. Donc la première chose dont il faut se rendre compte si nous nous proposons d'être sérieux, en exigeant une révolution totale dans la structure de notre propre psyché, c'est qu'il n'existe plus aucune autorité d'aucune espèce. Or ceci est assez difficile, parce qu'en plus de l'autorité extérieure, que l'on peut rejeter assez facilement, il existe les autorités intérieures, celles qui sont issues de votre propre expérience, de votre savoir accumulé, de vos opinions, de vos idées, de vos idéaux, toutes choses qui exercent une influence sur notre vie et conformément auxquelles nous nous efforçons de vivre. Être affranchi d'une telle autorité est extrêmement difficile. L'autorité qui porte non seulement sur les grandes choses, mais celle qui est issue d'une expérience de la veille, expérience que vous avez connue et qui vous a appris quelque chose ; ce que vous avez appris ainsi devient votre autorité d'aujourd'hui. S'il vous plaît, comprenez

ce point dans sa subtilité et dans sa difficulté. Il n'y a pas seulement l'autorité du savoir accumulé sous forme de tradition, de toute expérience ayant laissé derrière elle une trace, mais il y a l'autorité d'hier, d'avant-hier qui sont tout aussi destructrices que l'autorité millénaire. Pour nous comprendre nous-mêmes il ne faut aucune autorité, ni celle qui date d'hier ou celle qui date de mille ans, parce que nous-mêmes sommes une chose vivante, mouvante, jamais en repos, coulant avec le temps. Quand nous nous regardons à l'ombre de l'autorité, d'une autorité ne datant que d'hier, ce qui prend de l'importance c'est l'autorité ce n'est pas ce mouvement de la vie qui est nous-mêmes, et dès lors nous ne le comprenons pas, ce mouvement qui coule sans cesse, nous ne comprenons ni sa qualité, ni sa beauté ; ce que vous comprenez c'est l'autorité accumulée avec laquelle vous examinez, avec laquelle vous regardez. S'affranchir d'une telle autorité, c'est mourir à tout ce qui appartient à « hier », de sorte que votre esprit demeure toujours plein de fraîcheur, de jeunesse, d'innocence, de passion et de vigueur ; ce n'est que dans un tel état que l'on apprend, que l'on observe. Une telle liberté n'est plus un instrument qui peut être utilisé selon notre plaisir ou notre souffrance par telle ou telle autorité. Et tout ceci exige une grande lucidité, un discernement réel de ce qui se passe à l'intérieur de la peau, une lucidité pure de toute tendance à corriger, à diriger, à critiquer ce qui est vu ; parce que dès que vous corrigez vous avez établi une nouvelle autorité, un censeur.

Si vous le voulez, si vous êtes sérieux et non pas poussés par une curiosité passagère, nous approfondirons la question pas à pas et sans négliger un seul mouvement. Ceci ne signifie pas que l'orateur va jouer le rôle d'un psychanalyste, il n'y a pas de psychanalyste, il n'y a personne à psychanalyser, il n'y a que les faits, ce qui est. Quand nous savons regarder ce qui est, le psychanalyste prend fin, totalement.

Donc, au courant de ces causeries, nous allons communiquer non pas en considérant ce qui devrait être ou ce qui a été, mais ce qui se passe véritablement en nous ; il ne s'agit pas de nous demander comment le modifier, comment en tirer parti, mais comment l'observer pour voir ce qui véritablement est. Ceci demande une immense énergie! Voyez-vous, jamais nous ne regardons l'arbre tel qu'il est, ses ombres, la profondeur, son feuillage tel qu'il est, totalement, - sa beauté. C'est que nous avons des idées préconçues sur la beauté, nous avons des formules nous indiquant comment regarder l'arbre, ou bien nous nous efforçons de nous identifier à lui ; nous partons d'une idée que nous avons sur l'arbre et nous le voyons après. L'idée, la formule, l'idéal, nous empêchent de voir l'arbre tel qu'il est. Les idées, les formules, les idéaux, sont des éléments de la culture dans laquelle nous vivons et cette culture c'est moi, c'est vous et c'est à partir de cette culture que nous regardons, et par conséquent nous ne regardons pas du tout. Or, si véritablement vous écoutez les paroles prononcées, si vous écoulez réellement, alors la culture, l'autorité disparaîtront complètement - vous n'aurez pas à lutter contre cet arrière-plan, cette culture de la société dans laquelle nous avons été élevés, - vous pourrez discerner que précisément c'est elle qui vous empêche de voir. Ce n'est que quand vous regardez vraiment que vous êtes en communion, que vous avez un contact juste, non seulement avec l'arbre, le nuage, la montagne, avec la beauté de la terre mais vous avez encore un contact direct avec ce qui se passe véritablement en vous-même, et quand vous êtes ainsi en contact direct il ne surgit aucun problème du tout. Ce n'est que quand il n'y a pas de contact, quand vous êtes un observateur et que pour vous la chose observée est autre que vous-même et qu'ainsi il n'y a pas de contact direct, que le problème surgit: alors il y a les souffrances, les conflits, les douleurs, les angoisses.

Pendant ces causeries nous allons nous aider les uns les autres à comprendre et par conséquent à être en contact avec ce qui est réellement ; ceci veut dire que

l'observateur prend fin et que regarder, discerner, écouter et agir, sont une seule et même chose.

Et maintenant pouvons-nous discuter de ce dont nous avons parlé ou de n'importe quoi d'autre? Il me semble qu'il est très important de poser des questions, non seulement aux autres mais de nous les poser à nous-mêmes. Jamais nous ne posons de questions fondamentales ou, quand nous les posons, nous n'avons ni le temps, ni le désir, ni la faculté de trouver la réponse juste. Pour poser des questions il faut être très sérieux. Plus la question est intense, plus la réponse tarde à venir ; mais si vous êtes sérieux, c'est en posant la question que vous aurez la réponse. Mais il vous faut la poser.

QUESTION : Je ne comprends rien à cette question de l'action immédiate.

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce que c'est que l'action? Le sens véritable de ce mot, c'est « faire ». L'action implique une présence active. Mais l'action est le résultat des mécanismes, du savoir, de l'expérience, des idées et des formules d'hier, qui se sont figés et à partir desquels nous agissons. Le souvenir d'hier, sous une forme modifiée, agit dans le présent et tout ceci engendre l'avenir, de sorte que dans une action ainsi accomplie il n'y a pas de présent actif. J'agis en fonction de choses mortes. (Il est très évident qu'il me faut avoir le souvenir de certaines catégories d'activités techniques et autres.) Mais agir conformément à mes souvenirs engendre un type d'action qui n'est pas véritablement action, qui est une chose morte, et par conséquent demain est également une chose morte. Donc, que faire? Il me faut apprendre à connaître une action qui soit totalement différente de celle issue de la mémoire. Et pour cela il me faut vraiment voir ce qui se passe et non pas intellectuellement ou verbalement ou sentimentalement. J'ai eu jadis une expérience de la colère ou d'un plaisir, qui demeure en moi sous forme de souvenir, et l'action se produit conformément à ce souvenir. Or, une telle action issue de la mémoire augmente la colère ou le plaisir et accumule sans arrêt le passé ; une telle action plongeant ses racines dans le passé est virtuellement inaction. L'esprit peut-il s'affranchir de sa mémoire du passé de façon à vivre dans le présent? Une telle question ne doit pas pour moi comporter une réponse intellectuelle. Et le mental né du temps, soumis aux innombrables humeurs, est incapable de s'affranchir de ses mémoires du passé en s'efforçant de vivre dans le présent selon cette philosophie qui s'exprime en disant: il me faut vivre entièrement dans le présent, il n'y a pas d'avenir, il n'y a pas de passé, l'avenir est désespérant et par conséquent vivons dans le présent, tirons-en le meilleur parti possible.

Je ne peux pas vivre dans le présent si ce présent existe dans l'ombre portée par le passé. Pour comprendre ce point, l'esprit doit être capable de regarder et vous ne pouvez regarder que quand il n'y a pas de condamnation, d'identification, de jugement, - comme vous pouvez regarder l'arbre, le nuage, simplement les regarder. Mais avant de pouvoir regarder les structures les plus compliquées de la mémoire, il faut que vous puissiez regarder l'arbre, la fourmi, le mouvement de la rivière, regarder, - et vraiment nous ne le faisons pas. Il est encore beaucoup plus important de voir le passé en tant que mémoire mais, ceci nous ne savons pas le faire.

Une action issue de la mémoire est inaction totale, et par elle il n'y a aucune révolution possible.

QUESTION : Je me demande s'il n'y a pas une contradiction quand vous affirmez que l'individu est le collectif et le résultat du passé, et quand vous dites qu'aucune autorité émanant du passé ne doit exister?

KRISHNAMURTI : Après tout, si j'investis un autre, que cet autre soit un prêtre, un psychanalyste, un chef d'armée, ou ma femme ou mon mari, d'une autorité issue du passé, cette autorité dont je l'investis, je le fais en vue de ma propre sécurité, de

ma sûreté. Cette autorité l'homme l'a acceptée pendant des siècles et des siècles. Il a construit cette autorité, il la désire parce que plus il est incertain, plus il est malheureux plus il désire qu'un autre lui dise quoi faire. L'autorité dont il a investi un autre, ou même celle qu'il a dressée en lui-même pour être un guide, devient un empêchement. Voyez-vous, encore une fois, cette question de l'autorité et de l'individu est une affaire extrêmement compliquée. Pour comprendre l'individu il nous faut comprendre le collectif, et toute la structure de l'autorité est comprise dans le collectif. Nous sommes tous à la recherche de sécurité sous une forme ou sous une autre. Sécurité dans notre travail, dans notre fortune, dans la continuité de tel ou tel plaisir, sexuel ou autre, et finalement le besoin d'une sécurité totale. Tout cela existe en chacun de nous, et nous nous efforçons de manifester ce besoin de façons diverses. Dès l'instant où existe ce besoin de sécurité il y a forcément autorité -c'est évident - et c'est le fond de la structure psychologique et culturelle de notre société tout entière. Mais nous sommes-nous jamais demandé si cette sécurité que nous recherchons a une existence réelle? Nous admettons dès le départ que oui. Nous l'avons recherchée dans nos églises, chez nos leaders politiques, dans tous nos rapports avec autrui, mais l'avons-nous jamais trouvée, l'avez-vous trouvée, vous? Avez-vous jamais trouvé de sécurité dans vos rapports? Existe-t-il véritablement une sécurité dans une église, dans un gouvernement, excepté la sécurité physique? Vous trouvez une sécurité dans vos croyances, dans vos dogmes, mais c'est là une affaire purement idéologique qui peut être fracassée par n'importe quel argument, par le doute, la mise en question, le besoin de liberté. Quand on voit, non pas en tant qu'idée, que la sécurité en soi n'existe pas, pas plus que la permanence, alors l'autorité n'a plus aucun sens du tout.

QUESTION : Il me semble que vous avez dit que nous sommes responsables de la société tout entière. Je n'ai pas interprété très exactement ce que vous voulez dire. Sommes-nous responsables des guerres et ainsi de suite?

KRISHNAMURTI : Vous ne croyez pas que nous soyons responsables des guerres? Notre façon de vivre indique que nous sommes brutaux, agressifs, que nous avons des préjugés violents, nous nous sommes divisés en nationalités, en groupes religieux, nous nous haïssons les uns les autres, nous nous détruisons dans nos affaires ; tout ceci s'exprime forcément par la haine, par des guerres, très évidemment. Vivre en paix signifie vivre paisiblement, chaque jour, n'est-ce pas?

QUESTION : Il me semble qu'il y a des gens qui sont plus responsables que d'autres.

KRISHNAMURTI : Ah! Ce monsieur dit qu'il y a des gens qui sont plus responsables de toutes ces laideurs que vous et moi. C'est une façon agréable et heureuse de s'en sortir. Mais, malheureusement, ce n'est pas le cas ; quand vous êtes Allemand et moi Russe, quand vous êtes communiste et moi capitaliste, est-ce que nous ne sommes pas prêts à nous prendre à la gorge, ne sommes-nous pas dressés l'un contre l'autre? Vous voudriez voir les choses continuer sans changement, sans trouble, parce que vous vous trouvez avoir un peu d'argent, un enfant, une maison, et vous dites: « Pour l'amour de Dieu qu'on ne change rien! » et tout ce qui change, qui vous trouble, vous le haïssez. Est-ce que vous n'êtes pas responsable quand vous vous refusez à tout changement? Et puis vous dites, ma religion, mon Bouddha, mon Christ, mon n'importe quoi, voilà mon Dieu, en lui j'ai tout investi, toute ma sécurité et ma souffrance, - et vous ne voulez pas être troublé. L'homme qui pense tout autrement que vous, vous le haïssez. Vivre paisiblement chaque jour signifie que vraiment vous êtes sans nationalité, sans religion, sans dogme, et sans autorité. Être en paix signifie aimer, être bon ; et si vous n'êtes pas tout cela, vous êtes alors responsable de toute la confusion.

Saanen, le 9 juillet 1967

Suisse
2ème Conférence
Saanen, le 11 juillet 1967

L'autre jour, nous parlions de l'importance d'être complètement affranchi de la structure psychologique de la société, autrement dit, d'être complètement hors de cette société. Pour comprendre les problèmes visant cette structure dont nous faisons partie et pour en être affranchi, il nous faut une énergie, une vigueur et une vitalité considérables.

Plus nous constatons combien la société est complexe, plus il s'avère que l'individu vivant dans cette société l'est également. Il fait partie d'une société qu'il a lui-même créée et sa structure psychologique est essentiellement celle de cette société. Comprendre les problèmes devant lesquels nous nous trouvons c'est comprendre ceux qui existent au sein de la société, car, fondamentalement, il n'y a qu'un seul problème et c'est celui de nos relations réciproques dans cette structure sociale et psychologique. Pour comprendre ce problème et s'en affranchir il faut une grande énergie, non seulement physique et intellectuelle, mais bien plus une énergie qui ne résulte d'aucun motif, ne dépend d'aucun stimulant, ni d'aucune drogue ; et pour pouvoir disposer d'une telle énergie, il nous faut tout d'abord observer comment on la gaspille. Nous allons approfondir ce point pas à pas, mais ayez dans l'esprit, s'il vous plaît, que l'orateur n'est qu'un miroir, qu'il ne fait qu'exposer ce qu'il espère être un problème pour chacun de nous ; en nous y prenant ainsi nous ne nous contentons pas d'entendre une suite de paroles et d'idées mais nous écoutons véritablement, nous nous observons nous-mêmes, non pas en fonction de ce qui peut être dit par l'orateur ou par tout autre, mais plutôt nous observons directement l'état réel de notre propre confusion, de notre manque d'énergie, de notre souffrance, de notre complète désespérance et ainsi de suite.

Si, pour disposer de l'énergie nécessaire, nous dépendons d'un stimulant, ce stimulant émoussé l'esprit, lui enlève toute sensitivité, toute acuité. On peut prendre des drogues, du L.S.D., ou toute autre forme de drogue, et l'on peut ainsi trouver une énergie nous permettant temporairement de voir les choses clairement, mais après on en revient toujours à l'état antérieur et on en arrive alors à dépendre de plus en plus de cette drogue. Tout stimulant, qu'il provienne d'une église, de l'alcool, d'une drogue, ou de l'orateur, conduit inévitablement à un état de dépendance et cette dépendance nuit à l'énergie vitale qui permet de voir clairement par soi-même. Toute dépendance, tout stimulant diminuent la promptitude et la vitalité de l'esprit. Or, malheureusement, nous dépendons tous de quelque drogue, de telle ou telle relation avec autrui, de la lecture d'un livre intellectuel, ou de certaines idéologies, de certaines idées que nous avons formulées ; ou bien, nous dépendons de notre solitude, de l'isolement, de l'abnégation, d'une résistance, et toutes ces choses, très évidemment, dissipent et faussent l'énergie.

Il nous faut donc discerner les choses dont nous dépendons. Il nous faut découvrir pourquoi nous dépendons de telle chose psychologiquement ; je ne parle pas de ce qui relève de la technique, de dépendre du passage du laitier, mais pourquoi sommes-nous dépendants psychologiquement? Que signifie la dépendance? C'est là une question essentielle si nous voulons observer ce que c'est que le gaspillage, la

détérioration, la déformation de l'énergie, cette énergie qui nous est si vitalement nécessaire quand il s'agit de comprendre tant de problèmes.

De quoi dépendons-nous ainsi, est-ce d'une personne, d'un livre, d'une église, d'un prêtre, d'une idéologie, de l'alcool ou d'une drogue? Quels sont ces différents supports sur lesquels nous nous appuyons d'une façon subtile plus qu'évidente? Pourquoi sommes-nous dépendants et en découvrant la cause de notre dépendance allons-nous en être affranchis? Saisissez-vous la portée de cette question? Nous entreprenons un voyage ensemble - vous n'attendez pas que je vous dise quelles sont les causes de votre dépendance, mais plutôt, en recherchant ensemble, nous allons les découvrir - et cette découverte sera la vôtre, et du fait qu'elle sera vôtre elle vous dotera d'une nouvelle vitalité. On découvre par soi-même que l'on dépend de quelque chose, par exemple d'un auditoire propre à vous stimuler, et par conséquent on en a besoin. En parlant à un grand nombre de personnes, on peut en tirer une sorte d'énergie et, dès lors, on dépend de cet auditoire pour avoir cette énergie, on a besoin de savoir s'il est d'accord ou pas. Plus l'auditoire est en désaccord avec l'orateur, plus il règne un esprit de lutte et plus l'orateur en tire de vitalité, mais si l'auditoire est complètement d'accord cette énergie lui manque. On dépend ; pourquoi? On se demande alors si, par la découverte du motif de la dépendance on pourra s'affranchir de cette dépendance. Avancez avec moi lentement, s'il vous plaît. On découvre qu'on a besoin d'un auditoire parce qu'il est stimulant de parler devant un auditoire, et pourquoi a-t-on besoin de ce stimulant? Parce qu'en soi-même on est superficiel, en soi-même on n'a rien, aucune source d'énergie, une source qui est toujours pleine, riche, vivante, qui se meut, qui vit. En soi-même on est terriblement pauvre et on a découvert cela, c'est cela la cause de la dépendance.

Or, la découverte de cette cause va-t-elle nous affranchir de notre dépendance ou bien cette découverte n'est-elle qu'une affaire simplement intellectuelle, est-elle, sans plus, la découverte d'une formule? Si tout cela est purement intellectuel, si le mental a découvert cette cause de la dépendance de l'esprit par des raisonnements, par une analyse, l'esprit va-t-il par là être libéré de sa dépendance? Très évidemment pas. La découverte purement intellectuelle de la cause n'affranchit pas l'esprit de sa dépendance d'un stimulant, pas plus que l'acceptation purement intellectuelle, ou purement émotionnelle d'une idée ne pourrait le faire.

L'esprit ne peut être affranchi de sa dépendance que par la vision totale et globale de toute cette structure de la stimulation et de la dépendance. Il faut encore discerner que la pure et simple découverte intellectuelle de cette cause est incapable de l'affranchir. La vision de la structure de la nature du stimulant et de la dépendance, de la façon dont inévitablement cette dépendance rend l'esprit morne, inactif, stupide, voir toute la chose globalement et dans sa totalité, cela seul est capable d'affranchir l'esprit.

Voyons-nous le tableau dans son intégralité ou n'en voyons-nous qu'un recoin, un détail? C'est là une question très importante à se poser, parce que nous avons coutume de voir les choses fragmentairement, de penser fragmentairement, toute notre pensée est fragmentaire. Nous nous demandons alors ce que cela veut dire que de voir d'une façon globale. Nous nous demandons si l'esprit humain est capable de voir une totalité, bien qu'il ait toujours fonctionné fragmentairement, nous faisant voir les choses du point de vue nationaliste, individualiste, collectif, catholique, allemand, russe, français ou en tant qu'individu prisonnier d'un société technologique fonctionnant dans une activité spécialisée et ainsi de suite ; tout est morcelé, le bien supposant au mal, la haine à l'amour, l'anxiété à la liberté. Notre esprit pense toujours dans le champ de la dualité, de la comparaison, de 1a concurrence et un tel esprit qui fonctionne fragmentairement est incapable de voir une totalité. Si l'on est

un Hindou, si on contemple le monde à travers la petite fenêtre de l'Hindou, acceptant certains dogmes, certains rites, certaines traditions, élevé dans une certaine culture et ainsi de suite, très évidemment on ne peut voir l'humanité dans sa totalité.

Pour voir quelque chose d'une façon globale, que ce soit un arbre, une série de relations, ou toute activité qui peut être la nôtre, il faut que l'esprit soit affranchi de toute fragmentation ; or, la nature même de la fragmentation est le centre à partir duquel nous regardons. L'arrière-plan, notre culture en tant que catholique, protestant, communiste socialiste, membre de ma famille, voilà le centre à partir duquel je regarde. Et ainsi, tant que nous contemplons la vie à partir d'un point de vue particulier, ou d'une expérience particulière que nous avons pu chérir, qui constitue notre arrière-plan, qui est le moi, nous sommes incapables de voir la totalité. Donc, ce n'est pas une question de comment se débarrasser de la fragmentation. Notre question invariable serait: « Comment, moi qui fonctionne en fragments, puis-je ne pas fonctionner par fragments? » Mais c'est là une question mal posée. On voit que l'on dépend psychologiquement de tant de choses et intellectuellement, verbalement, par analyse, on a découvert la cause de cette dépendance, mais cette découverte est elle-même fragmentaire parce que c'est un processus intellectuel, verbal, analytique, et ceci veut dire que tout ce que la pensée peut examiner est inévitablement fragmentaire. On ne peut voir quelque chose dans sa totalité que quand la pensée n'intervient pas, on voit alors non verbalement, non intellectuellement, mais de façon factuelle, comme je vois le fait que constitue ce mircrophone, sans préférence, sans aversion, il est là. On voit alors la vérité, on voit que l'on est dépendant, on ne désire pas se débarrasser de cette dépendance ni s'affranchir de sa cause. On observe, on observe sans qu'il existe aucun centre, aucune structure mentale. Une telle observation permet de voir le tableau tout entier et non pas un simple fragment du tableau, et c'est quand l'esprit voit le tableau tout entier qu'il y a liberté.

Donc, deux choses ont été découvertes, premièrement qu'il y a dissipation d'énergie quand il y a fragmentation. En observant, en écoutant toute cette structure de la dépendance, on a découvert que toute activité d'un esprit fonctionnant par fragments - hindou, communiste ou catholique, ou en tant que psychanalyste adonné à son analyse -qu'un tel esprit est essentiellement dissipé, c'est-à-dire un esprit qui dissipe son énergie. Deuxièmement, cette découverte même nous donne l'énergie qu'il faut pour regarder en face tous les fragments qui pourront surgir et par l'observation même de ces fragments ils se trouvent résolus.

Nous avons découvert la source même du gaspillage de l'énergie, que toute fragmentation, toute division, tout conflit - parce que division signifie conflit - que tout cela est un gaspillage d'énergie. Malgré cela on pourrait se figurer qu'il n'y a pas gaspillage d'énergie quand on imite, quand oh accepte une autorité - en dépendant d'un prêtre, de rites, de dogmes, d'un parti politique, d'une idéologie -parce qu'ainsi on accepte et on suit. Mais le fait même de suivre, d'accepter une idéologie, qu'elle soit bonne ou mauvaise, qu'elle soit sainte ou sacrilège, est forcément une activité fragmentaire et par conséquent cause de conflit. Le conflit surgira inévitablement parce qu'il y aura une division entre « ce qui est » et « ce qui devrait être » et ce conflit est un gaspillage d'énergie. Or, pouvons-nous voir la vérité de ceci? Encore une fois, il ne s'agit pas de dire: « Comment m'affranchir du conflit? » On créerait alors un nouveau problème et par conséquent on augmenterait l'état de conflit. Tandis que si l'on voit, - « si l'on voit » comme on voit ce microphone, d'une façon directe et claire, - alors on serait capable de comprendre la vérité fondamentale et essentielle d'une vie où il n'y a plus aucun conflit du tout.

Voyons, messieurs, exprimons les choses un peu différemment. Nous sommes toujours à comparer, à comparer ce que nous sommes avec ce que nous devrions être. Le « devrions être » est une projection de ce que nous pensons devoir être. Nous nous comparons avec notre prochain, avec les richesses qu'il possède et que nous ne possédons pas. Nous nous comparons avec ceux qui sont plus intelligents, plus intellectuels, plus affectueux, meilleurs, plus célèbres, plus ceci, plus cela. Ce mot « plus » joue un rôle extraordinairement important dans nos vies, ainsi que l'éternelle mensuration qui se produit en chacun de nous ; le fait de nous mesurer à autre chose est une des causes primordiales du conflit. Il implique concurrence, comparaison avec ceci ou cela, et nous nous trouvons pris dans ce conflit. Eh bien! pourquoi existe-t-elle cette comparaison? Posez-vous la question. Pourquoi vous comparez-vous à quelqu'un d'autre? Très évidemment, c'est un des procédés de la propagande commerciale de vous forcer à penser que vous n'êtes pas ce que vous devriez être et tout ce qui s'ensuit. Et dès notre plus jeune âge cela commence, il vous faut être aussi intelligent qu'un autre, passer des examens et ainsi de suite. Mais pourquoi établissons-nous des comparaisons psychologiques? S'il vous plaît, découvrez la chose vous-même. Si je ne compare pas, que suis-je? Je serais peut-être bête, vide, stupide, mais je serais ce que je suis. Si je ne me compare pas au voisin, je serai ce que je suis. Mais grâce à la comparaison j'espère évoluer, croître, devenir plus intelligent, plus beau, plus ceci ou cela. Est-ce vrai? Le fait est celui-ci: je suis ce que je suis mais par mes comparaisons je morcelle ce fait, cette réalité, et tout cela est un gaspillage d'énergie ; tandis que, ne pas comparer mais être ce que je suis vraiment, c'est disposer d'une immense énergie qui me permettra de regarder. Et quand vous êtes capables de regarder sans comparaison, vous êtes au-delà de toute comparaison - ce qui n'implique pas que votre esprit soit dans un état de stagnation béate - au contraire.

Nous voyons essentiellement comment l'esprit gaspille son énergie et combien cette énergie est nécessaire pour comprendre la vie dans sa totalité, et non pas par fragments. C'est comme une vaste prairie où il y a de nombreuses fleurs. N'avez-vous pas remarqué, si vous étiez ici il y a quelques jours, comment, avant que les foins ne fussent coupés, il y avait des milliers de fleurs de toutes les couleurs? Mais la plupart d'entre nous prennent pour objet un coin du champ et dans ce coin ne regardent qu'une fleur, nous ne regardons pas le champ tout entier. Nous donnons une importance particulière à une seule fleur, et ce faisant nous rejetons le reste. Et c'est cela que nous faisons quand nous accordons une importance prépondérante à notre image de nous-mêmes, nous rejetons alors les autres images et sommes par conséquent en conflit avec elles.

Donc, comme nous l'avons dit, l'énergie est nécessaire, une énergie qui est sans motif, sans orientation. Pour ceci, il nous faut être intérieurement pauvres et non pas riches des choses de la société, que nous-mêmes avons construites. La plupart d'entre nous étant très riches des choses construites par la société il n'y a en nous aucune pauvreté du tout. Ce que la société a construit en nous est ce que nous avons construit nous-mêmes, c'est l'avidité, l'envie, la haine, la colère, la jalousie, l'anxiété, de tout cela nous sommes très riches. Et pour comprendre tout ceci il nous faut une extraordinaire vitalité, tout à la fois physique et psychologique. La pauvreté est une chose étrange ; la plupart des religions dans le monde l'ont donnée en exemple: la pauvreté, la chasteté et ainsi de suite. La pauvreté du moine qui revêt un froc, qui change son nom, qui pénètre dans un cellule, ramasse sa Bible, et qui la relit éternellement, on dit de lui qu'il est pauvre. La même chose se passe de façon diverses en Orient, et c'est ainsi que l'on voit la pauvreté: faire vœu de pauvreté, ne posséder qu'un pagne, une robe, ne prendre qu'un repas par jour ; nous avons tous du respect pour une telle pauvreté. Mais tous ces gens qui ont revêtu la livrée de la

pauvreté sont encore riches des choses de la société, intérieurement, psychologiquement, parce qu'ils recherchent encore une certaine situation, un certain prestige ; ils appartiennent à la catégorie du type religieux et ce type constitue une des divisions de la culture de notre monde. Tout cela n'est pas la pauvreté ; la pauvreté c'est être complètement affranchi de la société, même si vous possédez peu de vêtements, si vous mangez peu de repas. La pauvreté devient une chose merveilleusement belle quand l'esprit est affranchi des structures psychologiques et sociales, parce que dès cet instant il n'y a plus de conflit, plus de recherche, plus d'exigence, plus de désir, il n'y a rien. Seule cette pauvreté intérieure est capable de percevoir la vérité d'une vie où il n'y a plus aucun conflit. Une telle vie est une bénédiction, et cette bénédiction ne peut être trouvée dans aucune église et dans aucun temple.

QUESTION : N'est-ce pas un paradoxe de dire, comme vous le faites, que la pensée fonctionne toujours par fragments et que cette pensée fonctionnant par fragments exige de l'énergie? N'est-ce pas là un cercle vicieux?

KRISHNAMURTI : II me faut de l'énergie pour regarder, mais regarder devient chose fragmentaire et par conséquent gaspille de l'énergie ; et alors, que faire? Voyez-vous, monsieur, j'ai besoin d'énergie physique, d'énergie intellectuelle, j'ai besoin d'une énergie émotive et passionnée pour m'attaquer à n'importe quoi, une énergie soutenue. Mais je sais que je gaspille cette énergie dans la fragmentation, je le fais tout le temps. Je dis alors: que dois-je faire, me voici, il me faut avoir cette énergie qui me permettra d'affronter tous les problèmes de la vie, d'une façon immédiate ; et pourtant cette énergie je la gaspille tout le temps: en ne mangeant pas la nourriture qu'il faudrait, en pensant à ceci et à cela, en étant un Hindou, en entretenant mes préjugés, mes ambitions, mon envie, mon avidité, et tout ce qui s'ensuit. Or, étant dans cet état suis-je capable de faire quoi que ce soit? Écoutez la question d'abord, très soigneusement, sans l'accepter ni la rejeter. Je dissipe mon énergie et j'ai besoin d'énergie: autrement dit, je suis dans un état de contradiction et cette contradiction même est un nouveau gaspillage. Donc, je me rends compte que tout ce que je pourrais faire, tant que je serais dans cet état, serait une perte d'énergie. Un esprit plongé dans la confusion, persistera dans son étal de confusion quoi qu'il puisse faire à n'importe quel niveau. Et cette confusion ne sera en aucune façon dissipée en vivant conformément à « un moment de clarté ». Si c'est cela que je fais, je ne ferai qu'engendrer un nouveau conflit, et par conséquent une confusion intensifiée.

Je vois que n'importe quelle action, issue d'un état de confusion, entraîne ou conduit à de nouvelles confusions ; j'ai bien compris que toute action procédant d'un esprit aveuglé ne fait qu'engendrer de nouvelles confusions. Cela je le vois très clairement, je le vois comme je verrais une chose redoutable, - comme on voit un grand danger ; je vois la chose aussi clairement que cela. Et alors qu'est-ce qui se passe? Je n'agis plus en fonction de ma confusion, je n'agis plus du tout. Or cette totale inaction est une action totale.

Mais maintenant exprimons la chose autrement. Je vois que la guerre sous n'importe quel aspect, tuer un autre depuis un avion volant à une grand altitude, ou avec une arme dans un corps-à-corps, ou bien un conflit entre ma femme et moi-même, ou dans les affaires, ou un conflit intérieur, que tout cela c'est la guerre. Il se peut que je ne tue pas matériellement un Vietnamien ou un Américain, mais tant que ma vie est un champ de bataille j'apporte ma contribution à la guerre. Cela je le vois. Je le vois tout d'abord, comme la plupart d'entre nous sommes entraînés à le faire, intellectuellement, autrement dit fragmentairement, et je vois que toute action entreprise dans cet état fragmentaire ne fera que contribuer à de nouvelles guerres, à de nouveaux conflits. Il faut donc que je trouve un état où il n'y a plus de conflit du

tout, - une qualité de l'esprit inviolée par le conflit. Il me faut d'abord découvrir si un tel état existe, ce pourrait n'être qu'une théorie idéologique ou un état imaginaire dépourvu de toute substance. Mais il me faut le découvrir et pour le découvrir il ne me faut pas accepter d'avance qu'un tel état existe. Donc, existe-t-il un tel état? Je ne suis capable de le découvrir que si je comprends la nature du conflit d'une façon totale, le conflit qui est la dualité, le bien et le mal - (ceci ne veut pas dire que le bien et le mal n'existent pas) - et le conflit entre l'amour et la jalousie. Tout cela il faut que je le voie sans qu'il y ait aucun jugement, sans aucune comparaison, simplement que je regarde. Je commence à apprendre comment regarder, et non pas comment agir. J'apprends comment regarder ce champ si vaste et si complexe de la vie, sans rien en accepter, sans rien en rejeter, sans comparer, sans condamner, sans justifier - mais j'apprends comment regarder -comme je pourrais regarder un arbre. Je ne peux regarder un arbre vraiment que quand il n'existe plus aucun observateur, c'est-à-dire, quand le processus fragmentaire de la pensée n'intervient pas. C'est ainsi que je regarde ce vaste champ de bataille de la vie que jusqu'à présent j'ai accepté comme étant une façon naturelle de vivre, dans lequel il me faut combattre mon prochain, ma femme, il me faut combattre - vous savez - il me faut comparer, juger, condamner, menacer, haïr. Je contemple cette situation que j'ai acceptée, cette vie qui est moi, et, dès lors, suis-je capable de me regarder moi-même tel que je suis sans comparaison, sans condamnation, sans jugement? Dès l'instant où j'en suis capable je suis déjà hors de la société, parce que la société, elle, pense toujours en termes du grand et du petit, du puissant et du faible, du beau et du laid, et tout ce qui s'ensuit. Mais d'un seul acte j'ai compris tout ce processus de la fragmentation, et par conséquent je n'appartiens plus à aucune église, à aucun groupe, à aucune religion, à aucune nationalité, à aucun parti.

QUESTION : Les réactions et les sentiments subissent l'influence de nos pensées, et quand surgit un sentiment faible il n'influence pas nos rapports, et alors nous le contemplons et tant que nous n'agissons pas à son sujet il paraît s'effacer, mais quand surgit une émotion vigoureuse, chargée d'antagonisme, une telle émotion modifie nos rapports et là, si on regarde ce qui se passe sans agir, cette émotion ne s'évanouit pas, elle persiste.

KRISHNAMURTI : Réagir est une chose absolument naturelle, n'est-ce pas? Si vous m'enfoncez une épingle dans le corps je réagirai, à moins d'être mort ou paralysé. Réagir au plaisir ou à la souffrance est une chose naturelle ; ce sont les deux seules choses vis-à-vis desquelles je puisse réagir. Le plaisir je voudrais qu'il continue, la souffrance je voudrais l'écarter. La réaction est une chose inévitable, naturelle, mais pourquoi est-elle toujours morcelée par le plaisir et la souffrance? Je réagis et, alors, qu'est-ce qui se passe? La pensée intervient.

QUESTION : Mais avant cela si vous réagissez violemment...

KRISHNAMURTI : Attendez, monsieur, regardez simplement, je réagis avec violence, - vous m'avez enfoncé une épingle et j'agis avec violence, - je vous donne un coup, je vous frappe ou je fuis, ce qui est encore violence, ces réactions sont violentes. L'antagonisme surgit plus tard, une seconde après, dès l'instant où la pensée intervient pour dire, il faut que je fasse quelque chose. Observez, monsieur, de très près, et vous verrez par vous-même. Vous m'enfoncez une épingle, je réagis, mais pourquoi y aurait-il nécessairement antagonisme?

QUESTION : Parce que vous intervenez dans ma vie.

KRISHNAMURTI : Mais la vie intervient pour chacun de nous à chaque instant.

QUESTION : Alors vous résistez.

KRISHNAMURTI : Eh bien! maintenant, monsieur, découvrez pourquoi vous résistez? Allez-y, avancez.

QUESTION : Mais c'est ma nature.

KRISHNAMURTI : Qui consiste à me protéger moi-même physiquement. Il faut que je me protège physiquement. Mais ce désir de protection physique pourquoi l'étendons-nous aux états psychologiques?

QUESTION : Parce que je ne veux pas me laisser bousculer psychologiquement, je veux être libre, je ne veux pas être confiné.

KRISHNAMURTI : L'êtes-vous?

QUESTION : Très évidemment, et je résiste.

KRISHNAMURTI : Non, monsieur, vous ne suivez pas, ce n'est pas très clair. Il faut qu'il y ait protection physique parce qu'autrement je ne pourrais pas vivre. Mais pourquoi est-ce que l'esprit transporte ce désir de protection sur le champ psychologique. Pourquoi?

QUESTION : Parce que c'est une des réactions d'auto protection. Évidemment, cela ne devrait pas être comme cela.

KRISHNAMURTI : Non, non, non, ne dites pas cela devrait ou cela ne devrait pas ; le fait est que psychologiquement nous désirons nous protéger nous-mêmes, nous défendre, résister. Pourquoi?

QUESTION : Quand cela surgit c'est un fait et quand vous regardez ce fait...

KRISHNAMURTI : Avant d'aborder le fait, monsieur, découvrez pourquoi vous éprouvez le désir de vous protéger psychologiquement.

QUESTION : C'est inhérent à ma nature.

KRISHNAMURTI : Il n'y a rien d'inhérent. Approfondissez la chose, monsieur, et vous verrez. Pourquoi est-ce que j'éprouve ce désir de me protéger psychologiquement?

QUESTION : Parce que mon « Je » comporte certaines particularités, et c'en est une. Et alors vous aller dire qu'il faut me débarrasser de mon « Je ». Mais c'est une chose que vous ne pouvez pas faire.

KRISHNAMURTI : Je ne parle de me débarrasser de rien du tout. Mais pourquoi ai-je ce désir de me protéger psychologiquement? Je n'éprouve ce besoin de me protéger psychologiquement que quand je ne me connais pas. Plus je me connais moins je désire me protéger, - parce que moi ce n'est rien du tout ; ce n'est qu'un amas de paroles, de mots et de souvenirs. Je protège quelque chose qui n'existe pas, qui n'est qu'une idée, un concept: c'est cela que je protège, c'est cela pourquoi je résiste, je me défends, je suis en guerre avec le monde entier pour le maintenir. Mais plus, ou plutôt, dès l'instant où je connais toute la nature de cette chose, il n'y a plus rien à protéger. Ce n'est pas une question d'être d'accord avec moi, monsieur, faites-le.

QUESTION : Par conséquent ces réactions vigoureuses vont se perpétuer jusqu'au moment où l'on se voit soi-même.

KRISHNAMURTI : S'il vous plaît de continuer avec elles, vous le ferez.

QUESTION : Oui, mais si ces réactions ne vous plaisent pas, alors il vous faut y résister et cela n'est pas bien.

KRISHNAMURTI : Voyez: résister, défendre, attaquer, toutes ces choses sont des façons de maintenir une certaine qualité que nous nous figurons être importante, un certain état que nous désirons protéger.

QUESTION : Oui, ce n'est qu'une partie de la chose.

KRISHNAMURTI : C'est une très grande partie de la chose.

QUESTION : Il y a aussi la question des rapports avec autrui.

KRISHNAMURTI : Si vous voulez... exprimez cela comme vous voudrez ; des rapports.

QUESTION : On n'a pas envie de se comporter de telle façon que l'on ait toujours des rapports hostiles, même si on éprouve de tels sentiments. Dès cet instant, il vous faut intervenir vous-même.

KRISHNAMURTI : Pour commencer, il vous faut comprendre ce que c'est que des rapports avant de les protéger. Quels sont mes rapports? Si je suis marié, si j'ai un mari, une femme, des enfants, quels sont mes rapports avec autrui? Non pas théoriquement, mais vraiment. Quels sont mes rapports vraiment avec mon mari ou ma femme? Ai-je des rapports réels?

QUESTION : Évidemment, vous vivez ensemble.

KRISHNAMURTI : Évidemment, je vis avec ma femme.

QUESTION : Par moment vos rapports sont amicaux et...

KRISHNAMURTI : Continuez, monsieur, continuez, approfondissez les choses. Je vis avec ma femme ; il y a eu tous les appétits sexuels qui existaient quand j'étais jeune et qui ont cessé d'exister, plus ou moins - ils existent encore parfois - et alors qu'est-ce qui se passe? Pendant le moment où je vivais en intimité avec ma femme j'ai construit certaines résistances, certains murs faits de domination ou d'acceptation, et je n'ai pas envie qu'on m'ennuie, qu'on me bouscule, il y a tout cela. Et ce faisant j'ai construit une image d'elle en moi-même comme elle a construit en elle-même une image de moi. Et maintenant, il existe des rapports entre ces deux images, - il n'y a pas de rapports entre elle et moi. Par conséquent, quand il n'y a pas de rapports directs et je vois comment tout ceci se passe, comment cela s'est passé pendant ma vie tout entière, la construction de l'image, la défense de l'image, et je vois aussi que tant qu'existe cette image d'elle il y aura forcément contradiction, même si j'ai certains rapports avec elle, ma femme, il y a une lutte qui se poursuit, et si je veux vivre sans lutte il me faut tout d'abord m'affranchir de toutes les images. Or, ceci est-il possible de ne jamais, à aucun instant, créer une image d'elle? Quoi qu'elle fasse, qu'elle me bouscule, qu'elle se querelle avec moi, qu'elle m'agace, quoi qu'il en soit, ne jamais construire une image, est-ce possible? Cela veut dire que j'ai un esprit très aigu, très éveillé, de sorte que tout ce qu'elle pourra dire ne prendra jamais racine. Si vous en êtes incapable évidemment il n'y aura des rapports qu'entre les images et vous serez éternellement en lutte l'un avec l'autre.

QUESTION : Nous ne nous attaquons pas à la même question, parce que dans notre bureau, ou avec d'autres gens que nous pouvons rencontrer, il peut se produire quelque chose et on réagit avec un sentiment violent. Eh bien! le fait est celui-ci, vous n'êtes pas tellement éveillé, et ce sentiment...

KRISHNAMURTI : Alors découvrez pourquoi vous n'êtes pas éveillé.

QUESTION : Mais en attendant...

KRISHNAMURTI : Il n'y a pas d'en attendant.

QUESTION : Mais je n'ai pas envie de me quereller avec les gens de mon bureau...

KRISHNAMURTI : Alors ne vous querellez pas avec les gens de votre bureau.

QUESTION : Mais c'est bien cela ce que je veux dire: il faut s'en empêcher.

KRISHNAMURTI : Alors faites-le. Mais ce qui est le plus important c'est de vous demander pourquoi vous n'êtes pas éveillé, alerte? Si vous pouvez répondre à cette question vous répondrez à toutes les autres. Mais vous voudriez avoir une réponse aux question périphériques sans vous attaquer à la question fondamentale, laquelle est d'être dans un état de discernement constant, de vous observer vous-même.

QUESTION : Comment pouvons-nous savoir s'il existe un monde extérieur, comment savons-nous qu'il existe une essence de ce monde extérieur? Le monde extérieur est peut-être une maya.

KRISHNAMURTI : Je crois que le mot maya en sanscrit signifie « mesurer ». Tant que l'esprit a cette faculté de mesurer il engendre toujours l'illusion, naturellement. On a donc affirmé que l'esprit n'ayant pas d'autre faculté que de mesurer, la chose qu'il mesure est une illusion. Telle est cette philosophie qui existe aux Indes - que le monde tout entier est maya, est une illusion. Alors, disent-ils, acceptez-le, oubliez-le, vos maladies, vos blessures, le monde, vos querelles tout cela est une illusion. Mais aller véritablement dire à un homme affamé que le monde est maya, illusion, cela ne veut rien dire du tout pour lui. A celui qui souffre d'un cancer, qui est en proie à la douleur, lui parler d'illusion cela ne veut absolument rien dire. Ce qui importe, ce n'est pas que le monde existe ou n'existe pas, qu'il soit illusion ou non, le fait est que le monde est là, qu'il y a vous et moi en lutte l'un contre l'autre, que des Vietnamiens se font tuer pour ceci ou pour cela. Voilà les faits et pour comprendre les faits il nous faut être avec eux en contact direct, ce qui veut dire les regarder sans qu'interviennent la pensée, les préjugés, les dogmes ou la nationalité.

Saanen, le 11 juillet 1967

Suisse
3ème Conférence
Saanen, le 13 juillet 1967

Nous disions l'autre jour, combien il est important de comprendre la nature du conflit, non seulement du conflit extérieur se manifestant par la guerre, mais encore du conflit intérieur, lequel est beaucoup plus complexe, exigeant une plus grande attention et une compréhension plus profonde et plus vaste. La plupart d'entre nous sommes plongés dans le conflit à différents niveaux de notre conscience. Pas un recoin qu'il n'ait touché. Pas une zone qui ne soit un champ de bataille, et le conflit existe dans tous nos rapports, que ce soient les plus intimes, rapports de voisinage, rapports sociaux ; nous constatons un état de contradiction, de division, de séparation, de dualité, d'opposés, tous ces éléments contribuant au conflit. Plus nous sommes éveillés nous observant nous-mêmes ainsi que nos rapports avec la société et ses structures, plus nous constatons l'existence du conflit à tous les niveaux de notre être - conflits majeurs ou mineurs - qui font de véritables ravages, ou ne suscitent que des réactions superficielles. Mais le fait brutal, c'est qu'il y a profondément enraciné en chacun de nous l'essence même de la lutte s'exprimant de façons infiniment diverses: haine, antagonisme, désir de dominer, de posséder, de diriger la vie d'autrui. Or, est-il aucunement possible d'être complètement libéré de cette essence du conflit? On peut peut-être eh tailler, en élaguer certaines branches, mais peut-on creuser, en déterrer la racine même, de sorte qu'il ne subsiste absolument aucun conflit intérieur et par conséquent aucun conflit extérieur? Il ne s'ensuit pas qu'en devenant libre du conflit nous végéterons, que nous perdrons tout dynamisme, que nous serons dans un état de stagnation, prives de toute vitalité, de toute plénitude d'énergie.

En examinant cette question il nous faut voir tout d'abord si une organisation extérieure est capable de promouvoir une paix intérieure. Il existe de nombreux groupes de gens qui, s'affublant de noms divers, croient pouvoir par la création d'organisations parfaites - œuvres de bienfaisance fonctionnant bureaucratiquement, sociétés s'appuyant sur le fonctionnement des ordinateurs, etc. - apporter la paix au genre humain. Il y a les communistes, les matérialistes, les socialistes et les soi-disant gens religieux qui font partie de diverses organisations ; fondamentalement ils se figurent qu'en établissant un certain ordre extérieur on pourrait instaurer grâce à diverses sanctions, à diverses contraintes et à diverses lois, une élimination totale de toute agressivité, de tout conflit. Puis il y a encore des groupes de gens qui croient à la possibilité d'un ordre harmonisé si, intérieurement, nous nous identifions à certains principes, certaines idéologies et parvenons à y conformer notre vie - selon certaines lois intérieures bien établies. Tous ces types nous les connaissons bien, mais peut-il y avoir cessation du conflit grâce à un conformisme, soit imposé, soit volontairement accepté? Comprenez-vous la question? Peut-il y avoir cessation du conflit si vous êtes ou bien obligés de vivre en paix avec vous-même et avec votre prochain par l'effet d'une contrainte extérieure - contrainte, lavage de cerveau, paix imposée - ou bien parce que vous vous efforcez intérieurement de vivre conformément à certaines idéologies, à certains principes établis par une autorité quelconque - vous efforçant, luttant, vous contraignant à vous conformer? L'homme a fait l'expérience de toutes

ces voies: obéissance, révolte, conformisme, acceptation de certaines directives, tout cela pour vivre dans une paix intérieure qui ne connaisse aucun conflit.

En observant les diverses religions et civilisations on aperçoit, sans aucun doute, que l'homme s'y est efforcé par le passé et cependant, à ce qu'il me semble, il a toujours échoué. Il se peut qu'il faille aborder le problème d'une façon complètement différente, sans conformisme, ni obéissance, ni imitation, sans qu'il y ait identification avec un principe, une image, une formule, mais une voie tout à fait autre. Par « voie », je n'entends pas une méthode ou un chemin, mais une approche absolument nouvelle au problème tout entier. Je crois qu'il vaudrait la peine d'examiner ensemble cette éventualité, de voir s'il est aucunement possible pour l'homme de mener une vie intérieure absolument ordonnée, sans pour cela avoir recours à aucune sorte de contrainte, sans imitation, suppression ou sublimation, et que cette vie nouvelle soit une qualité vivante et non pas un état maintenu de force dans une armature d'idées. Une paix, une tranquillité intérieure, ne connaissant de trouble à aucun moment, un tel état est-il possible? Il me semble que tout être humain intelligent, désireux de connaître, doit se poser cette question.

L'homme a accepté la guerre comme principe de vie ; il a admis le conflit comme étant inné, comme faisant partie de sa vie journalière ; il a accepté la haine, la jalousie, l'envie, l'avidité, l'agression, la création d'hostilités chez autrui, comme étant sa façon normale de vivre ; et acceptant une telle façon de vivre, il en vient tout naturellement à accepter la structure de la société telle qu'elle est. Ayant admis la concurrence, la colère, la haine, l'avidité, l'envie et l'acquisivité, on en vient tout naturellement à vivre dans le cadre de la société respectable. C'est là le filet où nous sommes pris, parce que la plupart d'entre nous avons le désir d'être extrêmement respectables.

Rendez-vous compte, je vous en prie, que comme nous le disions l'autre jour, ce n'est pas en écoutant une suite de mots, ou un ensemble d'idées, que nous pourrons résoudre notre problème. Ce que nous tentons de faire, c'est d'observer nos propres esprits, nos cœurs, notre façon de penser, de sentir et d'agir dans notre vie quotidienne, - d'examiner ce que nous sommes réellement, et non pas ce que nous devrions être, ou ce que nous avons été. Si donc vous écoutez vraiment, vous vous écoutez vous-même, vous n'écoutez pas l'orateur. Vous observez le tracé de votre propre pensée, votre manière d'agir, de penser, de ressentir, de vivre. Dès lors, on constate que si nous nous conformons aux modèles de la société nous devrons, par force, admettre l'agressivité, la haine, l'hostilité, l'envie, comme faisant partie de la vie, cette partie qui engendre inévitablement le conflit, les guerres, la brutalité, la soi-disant société moderne. Nous sommes ainsi contraints de l'admettre, de vivre en elle et avec elle, faisant de notre vie un champ de bataille. Si nous nous refusons à l'admettre, et pas une personne religieuse ne peut accepter une telle société, alors comment un ordre intérieur libre de toute domination extérieure peut-il être découvert? Une sérénité intérieure qui n'exige absolument pas de se manifester, une sérénité qui est en elle-même une bénédiction. Est-il possible de la connaître, de vivre avec elle? Voilà la question que se posent la plupart d'entre nous et à laquelle nous ne trouvons jamais de réponse. Peut-être que ce matin nous allons l'approfondir et découvrir par nous-mêmes s'il est vraiment possible - non pas de nous en faire une idée, un concept - mais de découvrir vraiment comment peut être vécue une vie quotidienne pure de tout désordre intérieur, une vie de complète tranquillité et comportant toutefois une intense vitalité. Il me semble que si nous arrivons à la trouver, toutes ces réunions auront valu la peine d'être tenues, autrement elles n'ont aucune espèce de sens. Examinons donc la question.

Il me vient à l'esprit l'histoire d'un grand disciple allant trouver Dieu et le priant de lui enseigner la vérité. Le pauvre Dieu lui dit: « Mon ami, la journée est si chaude, donnez-moi, je vous prie, un verre d'eau. » Le disciple s'en va, tombe sur la première maison venue et frappe à la porte, et cette porte est ouverte par une belle jeune fille. Le disciple en tombe amoureux, l'épouse, engendre des enfants, quatre ou cinq. Puis un jour, il se met à pleuvoir et il pleut, il pleut, il pleut ; des torrents sont venus enfler les rivières, les rues sont envahies d'eau, les maisons sont emportées, et le disciple emmène sa femme et ses enfants qu'il porte sur son épaule et se sentant entraîné par les eaux, il s'écrie: « Seigneur, je vous en prie, sauvez-moi! », et le Seigneur répond: « Où est ce verre d'eau que je t'avais demandé? » C'est une assez bonne histoire parce que la plupart d'entre nous pensons en fonction du temps, nous nous figurons que l'ordre intérieur ne peut être instauré que grâce au passage du temps, que la tranquillité se construit petit à petit en y ajoutant un peu tous les jours. Or, le temps est incapable d'instaurer cet ordre et cette paix, et une des choses les plus importantes est de comprendre comment mettre fin au temps, et de ne pas penser en fonction du graduel, et c'est là une tâche immense parce que cela signifie, en réalité, que dans votre quête de la paix vous devez écarter toute notion d'un lendemain escompté. Il vous faut avoir cet ordre instantanément, il n'y a pas d'autre moment.

Nous allons donc examiner toute la structure, toute la nature du conflit ; nous allons le faire ensemble ; il n'y aura pas un orateur parlant seul pour que vous ne soyez qu'un disciple, un auditeur: nous allons travailler tous deux ensemble et il n'y aura ici aucune autorité du tout. Parce que là où il y a autorité il y a désordre intérieur. Et, puisque nous examinons, que nous découvrons, que nous comprenons ensemble, vous devez travailler aussi dur que l'orateur ; c'est votre responsabilité et non pas celle de l'orateur seul.

Nous savons qu'il existe un état de désordre intérieur, de conflit intérieur qui se manifeste par la guerre, et ainsi de suite. Ayant une fois pris conscience de ce désordre, de ce conflit, de cette confusion, de ce tourment, on commence à regarder plus loin dans le désir de découvrir pourquoi ce désordre existe. Pourquoi devons-nous vivre dans le désordre? Pourquoi sommes-nous dans ce conflit de tous les jours, depuis l'instant où nous nous éveillons le matin jusqu'à celui où nous nous endormons, et en fin de compte celui où nous mourons? Nous étant posé cette question, nous répondons ou bien, que cet état est inévitable et que par conséquent on ne peut rien y changer, ou encore nous prétendons ignorer la réponse et nous attendons qu'un autre vienne nous dire comment regarder. Si nous attendons que quelqu'un nous explique comment observer ce désordre, ce chaos, cette confusion, ce conflit, alors nous nous préparons à découvrir la nature du conflit conformément aux vues de ce quelqu'un, et par conséquent nous n'avons pas découvert. N'est-ce pas vrai? Par conséquent notre façon de regarder, l'esprit dans lequel nous disons: « Pourquoi est-ce que je vis ainsi dans le conflit? » Cela a une importance immense. En effet, quand nous ne nous tournons plus vers aucune autorité étrangère, nous sommes déjà dans la clarté, notre esprit déjà aiguisé nous permet de regarder. Pour voyager, pour gravir une montagne, nous ne devons pas être chargés de lourds fardeaux. Et de même, si nous avons rejeté toute autorité pour examiner ce problème complexe avec clarté nous sommes beaucoup plus légers, plus libres d'observer. Par conséquent, pour regarder, pour agir, pour écouter, il nous faut être dégagés de toute autorité ; et nous pouvons dès lors commencer à nous demander pourquoi nous vivons dans ce conflit intérieur, à la fois épouvantable et destructeur.

Quand vous regardez, je me demande quelle est la nature de votre réponse. Regardez-vous vers les causes du conflit, ou votre attention se porte-t-elle sur l'homme qui s'oppose à vous, ou encore sur la division qui sépare ce que vous désirez de son contraire, ou bien observez-vous la nature même du conflit? Je n'ai pas à

savoir avec qui je me trouve en conflit, je ne veux pas connaître les conflits périphériques de moi-même. Essentiellement, ce que je veux connaître, c'est le pourquoi du conflit. Et m'étant posé cette question, j'aperçois un point fondamental qui est complètement indépendant des conflits périphériques et de leur solution. Ce qui m'intéresse, c'est la question centrale, et je vois, peut-être voyez-vous aussi, que c'est la nature même du désir, quand celui-ci n'est pas profondément compris, qui conduit inévitablement au conflit.

Je désire des objets contradictoires. Le désir lui-même est toujours empreint de contradiction ; n'en concluez pas qu'il faut le détruire, le supprimer, le dominer. Mais je vois que le désir en lui-même est contradictoire, - non pas le désir de tel objet, de parvenir, de réussir, d'avoir du prestige, de posséder une meilleure maison, un plus grand savoir, etc., - la contradiction n'est pas dans l'objet mais dans la nature même du désir. Donc, il me faut comprendre cette nature avant de pouvoir comprendre le conflit, et dans l'intérêt que je porte à la question il n'y aucune notion de condamnation, de justification ou de suppression. Simplement, je perçois la nature du désir, qui porte en soi un élément de contradiction et cette contradiction engendre le conflit. Nous sommes nous-mêmes dans un état de contradiction, désirant ceci et ne désirant pas cela, désirant être plus beaux, plus intelligents, disposant de plus de puissance. Nous sommes dans un état de contradiction intérieure, et cet état de contradiction nous vient du désir - désir de jouir, de ne pas souffrir.

J'aperçois donc que le désir est à la racine de toute contradiction. Il me dit que je dois posséder ceci, éviter cela - il me faut à tout prix du plaisir, plaisir sexuel, plaisir de devenir célèbre, de dominer, plaisirs de nature subtile et variée. Comme je n'y puis atteindre, comme je ne puis pas parvenir à ce que je veux, il y a la souffrance qui vient de l'échec, et c'est une contradiction. Ainsi, nous vivons dans un état de contradiction ; je devrais penser ceci et je pense cela ; et je devrais être cela mais en fait je suis ceci ; il devrait y avoir une fraternité humaine, mais je suis nationaliste ; je suis attaché à mon église, mon Dieu, ma maison, ma famille. C'est ainsi que nous vivons dans la contradiction. C'est notre vie même. Et cette contradiction ne peut pas être intégrée, cette idée est une de nos erreurs. La contradiction ne prend fin que quand je commence à entrevoir toute la nature du désir. Il y a de par le monde, en Orient comme Occident, des gens qui s'intéressent à cette question, ceux que l'on nomme ainsi religieux, - pas les militaires, ni les hommes d'affaires, ni les bureaucrates, tous ceux-ci ne s'intéressent pas à cette question, mais les gens soi-disant religieux, - sachant que le désir est à la racine de toutes ces choses, ils ont affirmé qu'il doit être supprimé, sublimé, détruit, dominé. Et que se passe-t-il alors? Nous voyons des prêtres catholiques qui se révoltent et qui prétendent se marier, des moines qui regardent vers l'extérieur. Tous ces tourments issus de la contrainte, de la déformation, de cette discipline brutale de conformisme à un modèle, tout cela est absolument dépourvu de sens, cela ne conduit pas à la vérité. Pour comprendre la vérité, l'esprit doit être entièrement libre, n'avoir subi aucune déformation, pas l'ombre d'une.

Il nous faut pénétrer cette question du désir, mais non pas comprendre intellectuellement parce que, en fait, une compréhension dite intellectuelle n'existe pas. Quand on affirme: « Je comprends intellectuellement », ce que cela signifie vraiment est: « J'entends des paroles et je comprends le sens de ces paroles. » Mais quand nous disons « comprendre », nous entendons prendre directement conscience du fait. Si vous avez une conscience immédiate du fait il y a une compréhension qui est en même temps action.

Nous avons donc à découvrir ce que c'est que le désir. Or, pourquoi n'y aurait-il pas désir, où est le mal? Vous voyez une belle maison, un fleuve splendide, un nuage

tout éclairé par le soleil couchant derrière la montagne ; voyant tout cela vous éprouvez un plaisir sensoriel considérable, vous jouissez des couleurs délicates et ainsi de suite. Où est le mal? Pourquoi le supprimer? Et si vous apercevez un beau visage pourquoi ne pas le regarder? Nous savons comment surgit le désir, c'est un phénomène très simple, très évident, qui n'exige pas un examen approfondi. Il y a vision, contact, sensation, puis surgit la pensée qui intervient dans la sensation. Je puis contempler un beau visage dont les proportions sont heureuses, un visage intelligent, vivant, dégagé de la préoccupation de soi, de sa propre beauté (ce qui la lui enlèverait) ; je peux le contempler et cette vision entraîne une sensation ; mais alors intervient la pensée et avec elle toute sa cohorte: possession, sexualité, assujettissement ; par l'effet de la pensée tout ce processus est mis en branle. Ainsi, la réaction est déformée par la pensée. Réagir est une chose normale, saine. Il serait absurde d'apercevoir une lumière merveilleuse se jouant sur un nuage et de ne pas en jouir ; mais la pensée s'y attarde, elle en fait un souvenir empreint de plaisir, et ce plaisir veut se répéter. Ici, nous trouvons tout ce qui caractérise la sexualité, la pensée qui remâche un plaisir, qui y revient sans cesse et veut le voir se répéter. Il y a donc la pensée et le désir qui se trouvent sans cesse en contradiction réciproque. Tout ceci est-il clair? En fait, ce sont ici des explications bien courantes et sans valeur en tant qu'explications. Mais ce qui a une valeur c'est de voir par nous-mêmes comment le désir prend naissance, comment la pensée intervient dans la sensation, comment elle en fait un souvenir et comment le désir, à cause du plaisir de ce souvenir, lui donne une continuité, comment il est maintenu, entretenu, nourri par la pensée.

Le désir et la pensée sont forcément dans un état de contradiction interne parce que ce sont des choses fragmentaires. Comme nous l'avons dit l'autre jour, toute pensée est fragmentaire et par conséquent le désir est contradiction. Notre vie se passe dans un état de contradiction intérieure du matin jusqu'au soir, jusqu'au jour de notre mort, et ceci nous le voyons comme un fait, nous ne le voyons pas théoriquement, verbalement, intellectuellement, nous le voyons comme on voit depuis une hauteur, toute la vallée dans sa beauté, le ruisseau, les arbres, les gens, les maisons, les couleurs ; on voit le tout dans son entier. C'est ainsi que nous apercevons d'un seul coup toute la nature de la contradiction, et nous voyons en même temps qu'il n'y a rien à faire pour changer quoi que ce soit. Que pourrait-on faire? Tout serait une activité de la pensée, de son désir de changer, et par conséquent ne ferait que susciter une nouvelle contradiction.

Ainsi, je me vois déchiré par un état de contradiction. Je vois comment il a pris naissance, qu'il est en lui-même désordre et qu'aucun ordre ne peut être instauré par l'effet de la pensée, parce qu'en elle-même la pensée est fragmentaire, limitée ; elle est une réaction de la mémoire, et quand cette mémoire fragmentaire, comme elle l'est, prétend agir sur cette contradiction, elle ne fait qu'en susciter une nouvelle. Donc, je vois ce phénomène dans son entier et d'un seul coup: et cette vision même est l'action pure de toute contradiction.

Écoutez, mettons les choses très simplement. Je vois que je suis obtus et stupide, - et tout de suite je réagis, désirant être plus intelligent, plus brillant, plus habile. Qu'est-ce qui s'est passé? Je suis stupide et bête, et je voudrais être plus intelligent, plus brillant, et dans tout cela il y a déjà contradiction, et par conséquent il y a un nouveau conflit qui est une nouvelle déperdition d'énergie. Mais si je pouvais vivre avec cette stupidité, cette lourdeur, sans qu'il y ait de contradiction, il y aurait la possibilité de voir cette lourdeur, et cette lourdeur ne serait plus. Je ne sais pas si vous voyez? Ou bien encore, je suis envieux et je n'éprouve aucun désir de changer, je ne désire pas devenir non envieux: le fait est là, je suis envieux ; suis-je capable de contempler cette envie sans qu'intervienne son opposé, sans désirer me voir non envieux, sans désirer y changer quoi que ce soit, sans en être obsédé? Suis-je capable

de contempler cette envie laquelle est un aspect de la haine, de la jalousie, suis-je capable de la regarder telle qu'elle est, sans qu'intervienne aucun autre élément? Dès l'instant où j'introduis un nouvel élément, j'introduis une nouvelle contradiction. Mais l'envie en elle-même est une contradiction, n'est-ce pas? Je suis ceci, je voudrais être cela ; or, tant qu'existe une pensée où intervient un élément de comparaison, il y a forcément conflit. Cela ne veut pas dire que je me déclare satisfait de ce que je suis, car dès l'instant où je me déclare satisfait j'engendre un nouveau conflit. Suis-je capable de contempler mon envie sans introduire un élément de conflit dans ma contemplation? Suis-je capable de regarder une belle maison, un beau jardin plein de fleurs, sans aucune contradiction? La contradiction existe forcément tant qu'il y a division, et il est de la nature même du désir, structuré par la pensée, d'entraîner des divisions.

Donc, pour instaurer l'ordre intérieur, la tranquillité intérieure et un esprit qui à aucun instant ne connaît le conflit, il faut comprendre toute la nature de la pensée et du désir, et cette compréhension ne peut exister que quand la pensée n'engendre aucun conflit nouveau.

Une minute, monsieur, une minute. Laissons-nous le temps de respirer. Voyez-vous, c'est une chose étrange mais vous venez ayant préparé des questions et alors vous n'écoutez pas la causerie. Vous êtes plus préoccupés des questions que vous voulez poser que d'écouter ce qui est dit. Monsieur, prenez le temps qu'il faut, ayez un peu de patience, nous avons parlé de quelque chose de très sérieux qui demande une profonde réflexion, une grande pénétration. Si véritablement vous avez regardé profondément en vous-même, vous n'avez pas le temps de poser des questions avec tant de précipitation.

QUESTION : Qu'est-ce qui peut empêcher qu'une nouvelle religion avec un dogme, une église, un prêtre et un interprète, ne se forme autour de tout ce que vous dites?

KRISHNAMURTI : Hélas! Personne ne peut l'empêcher que vous-mêmes. N'est-ce pas vrai? Si vous êtes un disciple vous détruirez tout, vous inventerez une nouvelle secte, une nouvelle religion, un nouveau prêtre, un nouveau dogme, et toute cette crasse. Et je me sers de ce mot crasse de propos délibéré. Cela dépendra de vous. Allez-vous utiliser tout ceci à des fins d'exploitation, pour parvenir à une certaine situation, à une certaine compréhension et tout ce qui s'ensuit? Tout cela est si simple.

QUESTION : Cet affranchissement du conflit peut-il se produire quand nous sommes plongés dans un sommeil profond?

KRISHNAMURTI : Je ne sais rien du sommeil profond, mais ce que je veux c'est d'être affranchi du conflit pendant que je suis éveillé, quand je vais travailler dans un affreux petit bureau avec des supérieurs, et tout ce qui s'ensuit ; et dans ma famille il faut qu'il y ait la paix, et l'ordre en moi-même pendant que je suis éveillé. Voyez-vous, un sommeil où il n'y a pas de rêve du tout est une des choses les plus extraordinaires ; je ne sais pas si c'est le bon moment pour approfondir la question. Voulez-vous que nous l'examinions. Ce monsieur a soulevé la question de savoir si cette libération du conflit existe dans le sommeil profond? Si elle n'existe pas dans notre vie quotidienne, elle ne peut absolument pas exister quand nous dormons, et voici posée toute la question du sommeil et des rêves.

Les psychologues, ceux qui sont à la mode et qui sont bien installés affirment qu'il vous faut rêver, faute de quoi il y a en vous quelque chose qui ne tourne pas rond. Jamais nous ne nous sommes demandé pourquoi nous rêvons. Nous ne nous sommes jamais demandé si nous pouvions accorder à notre mental un repos complet, non

seulement au moment où nous sommes seuls avec nous-mêmes, mais encore quand nous sommes endormis, d'avoir un repos complet sans rêve, sans conflit, sans problème. Dans un tel état l'esprit peut se renouveler, il peut retrouver sa fraîcheur, sa jeunesse, son innocence. Mais si l'esprit est à chaque instant tourmenté par des problèmes, des conflits innombrables, par des désirs contradictoires, alors les rêves sont inévitables. Examinons donc la question.

Découvrez par vous-mêmes pourquoi vous rêvez, et non pas comment interpréter vos rêves. Pourquoi rêvez-vous, est-ce une chose nécessaire? Vous rêvez parce que dans le courant de la journée votre esprit est tellement pris par les choses extérieures, le bureau, la cuisine, la vaisselle, les enfants, il est tellement occupé extérieurement par la radio, la télévision, les journaux, les revues, les arbres, les rivières, les nuages et par tout ce qui vient le heurter. A ces moments-là vous ne recevez aucun signe de l'inconscient. Très évidemment, quand la surface de l'esprit est pleinement occupée, les couches profondes de la conscience, de cette psyché, sont sans rapport avec elle. Et quand vous vous endormez la couche superficielle de l'esprit, si harassée pendant la journée, jouit d'un certain calme, non pas un calme complet, mais enfin un certain calme. Je ne suis pas un psychologue, je ne suis pas un spécialiste, mais tout ceci je l'ai observé et vous pouvez en faire autant. Donc, quand vous dormez, les couches superficielles de l'esprit sont dans un calme relatif et alors les couches plus profondes font connaître leurs exigences, leurs conflits, leurs tourments. Et ceux-ci revêtent la forme de rêves comportant des suggestions, des impressions. Alors vous vous réveillez et vous vous dites: « Sapristi, je viens d'avoir un rêve, il a quelque chose à me dire, il faut que j'en tire quelque chose. » Ou bien, parfois, l'interprétation se poursuit alors même que vous rêvez. Si jamais vous avez suivi un rêve, l'interprétation se produit tandis que vous rêvez. Alors, quand vous vous réveillez vos problèmes sont résolus, votre esprit est léger, éclairci. Or, dans tout ce processus, il y a un gaspillage d'énergie, n'est-il pas vrai? Pourquoi rêver? Parce que si, durant la journée, vous êtes vraiment éveillés, observant chaque pensée, chaque sentiment, chaque mouvement de votre esprit, vos colères, vos amertumes, vos envies, vos haines, vos jalousies, si vous êtes à l'écoute de vos propres réactions quand on vous flatte, quand on vous insulte, quand on vous néglige, quand vous vous sentez seuls, si vous observez tout cela, et encore si vous observez les arbres, le frémissement de l'eau, étant intensément conscients de tout ce qui est en vous et autour de vous, alors tout l'inconscient, aussi bien que le conscient, vous est ouvert. Vous n'avez pas à attendre la nuit et le sommeil pour recevoir les suggestions de l'inconscient. Alors, si vous le faites, si vous observez votre esprit en pleine activité, vos sentiments, votre cœur, vos réactions ; autrement dit, si vous vous connaissez dans vos rapports avec l'extérieur et avec vos propres sentiments, vous vous apercevrez que pendant votre sommeil vous ne rêvez plus du tout. L'esprit devient alors un instrument extraordinaire qui se renouvelle d'instant en instant ; parce qu'il n'y a en lui aucun conflit, il garde toujours sa fraîcheur. Ceci n'est pas une théorie avec laquelle vous pouvez expérimenter. Un tel esprit est, par sa nature même, véritablement tranquille, calme, silencieux. Seul, il peut voir la beauté de la vie ; et seul un tel esprit peut connaître, découvrir, ce qui est au-delà du temps.

Saanen, le 13 juillet 1967

Suisse
4ème Conférence
Saanen, le 16 juillet 1967

Nous sommes très sérieux quand il s'agit de choses banales mais rares sont ceux qui sont sérieux, fervents pour les choses fondamentales de l'existence. Nous sommes sérieux quand il s'agit d'exiger et de réaliser nos désirs et nos plaisirs ; sérieux quand il s'agit de nous exprimer nous-mêmes ou de poursuivre une activité dans laquelle nous nous sommes engagés ; sérieux encore quand il s'agit de nationalisme, de guerre, de préjugés, de dogmes, de croyances. Tout au moins, il existe alors un sérieux superficiel mais malheureusement nous ne le sommes guère quand il s'agit des questions les plus profondes de la vie. Or, plus on est sérieux quand il s'agit des questions radicales de la vie, plus on a de vigueur, de vitalité, et de cet élan qui permet de pousser quelque chose jusqu'au bout. Il me semble qu'ici dans cette tente et tout au moins pour l'instant, il nous faut voir clair et voir avec sérieux les sujets dont nous avons à parler.

Nous disions qu'il est extraordinairement important de provoquer une révolution psychologique qui puisse nous mettre entièrement en dehors de la société. Il y a eu de nombreuses révolutions, à la fois idéologiques, économiques et sociales, elles ont malheureusement entraîné de colossales souffrances et des améliorations épisodiques, mais elles n'ont en aucune façon résolu le problème des rapports humains. Quand nous parlons de révolution ce qui nous préoccupe c'est la structure psychologique de la société dont nous faisons partie, et dont nous sommes prisonniers. Il semblerait que nous ne mettions pas beaucoup de sérieux à examiner la structure et la nature psychologique de notre être propre, lequel a engendré une société si corrompue qu'elle a cessé d'avoir beaucoup d'importance. Nous ne sommes pas non plus très sérieux quand il s'agit de savoir comment nous affranchir de cette société. Mais il doit exister tout au moins quelques personnes, un groupe de gens, qui ne s'agglutinent pas autour d'un dogme, d'une croyance, d'un leader, mais qui avec sérieux, avec une intention intégrée ont pris conscience de la nature de leurs idées, de la société, de la nécessité d'une révolution totale, c'est-à-dire d'une vie qui ne soit plus faite de violence, de haine, d'antagonisme, consacrée à la poursuite de plaisirs, de distractions de toutes sortes. Le plaisir et le désir ne sont pas l'amour. Nous sommes sans cesse à la poursuite du plaisir, du désir et de leur accomplissement, qu'il s'agisse de nos ambitions ou de notre vie sexuelle, - à laquelle nous donnons le nom d'amour, - et cela à différents niveaux de notre existence ; cette recherche est pour nous primordiale, nécessaire et digne de notre totale attention.

Mais ce qui nous intéresse, nous dans cette tente pendant ces causeries et ces discussions, c'est de voir si nous pouvons faire naître en nous-mêmes cette qualité de sérieux laquelle, en elle-même, par la connaissance de notre propre nature est capable de provoquer cette révolution. La susciter non pas par la propagande, et non pas simplement parce que nous nous réunirons ici tous les deux ou trois jours pendant les trois semaines qui vont suivre, non pas parce que nous éprouvons le besoin de nous conformer à un modèle idéologique quelconque, mais plutôt parce que nous sommes des êtres humains qui se sont réunis pour comprendre le problème si complexe de la vie ; n'appartenant à aucun groupe, aucune société, aucune nationalité, aucun dogme particulier, à aucune religion, à aucune église, à aucune de

ces puérilités. Donc, pendant ces quelques jours, nous allons essayer de faire naître en nous cette qualité de sérieux, laquelle en elle-même, permettant la prise de conscience de notre propre nature - se refusant à accepter, à condamner, mais en observant constamment ses rapports avec la société - rendra cette révolution possible. Voilà le sujet de nos préoccupations et rien d'autre. Tout le reste est puéril, tout le reste ne conduit qu'à l'antagonisme, la guerre, la haine. Et puis aussi nous nous préoccupons de l'action, non pas une action idéologique conforme à tel ou tel principe, au communisme, au socialisme, au capitalisme, à tel dogme ou réglementation religieuse, mais de l'action d'un esprit qui, parce qu'il s'est totalement affranchi des structures psychologiques et sociologiques de la société, est devenu un esprit religieux.

Nous entendons par « esprit religieux », un esprit qui a pris conscience non seulement des conditions extérieures de la vie, de la nature de la structure de la société, des problèmes complexes entraînés par nos rapports avec l'extérieur, mais encore de son propre mécanisme, de sa façon de penser, de sentir et d'agir. Un tel esprit n'est pas un esprit fragmentaire ; il ne s'intéresse pas au particulier, que ce particulier soit le moi, ou la société, ou telle culture particulière, ou tel dogme, ou telle idéologie, mais l'objet de son intérêt est plutôt la compréhension de l'homme, c'est-à-dire de nous-mêmes.

Ce que nous sommes intérieurement se fait jour extérieurement. Vous pouvez promulguer des lois, formuler des injonctions, imposer des sanctions et des tortures extérieurement, mais sans révolution, sans changement intérieur, la simple structure extérieure de « ce qui devrait être » s'effondre toujours en fin de compte ; vous pouvez contraindre l'homme à exister dans un cadre étroit, comme c'est le cas dans le inonde communiste, il se brisera toujours. Donc, nous voici dans ce monde où règnent la confusion, la douleur et la guerre ; vivant dans un tel monde pouvons-nous, en tant qu'êtres humains, provoquer un changement en nous-mêmes? C'est ce qui me semble être la question fondamentale ; et non pas ce que vous croyez ou ce que vous ne croyez pas, si vous êtes chrétiens, non chrétiens, catholiques, protestants et toutes ces constructions enfantines que l'esprit a érigées dans sa détresse et dans sa peur.

A quoi nous intéressons-nous en tant qu'êtres humains, quelle est la chose primordiale pour nous, indépendamment de la routine quotidienne, de la vie de bureau et de tout ce qui s'ensuit, quelle est la chose qui, pour chacun de nous, est fondamentalement la plus sérieuse? Nous devrions me semble-t-il nous poser cette question, non pas pour y trouver une réponse facile ; et quand nous nous la posons sérieusement, profondément, nous commençons alors à découvrir pour nous-mêmes si la fortune, la situation sociale, le prestige, la renommée, le succès, si ces choses et tout ce qu'elles impliquent sont vraiment ce qu'il y a de plus important pour chacun de nous. Ou encore, sommes-nous à la poursuite d'un plaisir secret qui nous est particulier: le plaisir de passer par une expérience plus vaste, d'avoir un plus vaste savoir, une plus profonde compréhension de la vie? Tout ceci, c'est poursuivre le plaisir sous des formes différentes. Ou encore, nous sommes peut-être très sérieux, nous voulons découvrir ce qu'est la vérité, nous assurer de l'existence de Dieu, mais une telle recherche, une telle poursuite, n'est-elle pas aussi teintée de plaisir? Ou bien, sommes-nous à la poursuite de la simple satisfaction physique - sensorielle, sexuelle et ainsi de suite? C'est une question qu'il nous faut éclaircir à ce qu'il me semble, parce que la réponse que nous y donnerons va orienter notre vie et lui donner sa forme. Intérieurement et extérieurement la plupart d'entre nous recherchons le plaisir: le plaisir est l'ossature même de la société. A mon avis il est très important d'éclaircir ce point, parce que dès notre enfance jusqu'au jour de notre mort, subrepticement, profondément, avec astuce, mais aussi avec la plus grande évidence,

nous sommes à la poursuite du plaisir, qu'il se présente sous le nom de Dieu, de la société, ou de nos propres exigences et de nos besoins urgents. Si c'est bien le plaisir que nous recherchons, et c'est le cas pour la plupart d'entre nous, chose que nous pouvons observer très facilement, qu'est-ce que cela implique? Il se peut que je désire le plaisir, que je veuille absolument le satisfaire par mon ambition, ma haine, ma jalousie, etc. Si je le sais, ou si pour moi-même j'ai constaté la nature, la structure du plaisir, je peux l'ayant comprise ou bien me lancer à sa poursuite avec logique, sans scrupule, agissant les yeux ouverts, malgré tout ce que cela peut comporter de peur et de souffrance, ou bien découvrir un état où je puisse vivre dans la paix.

Il me semble qu'il est important de comprendre la nature du plaisir, sans le condamner ni le justifier, ni le refouler dans un recoin de notre esprit, nous gardant bien de l'examiner parce que nous pourrions voir se révéler un plaisir susceptible d'entraîner beaucoup de souffrance. Il nous faut examiner tout ceci de près, en tâtonnant, avec une certaine délicatesse, sans résister, sans dresser de défense - parce que le plaisir est un besoin de base dans notre vie, le découvrir, le prolonger, le maintenir: quand il n'y a plus de plaisir la vie devient morne, bête, solitaire, pénible, dépourvue de sens.

Les intellectuels à travers le monde ont découvert que le plaisir n'entraîne guère la compréhension et, en conséquence, ils ont inventé des philosophies, des théologies, selon la tendance de leur esprit habile et compliqué. Mais ceux d'entre nous qui sont sérieux doivent découvrir ce qu'est le plaisir, sa nature et pourquoi nous nous y laissons prendre. Nous ne condamnons pas le plaisir, nous ne disons pas qu'il est bon ou mauvais. Les gens sont violents parce qu'ils y trouvent un grand plaisir ; ils éprouvent une grande satisfaction, une jouissance véritable à blesser quelqu'un en paroles ou physiquement ou par certains gestes. Ou encore, on trouve son plaisir à devenir célèbre, à écrire un livre. Et ainsi nous devons découvrir ce qu'il est, ce qu'il implique, et s'il est possible de vivre dans un monde où il n'y a pas de plaisir à proprement parler, mais plutôt un sentiment d'intense félicité, un bonheur immense qui n'est plus du tout le plaisir. Voilà ce que nous allons examiner ce matin - examiner ensemble ; il n'y aura pas d'orateur qui explique et d'auditeurs qui écoutent, opinant du bonnet ou secouant la tête, mais plutôt un voyage entrepris de concert. Pour entreprendre un voyage ensemble, il faut voyager en toute liberté et vous ne pouvez le faire qu'en ayant rejeté le fardeau des opinions et des conclusions.

Pourquoi l'esprit est-il toujours assoiffé de plaisir? Pourquoi accomplissons-nous des choses nobles ou ignobles avec ce courant sous-jacent de plaisir? Pourquoi sacrifions-nous, renonçons-nous, souffrons-nous, tenant toujours à ce mince fil de plaisir? Et qu'est-ce que le plaisir? En existe-t-il parmi nous qui se sont sérieusement posé cette question et qui l'ont poursuivie jusqu'à sa fin? Très évidemment, le plaisir surgit à la suite de réactions sensorielles: vous me plaisez ou vous ne me plaisez pas ; vous êtes agréable à voir ou non ; voilà un nuage ravissant, plein de lumière, d'harmonie, de beauté, et aussi cette montagne se profilant sur le ciel bleu. Les perceptions sensorielles jouent leur rôle et il y a une profonde jouissance à suivre la rivière qui coule, à regarder ce visage harmonieux, intelligent, expressif. Et puis il y a le souvenir d'hier, d'instants pleins d'une profonde jouissance sexuelle ou intellectuelle, ou d'une réaction émotive passagère, et l'on voudrait voir ce plaisir d'hier se répéter: c'est encore une réaction sensorielle. Hier soir, on a vu un nuage se détachant au sommet d'une montagne, éclairé par le soleil couchant, et à cet instant il n'y avait pas d'observateur, il n'y avait que la lumière et la beauté de ce crépuscule ; tout cela a laissé une trace sur l'esprit, la pensée y revient et exige une nouvelle expérience de la même nature. Voilà des phénomènes quotidiens dans nos vies, qu'il s'agisse de la perception d'un nuage, ou d'une expérience sexuelle ou intellectuelle.

Ainsi la pensée est en rapport étroit avec le plaisir. Je suis capable de regarder ce coucher de soleil, l'instant d'après c'est fini, - mais la pensée est intervenue, elle s'y est attardée, elle se dit combien il était beau cet instant d'où le « Je » était absent, le « Je » avec tous ses problèmes, ses tourments, ses misères ; il n'y avait que cette chose merveilleuse. Et ceci demeure en tant que pensée, nourri par la pensée. Il en est de même pour le plaisir sexuel, la pensée le remâche, le retourne sans fin, construit des images qui en maintiennent la sensation et qui exigent satisfaction dans l'avenir. Il en est de même encore pour l'ambition, la célébrité, la réussite, l'importance. Ainsi le désir est maintenu, nourri par la pensée, et ses rapports avec une certaine forme d'expérience qui lui a procuré du plaisir lui donnent une certaine continuité. Ceci est facile à observer en soi-même, et quand cette pensée qui a créé le plaisir se voit mise en échec, il y a souffrance, il y a conflit, - et alors vient la peur. Je vous en prie constatez tout ceci en vous-même, autrement tout ce que vous entendez n'a aucune valeur. Ce que vous entendez, les explications, sont comme le bruit d'une rivière en furie, c'est sans aucune valeur ; mais si vous écoutez, non pas l'orateur, et si vous utilisez l'orateur comme un miroir dans lequel vous regardez, vous verrez le rapport entre les paroles prononcées et vous-même, et tout cela sera d'une valeur immense. J'espère bien que vous le faites, parce que si vous ne comprenez pas le plaisir et par conséquent la souffrance, vous ne pourrez jamais vous libérer de la peur.

Un esprit qui n'est pas libéré de la peur vit dans l'obscurité, la confusion, le conflit. Prisonnier de la peur l'esprit est forcément violent ; comme toute la structure psychologique, aussi bien que la vie sociologique d'un être humain, est basée sur le principe du plaisir et de la peur, un tel esprit est violent et agressif. Vous avez peut-être des idéologies, des principes de non-violence, tout cela est absolument nul. Comme nous l'avons dit l'autre jour, toutes les idéologies, celles des communistes, des églises ou même d'une personne sérieuse, sont stupides, c'est du vent. Ce qui est valable c'est de comprendre la peur, et pour la comprendre il faut aussi comprendre très profondément la nature intime du plaisir. Celui-ci implique la souffrance, ce ne sont pas deux choses séparées, ce sont deux faces de la même pièce de monnaie. Pour comprendre le plaisir, il faut être pleinement conscient de toutes ses subtilités. N'avez-vous jamais remarqué comment parlent les gens qui disposent d'un peu d'autorité, quand ils se trouvent à la tête d'une organisation même futile ou plus ou moins stupide? Ils parlent comme Jupiter Tonnant parce qu'ils ont leur petite mesure de puissance. Ceci veut dire que pour eux le plaisir a pris une extraordinaire importance ; et comme leur manière d'être, leurs points de vue, leur démarche, se modifient s'ils sont quelque peu intellectuels ou célèbres!

Donc là où il y a plaisir il y a inévitablement une souffrance qui conduit à la peur, pas seulement la peur de choses importantes comme la mort, la terreur d'une solitude profonde et complète, la peur de ne pas exister, mais il y a encore, à des niveaux superficiels, la peur du qu'en dira-t-on, de l'opinion de votre chef de service, de votre mari, de votre femme, de ne pas vivre selon les images que vous vous faites de vous-même ; la peur, non seulement de l'inconnu, mais du connu. Et toute cette peur est résolue non pas en la niant, en la supprimant, mais par la compréhension de toute la structure du plaisir, de la souffrance et de la peur. Pour parvenir à cette compréhension, il faut cette lucidité qui prend naissance quand vous vous regardez vous-même, quand vous vous contemplez comme dans un miroir, parce que sans vous connaître vous-même, autrement dit sans savoir à votre propre sujet ce qu'il y a à savoir, le plaisir et la crainte ne peuvent jamais prendre fin.

Vous connaître vous-même c'est connaître une chose à la fois vivante et très compliquée ; elle est comme un mouvement, un mouvement constant qui se poursuit sans arrêt. Pour observer ainsi et vous connaître, il faut un esprit dénué de toute comparaison, de tout jugement, de toute condamnation. Après tout, la vie étant un

immense mouvement, ne peut pas être endiguée par vos particularités, ou vos fantaisies, ou vos exigences, - bien que toutes ces choses fassent elles-mêmes partie de ce mouvement, -et si vous voulez endiguer ce mouvement pour lui faire adopter la forme particulière de vos exigences, de vos préférences, vous resterez toujours dans le conflit.

L'esprit qui a pénétré et compris la nature du plaisir, de la crainte et de la peur, n'est plus violent, il est par conséquent capable de vivre en paix avec lui-même et avec le monde.

Nous pouvons peut-être maintenant discuter et, par nos questions, approfondir ce dont nous avons parlé ce matin.

QUESTION : Comment pouvons-nous mettre notre confiance dans l'orateur afin de savoir si ce qu'il dit est vrai? Et comment pouvons-nous avoir confiance en lui et savoir qu'il nous dirige bien?

KRISHNAMURTI : Parlons-nous de direction et de confiance? Comme vous le savez nous avons des dirigeants de toutes sortes, religieux, politiques. N'en avez-vous pas par-dessus la tête? N'avez-vous pas jeté tout cela par-dessus bord de façon à ne plus avoir de leaders du tout? ou bien êtes-vous encore après deux millions d'années à la recherche d'un leader? Parce que les leaders détruisent le disciple et les disciples détruisent le leader. Pourquoi avoir foi en n'importe qui? L'orateur ne demande pas votre confiance, il ne se pose pas comme étant une autorité, parce qu'une autorité, n'importe laquelle - et plus particulièrement s'il s'agit de réflexion, de compréhension - est la chose la plus catastrophique, la plus maléfique qui soit. Nous ne parlons donc pas de leader, de foi que l'on peut mettre en lui, ou en l'orateur. Nous disons que chacun d'entre nous, en tant qu'être humain, doit être son propre leader, instructeur, disciple, tout est en lui-même. Tout le reste n'a abouti qu'à des échecs: les églises, les leaders politiques, les chefs de guerre, ces gens qui prétendent élaborer une société merveilleuse, ils n'ont rien fait de tout cela. Aussi cela dépend de vous maintenant, de vous en tant qu'être humain, de vous en qui repose l'humanité tout entière ; c'est votre responsabilité. Donc, il faut que vous preniez de vous-mêmes une conscience intense, conscience de ce que vous dites, de comment vous le dites, de ce que vous pensez et de tous les mobiles qui sont les vôtres dans votre poursuite du plaisir.

QUESTION : Quel rapport existe-t-il entre le plaisir et la peur?

KRISHNAMURTI : Ne le savez-vous pas? Faut-il vous l'expliquer? Quand un plaisir m'est refusé, qu'est-ce qui se passe? Ne l'avez-vous pas remarqué? Je désire quelque chose qui va me procurer un immense plaisir ; qu'est-ce qui se passe quand je suis déçu, quand il m'est refusé? Je vois surgir en moi hostilité, violence, un sentiment de frustration, tout cela sont des aspects de la peur.

Considérons donc cette question du plaisir et de la peur. Je désire une chose qui va me procurer un grand plaisir. Je veux devenir célèbre, atteindre une situation éminente, jouir d'un prestige considérable. Cela m'est refusé ; qu'est-ce qui m'arrive? Ou bien, quand vous vous êtes refusé à vous-même le plaisir de boire, de fumer, de passer par des expériences sexuelles, tout ce que vous voudrez, n'avez-vous pas remarqué les luttes que vous avez à soutenir, quelle souffrance, quelle anxiété, quelle hostilité, quelle haine vous éprouvez? Toutes ces choses sont des formes de la peur, n'est-il pas vrai? J'ai peur de ne pas obtenir ce que je veux. N'avez-vous pas peur quand ayant pendant des années et avec effort gravi les échelons de telle ou telle idéologie, cette idéologie est ébranlée, quand la vie ou la simple logique vous la met en échec, n'avez-vous pas peur de rester seul? La croyance que vous aviez dans cette idéologie vous a donné du plaisir, des satisfactions, et quand cela vous est arraché vous restez éperdu, les mains vides, et la peur commence - jusqu'au jour où vous

trouvez une nouvelle forme de croyance, un nouveau plaisir. Tout cela est tellement simple et justement parce que c'est simple nous refusons d'en voir la simplicité, nous voulons que tout cela soit très compliqué. Quand votre femme se détourne de vous, n'êtes-vous pas jaloux, n'êtes-vous pas en colère, n'éprouvez-vous pas de la haine pour l'homme qui a pu l'attirer? Et tout cela qu'est-ce que c'est sinon la peur de perdre ce qui vous a procuré tant de plaisir, d'intimité, une certaine assurance, une certaine domination et tout ce qui s'ensuit.

Voyez-vous, il nous est extrêmement difficile de regarder les choses très simplement, parce que nos esprits sont si compliqués ; nous avons perdu cette qualité de simplicité. Je ne parle pas de la simplicité de notre habillement, de notre alimentation, de toutes ces bêtises enfantines que les saints se complaisent à cultiver, mais de la simplicité d'un esprit capable de regarder les choses directement, qui nous permet de nous regarder sans peur tels que nous sommes réellement, sans déformation, de sorte que si vous mentez, vous vous voyez mentir - que vous ne vous empressez pas de fuir l'évidence, de vous trouvez des excuses. Et si vous avez peur, sachez que vous avez peur, voyez votre peur avec clarté.

Saanen, le 16 juillet 1967

Suisse
5ème Conférence
Saanen, le 18 juillet 1967

L'autre jour, nous avons dit que nous discuterions ce matin de la question de la peur. Comme c'est lin sujet très important, nous aurons à y consacrer non seulement cette matinée, mais peut-être plusieurs autres, approfondissant la question ainsi que tous les problèmes relatifs à ce sujet central, à savoir la peur.

Avant de nous mettre à démêler cette question extrêmement complexe, il nous faudrait également, à ce que je pense, comprendre la nature de la liberté. Qu'entendons-nous par liberté et désirons-nous véritablement être libres? Je ne suis pas du tout sûr que la plupart d'entre nous seraient contents d'être complètement affranchis de toute espèce de fardeaux ; nous aimerions conserver certaines idéologies réconfortantes, compliquées, et certaines formules satisfaisantes. Très évidemment, nous voudrions bien être affranchis de ce qui est douloureux: les vilains souvenirs, les expériences pénibles, etc. Il nous faut donc approfondir cette question de la liberté et nous demander s'il est possible d'être libre, ou si ce ne serait pas une utopie idéologique, un concept dépourvu de toute espèce de réalité. Nous prétendons tous désirer être libres mais il me semble qu'avant d'examiner ce désir qui paraît aller à l'encontre de nos inclinations et de nos tendances, il nous faut comprendre la nature et la structure de la liberté. Peut-on vraiment parler de liberté quand on est libéré de quelque chose, libéré de sa souffrance, ou de telle ou telle appréhension ; ne peut-on pas dire plutôt que la liberté vraie est entièrement différente de l'état qui consiste à être libéré de quelque chose? On peut être libéré de la colère et peut-être de la jalousie, mais être libéré de quelque chose n'est-ce pas une réaction et par conséquent ce n'est pas du tout la liberté?

La liberté vraie n'est-elle pas une chose entièrement différente de toute réaction, de toute inclination, de tout désir? On peut très facilement être libre d'un dogme en l'analysant, en le rejetant, et cependant le motif qui nous a poussés à cette libération contient en lui-même sa propre réaction, n'est-il pas vrai? Le motif, le désir d'être libre d'un dogme, viennent peut-être de ce qu'il a cessé d'être commode, il n'est plus à la mode, conforme à la raison, moins bien vu que jadis, les circonstances vont à son encontre, et par conséquent vous voulez en être affranchis ; tout ceci n'est que réaction. Or, réagir contre quelque chose est-ce là la liberté, ou la liberté n'est-elle pas plutôt une chose entièrement différente qui existe seule et sans motif, ne dépendant d'aucune inclination, d'aucune tendance, d'aucune circonstance? Une telle liberté existe-t-elle? On peut être libéré du nationalisme, parce qu'on est acquis aux idées internationales, ou parce qu'il n'est plus nécessaire économiquement dès l'instant où le Marché commun en supprime la raison d'être, et que ce dogme du nationalisme avec son drapeau est périmé ; vous pouvez facilement vous en passer. Mais de telles conclusions logiques et raisonnées ont-elles rien de commun avec la liberté? Un leader politique ou spirituel non plus n'est pas en droit d'affirmer cette liberté comme résultant de quelque chose, car une liberté obtenue par discipline, conformisme, acceptation, la réalisation d'un idéal, est-ce là une véritable liberté? Celle-ci n'est-elle pas plutôt un état de l'esprit si intensément actif, vigoureux, qu'il rejette complètement toute forme de dépendance, d'asservissement, de conformisme ou d'acceptation? Une telle liberté l'esprit la désire-t-il? Celle-ci implique une complète

solitude, un état où l'esprit ne dépend d'aucun stimulant occasionnel, d'aucune idée, d'aucune expérience. Elle signifie solitude, autonomie. Un esprit que sa culture a rendu dépendant de son entourage, de ses tendances, de ses inclinations, est-il capable de jamais trouver cette liberté qui implique la solitude? C'est pourtant seulement dans la solitude que peut exister un rapport réel avec autrui ; là, il n'y a plus de frottement, de domination, de dépendance. S'il vous plaît, il vous faut comprendre ceci, ce n'est pas une simple conclusion verbale que vous pouvez accepter ou rejeter. Mais est-ce bien là ce qu'exige, ce que demande chaque individu: une liberté où il n'y a plus de dirigeant, de tradition, d'autorité? Autrement, il n'y a pas de liberté ; autrement, quand vous prétendez être libres de quelque chose, c'est une pure et simple réaction, laquelle, parce qu'elle est réaction, sera par force la cause d'une nouvelle réaction. On peut avoir ainsi tout une chaîne de réactions, acceptant chacune d'entre elles comme étant la liberté, mais il n'en est rien, elle est tout au plus une continuité du passé quelque peu modifiée et à laquelle l'esprit s'attache.

Être libre de la peur peut être une réaction, et une telle réaction n'est pas la liberté. Je peux m'être libéré de la peur que m'inspire ma femme, mais j'ai encore peur. Je peux m'être affranchi de cette peur de ma femme, mais cet affranchissement est une chose particulière: je n'aime pas subir sa domination, et par conséquent je désire en être libéré, libéré de cette domination, des querelles et tout ce qui s'ensuit. Ce besoin de liberté particulier est une réaction, laquelle deviendra cause d'une nouvelle forme de conformisme, de domination. Voyez les beatniks, les hippies, etc., leur révolte contre la société, révolte bonne en elle-même, est une réaction, laquelle à son tour sera cause d'un conformisme à la hippie, et par conséquent il n'y a là aucune liberté vraie.

Quand nous discutons cette question de la peur, nous devons nécessairement comprendre la nature de la liberté, ou bien savoir qu'en parlant de liberté nous ne parlons pas alors d'une liberté complète, mais plutôt de la libération d'un élément mal commode, déplaisant ou indésirable. Nous ne désirons pas être libérés du plaisir ; nous désirons être libérés de la souffrance. Mais la souffrance est l'ombre du plaisir ; l'un n'existe pas sans l'autre, ils sont les deux côtés - pile: douleur, face: plaisir - de la même pièce de monnaie.

La liberté vraie est complète en elle-même, elle n'est pas une réaction, elle n'est pas une conclusion raisonnée. Elle implique une solitude complète, un état intérieur de l'esprit qui ne dépend d'aucun stimulant, d'aucun savoir ; elle n'est le résultat d'aucune expérience ou d'aucune conclusion. En comprenant la liberté, nous comprenons aussi ce qu'implique la solitude. Pour la plupart nous ne sommes jamais seuls intérieurement. Il y a une différence entre l'isolement, cet état où l'on est coupé de tout, et la solitude. Nous savons ce que c'est que d'être isolés, de nous être entourés d'un mur, un mur de résistance, que nous avons dressé dans le but de ne jamais être vulnérables, blessés. Ou bien encore, nous vivons peut-être baignés dans une idéologie vague et sotte, dépourvue de toute validité. Tous ces états entraînent peut-être un auto-isolement, et celui-ci se poursuit dans notre vie quotidienne, à notre travail, dans notre foyer, dans nos rapports sexuels, dans toutes nos activités. Ce processus, ce retranchement dans une tour d'ivoire idéologique, n'a rien de commun avec la solitude, l'esseulement. Celle-ci ne peut exister qu'avec un détachement total des structures psychologiques de la société, celle que nous avons dressée par nos réactions et dont nous faisons partie.

Par la compréhension de la liberté totale, nous pouvons accéder à ce sentiment de solitude complète. Il me semble que seul, l'esprit qui l'a comprise, peut connaître des rapports dégagés de toute espèce de conflit. Mais si nous nous faisons une image de ce que nous croyons être la solitude, et que nous fassions de cette image la base de

notre solitude intérieure, et que ce soit à partir d'une telle base que nous établissions nos rapports avec autrui, tous ces rapports ne pourront qu'entraîner des conflits.

C'est bien la question de la peur dont nous nous préoccupons, mais si nous ne comprenons pas les problèmes qui sont en relation avec ce sujet central, cet esseulement, alors, quand nous aborderons ce que nous appelons la peur, nous ne saurons pas que faire. Nous disions que les êtres humains - qui ont vécu si longtemps, accumulant tant d'expériences - sont des entités de seconde main, qu'il n'y a en eux rien d'original. Nous sommes souillés par des tourments, des conflits, des obéissances, des acceptations, des peurs, des jalousies, des anxiétés de toutes sortes et par conséquent il n'y a pas en nous cet esseulement. Observez-vous je vous en prie ; comme nous l'avons dit l'autre jour, utilisez l'orateur et ses paroles comme un miroir dans lequel vous vous observez vous-même. Plus vous vous connaissez vous-même, plus est grande en vous la qualité de maturité ; l'homme puéril est celui qui ne se connaît pas du tout. Une des principales caractéristiques de la peur, c'est le refus de se voir tel que l'on est, l'impossibilité où l'on se trouve de se regarder en face.

Tels que nous sommes, en tant qu'êtres humains, nous sommes une résultante psychologique. Et dans un tel état - étant une résultante du temps, de la culture, de l'expérience, de notre savoir, de tous les souvenirs accumulés dans la succession des jours écoulés, ou dans la journée d'hier -dans tout cela il n'y a aucune solitude. Tous nos rapports sont basés sur ce qui a été, ou bien sur ce que nous pensons devoir être, et par conséquent nos rapports ne sont que conflit, un champ de bataille. Si nous voulons comprendre la nature de rapports justes, il nous faut examiner la nature et la structure de la solitude, ce qui veut dire être totalement seuls. Mais ce mot seul évoque une image ; observez-vous vous-mêmes et vous verrez. Dès que vous articulez ce mot seul, vous avez déjà devant vous une formule, une image, et vous vous efforcez de vivre conformément à cette image, à cette formule. Mais le mot ou l'image ne sont pas le fait. Il faut comprendre et il faut vivre avec ce qui est vraiment. Nous ne sommes pas seuls, nous sommes un paquet de souvenirs qui nous viennent des siècles passés, qui font de nous des Allemands, des Russes, des Européens, etc.

Comprendre la solitude - si vraiment vous savez ce que c'est et que vous viviez dans cet état - est une chose véritablement extraordinaire, parce que dès lors, l'esprit est à chaque instant plein de fraîcheur, ne dépendant ni d'inclinations, ni de tendances, ne se laissant pas guider par les circonstances. En comprenant la solitude, vous commencez à voir la nécessité de vivre avec vous-même, tel que vous êtes vraiment, parce qu'une des causes principales de notre peur est que nous ne voulons pas nous voir tels que nous sommes. S'il vous plaît, ce matin, voyez-vous vous-mêmes tels que vous êtes vraiment, et non pas tels que vous avez été ou que vous vous figurez devoir être, voyez si vous pouvez vous regarder vous-même, sans trépidation, sans fausse modestie, sans peur, sans condamnation ou sans justification ; simplement vivez avec ce que vous êtes vraiment.

Sachez ce que cela signifie que de vivre dans l'actuel. En m'observant je m'aperçois que je suis jaloux, anxieux ou envieux, je m'en rends compte. Et maintenant je veux vivre avec cela, parce que ce n'est qu'en vivant en communion intime avec quelque chose que je commence à le comprendre. Mais vivre avec mon envie, avec mon anxiété, est une chose des plus difficiles, parce que je m'aperçois que, dès l'instant où je m'y habitue, je ne vis plus avec. Est-ce que vous suivez tout ceci? Il y a ce ruisseau là-bas et je puis le voir tous les jours, entendre son bruissement, le clapotis de l'eau, mais après deux ou trois jours j'y suis habitué et je ne l'entends pas toujours. Ou encore, il peut y avoir un tableau dans ma chambre, je peux le regarder chaque jour, j'en ai vu la beauté, la couleur, les ombres, les profondeurs diverses, sa qualité, et pourtant l'ayant regardé pendant toute une semaine je ne le vois plus, je m'y suis

habitué. Il se passe la même chose quand il s'agit de montagnes, de vallées, de rivières, d'arbres, de ma famille, de ma femme, de mon mari. Mais quand il s'agit d'une chose vivante comme la jalousie, l'envie, je ne peux l'accepter, je ne m'y habitue jamais ; il faut que je me penche sur elle avec sollicitude, comme je le ferais pour un arbre fraîchement planté, il faut que je le protège contre le soleil, contre l'orage. Donc, de la même façon, il me faut vivre avec cette anxiété et cette envie, il me faut les regarder de près, ne pas m'y accoutumer, ne pas les condamner. De cette façon, je me mets à les aimer, à en avoir souci, ce qui ne veut pas dire que j'aime être envieux ou anxieux, mais plutôt que j'ai de la joie à observer. C'est comme si l'on vivait avec un serpent dans sa chambre, petit à petit je me mets à comprendre mes rapports immédiats avec lui et il n'y a plus de conflit.

Donc, vous et moi, pouvons-nous vivre avec nous-mêmes tels que nous sommes vraiment? Si nous sommes mornes, envieux, craintifs, nous figurant éprouver une intense affection alors que ce n'est pas le cas, étant susceptibles, sensibles à la flatterie, mourant d'ennui, pouvons-nous vivre avec toutes ces réalités sans accepter, sans rejeter, mais en observant, et vivant avec tout cela sans en devenir morbides, déprimés, ou au contraire transportés? Vous vous apercevrez alors qu'une des raisons majeures de notre peur est que nous refusons de vivre avec ce que nous sommes.

Nous avons donc parlé tout d'abord de la liberté, puis de la solitude, puis de nous connaître tels que nous sommes, et nous avons vu aussi comment tout ce que nous sommes est en rapport étroit avec le passé et comporte un élan vers l'avenir ; nous avons parlé de comment prendre conscience de tout ceci, de vivre avec, sans jamais nous y habituer, sans jamais l'accepter. Si nous comprenons, non pas intellectuellement mais en le vivant vraiment, nous pourrons alors nous poser une autre question: cette liberté, cette solitude, ce contact direct avec toute la structure de ce qui est, cela peut-il être découvert, trouvé par le passage du temps? Autrement dit, la liberté peut-elle être obtenue grâce au temps, à un processus graduel? Je ne suis pas libre parce que je suis anxieux, craintif, je suis ceci, je suis cela, j'ai peur de la mort, de mon prochain, de perdre ma situation, j'ai peur que mon mari ne se détourne de moi, de toutes ces choses que j'ai construites au cours de ma vie. Je ne suis pas libre. Je pourrais m'en affranchir en me débarrassant de chacune d'elles une à une, en les rejetant ; mais ce n'est pas là la liberté. La liberté peut-elle être obtenue avec le temps? Très évidemment pas, parce que, dès l'instant où le temps intervient, il y a un processus et vous vous asservissez de plus en plus. Si je veux me libérer de la violence graduellement en m'exerçant à la non-violence, alors au cours de cet exercice à la non-violence, je sème à chaque instant les graines de la violence. Nous nous posons donc une question très fondamentale quand nous nous demandons si la liberté peut être obtenue grâce au temps?

Puis se pose la question: peut-on prendre conscience de cette liberté? Me suivez-vous? Si l'on dit: « Je suis libre », alors on ne l'est pas. Et ainsi la liberté, celle dont nous parlons, n'est pas une chose qui peut résulter d'un effort conscient fait en vue de l'obtenir. Elle est au-delà de tout cela, au-delà du champ de la conscience, elle n'a aucun rapport avec le temps. Le temps est conscience, le temps est souffrance, le temps est pensée et peur. Si jamais vous dites: « J'ai réalisé en moi-même cette liberté complète », vous savez avec certitude si vous êtes véritablement honnête avec vous-même, que vous êtes revenu à votre point de départ. C'est comme l'homme qui dit: « Je suis heureux », dès l'instant où il dit: « Je suis heureux », il vit avec le souvenir d'une chose évanouie. La liberté ne connaît rien du temps et l'esprit doit se tourner vers la vie, la vie qui est un vaste mouvement dégagé des liens du temps. Je vous en prie faites-le, et vous verrez que l'on est capable de le faire, et quand ceci est très clair - non pas idéologiquement, non pas parce que vous avez accepté certaines

explications - vous pouvez alors aller plus loin et découvrir ce qu'est la peur, et s'il est possible d'en être complètement affranchi dans tous les recoins de son être.

On peut sentir la peur ou en être superficiellement conscient. Je puis avoir peur de mon prochain et le savoir ; je puis lui résister ou le considérer comme négligeable, me déclarer indifférent à tout ce qu'il pourra dire, parce que je le trouve inintelligent, je peux lui résister. Je peux connaître mes peurs conscientes, mais est-ce que je connais les peurs qui se trouvent dans les couches les plus profondes de mon esprit? Comment allez-vous découvrir ces peurs, celles qui sont cachées, dissimulées, secrètes? Ceci implique une question beaucoup plus grave qui est: peut-on diviser la peur en consciente et inconsciente? Suivez ceci de près, c'est une question très importante. Le spécialiste, le psychologue, le psychanalyste ont établi cette division entre les niveaux superficiels et profonds de la peur. Mais si vous suivez les affirmations des psychologues ou de l'orateur, alors, ce que vous comprenez, ce sont leurs théories, leurs dogmes, leur science, vous ne comprenez pas la réalité qui est en vous. Vous ne pouvez pas vous comprendre conformément à Freud, Jung ou à l'orateur, vous devez vous comprendre directement et pour cette raison tous ces gens sont sans importance aucune.

Nous demandons donc: peut-on diviser la peur en peurs conscientes et inconscientes? S'il vous plaît, faites attention à votre réponse, parce que si vous dites qu'on ne peut pas les diviser vous rejetez l'inconscient. Si, au contraire, vous admettez que la peur peut être partagée entre le conscient et l'inconscient, c'est toute une formule que vous acceptez. Voyez tout ce qui est impliqué quand vous établissez une division entre les peurs profondément enracinées et les peurs conscientes. Qu'est-ce que cela implique? Les peurs superficielles peuvent être connues assez facilement par les réactions immédiates. Mais creuser, démêler, déraciner, exposer toutes les peurs, celles qui sont profondément enracinées, comment le faire? par les rêves, des suggestions, des indications voilées? Tout ceci demande du temps. Ou bien ne peut-on pas dire qu'il y a seulement la peur, cette peur que nous traduisons par des formes différentes? Il n'y a qu'un désir, mais ses objets changent sans cesse? Le désir est toujours le même ; la peur est peut-être aussi toujours la même - une seule peur qui se fait jour par des peurs variées. J'ai peur de ceci et de cela, mais je me rends compte que la peur n'est pas divisible. C'est là une chose dont il faut se rendre compte directement, ce n'est pas une conclusion raisonnée, un concept que vous pouvez construire mentalement afin d'y croire. Mais quand vous voyez directement que la peur n'est pas divisible, c'est une découverte que vous avez faite, elle est immense, et dès cet instant, vous en avez complètement fini avec ce problème de l'inconscient et vous ne dépendez plus des psychologues et des psychanalystes. Ceci est véritablement une chose très importante parce que, constatant que la peur est indivisible, vous voyez en elle un mouvement s'exprimant de façons diverses, et non plus ces peurs morcelées, celle de la mort, de ma femme, de perdre ma situation, de ne pas réussir, de ne pas m'accomplir et tout ce qui s'ensuit. Si vous voyez ce mouvement, - et non l'objet vers lequel il se dirige, - vous vous trouvez devant un problème immense. Vous vous demandez alors comment contempler cette peur indivisible et par conséquent pure de toute fragmentation, cette fragmentation élaborée par le mental. Vous me suivez? Je me trouve devant la nature de la peur comme étant une totalité, il n'existe plus qu'une seule peur totale et non des peurs fragmentées. Or, mon esprit qui fonctionne toujours par fragments - ma femme, mon enfant, ma famille, ma situation, mon pays (vous savez comment le mental fonctionne toujours par fragments) - cet esprit fragmenté est-il capable de voir le tableau global de la peur? Le peut-il? Comprenez-vous la question? J'ai toujours vécu d'une vie fragmentaire, ma pensée n'est capable de fonctionner que fragmentairement, et par conséquent c'est à travers ce processus fragmentaire de l'esprit que je regarde la peur. Pour voir la peur

dans sa totalité ne dois-je pas être complètement dégagé du processus fragmentaire de la pensée? La pensée, tout ce processus mécanique de la pensée n'est que fragmentation, tout ce qu'elle rencontre elle le morcelle. Je vous aime et je vous hais, vous êtes mon ennemi, vous êtes mon ami. Mes particularités à moi, mes tendances sont en lutte avec toutes choses: ma situation, ma position mondaine, mon prestige, mon pays et le vôtre, mon Dieu et le vôtre ; tout cela c'est le morcellement de la pensée. Et cette pensée est toujours ancienne, elle n'est jamais neuve et par conséquent jamais libre. La pensée ne peut jamais être libre parce qu'elle est la réaction de la mémoire et la mémoire est vieille. Cette pensée regarde la totalité de la peur, ou plutôt elle s'y efforce, et quand elle la regarde, elle la réduit en fragments. Par conséquent, l'esprit ne peut contempler cette peur globale que quand il n'y a plus en lui le mouvement de la pensée.

Nous continuerons après,demain, parce qu'il y a beaucoup de choses à approfondir. Pouvons-nous discuter de ce qui a été dit ce matin?

QUESTION : Monsieur, vous prenez une question fondamentale comme la peur et vous avez la confiance qu'il faut pour aborder ce problème, même si tout cela donne l'impression d'une analyse. Je suis sûr que cela ne vous gêne pas du tout: vous abordez la chose d'une façon totale. Maintenant, d'où vous vient cette confiance et où prend-elle naissance? Comment s'y prendre?

KRISHNAMURTI : Comment savez-vous que j'ai confiance? Et qu'entendez-vous par ce mot « confiance » ? Vous dites que j'ai confiance en abordant un problème tel que la nature de la peur. Est-ce à proprement parler de la confiance? Autrement dit, ayant une certitude, étant capable, capable d'analyser, capable de voir le tout dans son ensemble, ayant cette capacité et, grâce à elle, ayant confiance ; parce que vous vous sentez assuré, confiant en vous-même, vous êtes habile, et par conséquent capable de vous attaquer à une question aussi fondamentale. Et vous me demandez d'où je tiens cette confiance? Donc, tout d'abord vous affirmez, vous prenez pour acquis que j'ai cette confiance, et après vous demandez d'où elle me vient? Comment savez-vous que je l'ai? Je n'en ai peut-être aucune. Suivez ceci s'il vous plaît. Je me méfie, je n'aime pas la confiance qui implique un état de certitude, l'état de celui qui a abouti ; quelqu'un qui parle depuis une estrade, ce qui implique qu'il a accumulé un grand savoir, beaucoup d'expériences, et qu'il a ainsi obtenu un état de confiance qui lui permet d'aborder le problème. Mais les choses ne se passent pas comme cela, tout au contraire, parce que dès l'instant où l'on est arrivé à une conclusion, qu'on a l'impression d'être parvenu à une position d'aboutissement, de savoir, à partir de laquelle on se met à examiner, tout est fini, et l'on traduit des choses vivantes en fonction de l'ancien, du frelaté. Tandis que, s'il n'y a aucun point fixe, aucune certitude, aucune conclusion, il y a dès lors une totale liberté d'examiner, de regarder. Et quand on regarde dans la liberté tout est neuf. Un homme qui a confiance (comme vous le dites) est un homme mort, comme un prêtre, un commissaire, acceptant des idéologies, un Dieu, des conclusions, des idées, des réactions ; ils ont donné naissance à un monde hideux, monstrueux. Tandis que l'homme qui est libre de regarder, de regarder sans aucun arrière-plan - sans entretenir d'opinions, de conclusions, de principes, de standard -celui-là est capable d'observer, et son observation est toujours claire, pleine de fraîcheur, d'innocence, dégagée de toute confusion. Seule, cette innocence est capable de voir la totalité de tout ce processus.

QUESTION : Monsieur, il existe une différence essentielle ; autrement dit, vous abordez ce problème tout entier et vous ne consultez personne du tout, cela moi je ne le ferais pas. Quelle est la nature de ce que vous faites?

KRISHNAMURTI : Le problème n'est pas la différence essentielle entre l'orateur et l'auditeur, mais pourquoi l'auditeur est-il dépendant? Pourquoi défendez-vous,

qu'implique cette dépendance? Je dépends de ma femme ou ma femme dépend de moi, pourquoi? Suivez ceci jusqu'au bout, ne vous détournez pas. Pourquoi dépend-elle de moi? N'est-ce pas parce qu'en elle-même, elle est malheureuse, elle est sans clarté intérieure, et par conséquent je lui viens en aide, je la soutiens, je la nourris, ou bien elle me nourrit. Il y a donc une dépendance réciproque, psychologiquement aussi bien qu'objectivement. Donc je dépends, et si elle se tourne vers quelqu'un d'autre, elle me retire cet appui dont je dépends, je suis blessé, j'ai peur, je suis jaloux. Si donc vous dépendez de moi, l'orateur, pour vous nourrir psychologiquement, vous serez toujours dans le doute et vous direz: « Seigneur, il peut se tromper », ou bien: « Il y a un meilleur instructeur au coin de la rue, un plus grand psychologue, un anthropologue dernier cri qui a beaucoup étudié, qui sait tant de choses. » Alors, vous dépendrez de lui ; mais si vous comprenez la nature de vos propres dépendances vous n'aurez plus besoin d'aucune autorité venant de personne. Vos yeux auront alors la clarté voulue pour regarder ; vous regarderez alors vraiment avec innocence, et l'innocence est sa propre action.

Saanen, le 18 juillet 1967

Suisse
6ème Conférence
Saanen, le 20 juillet 1967

Nous allons poursuivre la discussion de ce problème complexe de la peur. Nous ne devons pas perdre de vue que l'objet principal de nos préoccupations est une révolution radicale de notre psyché plutôt que des simples changements périphériques ; il nous faut comprendre non seulement la structure psychologique de la société dans laquelle nous vivons, mais aussi la structure psychologique et la nature de notre être intérieur. Nous-mêmes et la société ne sommes pas des choses différentes. Nous sommes la société et, vivant dans un monde si plein de confusion, d'antagonisme, plongé dans la guerre, il nous faut provoquer une révolution en nous-mêmes ; c'est là, à tout instant, notre problème primordial. Si, non contents de nous pencher sur les modifications superficielles, sur l'état du monde avec sa souffrance, son état maléfique, nous scrutons notre propre structure, notre nature intime, plus nous avons lieu d'être sérieux. Or, nous sommes sérieux quand il s'agit de ce qui nous procure beaucoup de plaisir, de satisfaction, nous voulons poursuivre ce plaisir à tout prix, qu'il soit sexuel, relié à notre ambition, ou à toute autre satisfaction. Mais peu d'entre nous sommes sérieux quand il s'agit de voir le problème de l'existence dans son entier, les conflits, les guerres, les anxiétés, les désespoirs, la solitude, la souffrance. Être sérieux quand il s'agit de ces questions fondamentales signifie que l'on y porte une attention constante et non pas un simple intérêt passager, lequel s'éveille par hasard quand nous avons un problème qui nous démange. Il faudrait que ce sérieux, cette gravité, soit l'arrière-plan constant à partir duquel nous pensons, nous vivons et agissons ; autrement nous dissipons notre vie en discutant sans fin de questions qui véritablement sont sans aucune importance, gaspillant ainsi une énorme quantité d'énergie. Plus nous avons de sérieux intérieur, plus il y a de maturité. La maturité n'est pas une affaire d'âge. Il ne s'agit pas d'accumuler de nombreuses expériences ou beaucoup de savoir. La maturité est indépendante du temps et de l'âge, elle accompagne cette qualité de sérieux ; elle n'est possible que quand il y a une connaissance de soi plus vaste et plus profonde.

Pour posséder cette maturité, faut-il compter sur le temps, les circonstances, l'inclination, ou une particularité de nos tendances? On pourrait la comparer à un fruit qui a mûri pendant l'été et se trouve prêt à tomber en automne, exigeant pour cela du temps, de nombreuses journées de pluie, de soleil, de nuages et de froid et qui, ayant subi les adversités du climat, est prêt à être enlevé. Cette maturité serait-elle favorisée par l'adversité? Or, pour moi, il n'y a pas de temps à perdre, cette maturité doit venir immédiatement, non pas conformément à des lois biologiques ou psychologiques, mais une maturité intérieure, complète, totale. Est-ce une affaire d'adversité, d'expérience, de savoir, de temps, etc.? C'est une question qu'il importe de nous poser parce que malheureusement biologiquement nous mûrissons trop tôt et nous mourons physiquement avant d'avoir compris tout le sens de la vie.

Nous passons nos jours dans les regrets, les souvenirs, les images de nous-mêmes que nous avons construites. Est-ce ainsi que nous viendra la maturité, ou celle-ci n'est-elle pas plutôt une naissance immédiate, indépendante du temps? Je vous en prie posez-vous cette question, parce que nous sommes ici non pas simplement pour écouter des causeries, des discussions sans fin, des échanges verbaux, des

accumulations de mots, de paroles ; nous sommes ici parce qu'il me semble, et je dis ceci en toute humilité, non pas pour accumuler des connaissances, des expériences, mais plutôt pour voir les choses telles qu'elles sont, d'une façon directe et immédiate. C'est là me semble-t-il que se trouve cette qualité de maturité qui n'admet aucune erreur, aucun défaut de candeur, aucune pensée ambivalente, aucune mesure double. Nous sommes ici pour nous voir véritablement tels que nous sommes, dégagés de toute peur, de toutes les images que nous nous sommes faites de nous-mêmes. Chacun de nous a une image de ce qu'il devrait être. Nous avons peut-être l'idée que nous sommes importants, ou au contraire sans intérêt aucun, médiocres, mornes, - ou encore nous avons le sentiment d'être extraordinairement affectueux, nobles, pleins de sagesse, de connaissances. Ces images que nous avons de nous-mêmes sont un obstacle absolu à la vue de l'immédiat, de « ce qui est ». Il existe un conflit entre l'image et le « ce qui est », et il me semble que la maturité est un état du mental où ne demeure aucune image, il n'y a que « ce qui est », et ainsi il n'y a aucun conflit du tout. Un esprit eh proie à un conflit est sans maturité, que ce conflit intéresse la famille, la personne elle-même, ses désirs, ses ambitions, ses acccomplissements. A n'importe quel niveau, le conflit indique un manque de maturité, de clarté, de mûrissement. Jamais l'esprit qui recherche, exige, espère, ne connaîtra la maturité.

En discutant ensemble cette question de la peur, nous ne devons pas perdre de vue qu'il ne s'agit pas simplement d'une peur, d'un certain aspect de la peur dans lequel on est pris, il s'agit de la peur elle-même, laquelle s'exprime de façons diverses. Le désir change sans cesse d'objet ; dans sa jeunesse on désire toutes sortes d'objets agréables, charmants, sensuels, et en vieillissant le désir change d'objet, il devient de plus en plus complexe, mais c'est toujours le même désir bien que son objet varie sans cesse. De la même façon il n'existe que la seule peur et non d'innombrables variétés de peur. Donc, en approfondissant cette question de la peur, ne perdons pas de vue qu'il s'agit de voir la totalité de la peur et non pas ses épisodes. On peut avoir peur de son prochain, de sa femme, de la mort, de la solitude, de la vieillesse, de n'avoir jamais aimé, ou de ne jamais connaître ce que c'est que l'amour, de ne jamais connaître ce total abandon, parce que ce n'est que dans l'abandon total de soi-même qu'existe la beauté. Ne connaissant rien de tout ceci, on a peur non seulement du connu mais encore de l'inconnu. Il faut considérer la peur totale, non pas la peur fragmentaire par laquelle on se sent momentanément entamé.

La question se pose alors: est-on capable de percevoir cette peur globale? Est-on capable de la voir complètement dans son entier et non sous ses aspects divers? J'ai peut-être peur, moi, de la mort et vous de la solitude, un autre de ne pas atteindre à la célébrité, ou de vivre d'une vie morne, solitaire, lassante, routinière, une vie de drogué. On peut avoir peur de tant de choses et nous sommes portés à vouloir résoudre chaque peur isolément, l'une après l'autre. A ce qu'il me semble, un tel désir indique une absence de maturité parce qu'en fait il n'existe que la seule peur.

L'esprit est-il capable de percevoir cette peur globale et non pas seulement d'en saisir les aspects divers? Vous-comprenez ma question? Comment est-il possible de voir la peur foncière en même temps que ses aspects divers: la structure centrale, la nature de la peur, et aussi ses dérivés fragmentaires tels que la peur de l'obscurité, la peur de marcher tout seul, la peur du mari, de la femme, ou de perdre sa situation? Si je pouvais comprendre la nature fondamentale de la peur je pourrais alors en examiner les détails, mais si je me contente des détails jamais je n'arriverai au cœur du problème.

La plupart d'entre nous, quand ils sont en proie à la peur, sont portés à la fuir, ou à la supprimer, ou à la dominer, ou à rechercher une évasion quelconque. Nous ne savons pas comment regarder. Nous ne savons pas comment vivre avec cette peur. La

plupart d'entre nous, malheureusement, avons peur de quelque chose depuis notre enfance jusqu'au jour de notre mort. L'éducation que nous donne notre société corrompue l'engendre et la favorise. Observez la forme de peur qui vous est particulière, si vous en avez conscience, observez vos réactions, regardez-la, regardez-la sans qu'il se produise le moindre mouvement d'évasion, de justification ou de suppression, simplement regardez-la. J'ai peut-être une peur toute particulière de la maladie, suis-je capable de la regarder sans frémir, sans m'évader, sans rechercher tel ou tel espoir - simplement la regarder?

« Comment regarder » est très important, me semble-t-il. Tout le problème est contenu dans ces mots « regarder, voir et écouter ». Puis-je regarder la peur sans qu'intervienne le mot qui est cause de cette peur? Puis-je regarder sans qu'intervienne le mot qui donne naissance à la peur, comme par exemple le mot « mort »? Ce mot seul entraîne un saisissement, une anxiété, tout comme le mot « amour » comporte son propre frémissement, sa propre image. Suis-je capable de regarder cette peur sans le mot, sans aucune réaction, justification, acceptation ou refus ; simplement la regarder? Je ne peux le faire que quand mon esprit est très calme, de même je ne peux écouter les paroles que vous prononcez que si mon esprit cesse de bavarder, de dialoguer constamment avec lui-même ; alors seulement je peux écouter ce que vous dites d'une façon complète. Si je poursuis ma propre conversation intérieure, avec mes propres problèmes, mes propres anxiétés, je suis incapable de vous écouter. De même, suis-je capable de regarder n'importe quelle peur, n'importe quel problème qui est le mien, simplement de le regarder sans chercher à le résoudre, de construire en moi-même un état de courage et tout ce qui s'ensuit, ne puis-je pas simplement l'observer? On peut observer un nuage, un arbre, le mouvement d'un ruisseau, avec un esprit assez calme, parce que ce sont des choses qui n'ont pas pour nous une très grande importance, mais quand il s'agit de peur, de désespoir, quand on est en contact direct avec la solitude, la jalousie, ou tout autre état hideux du même genre, est-on capable de regarder complètement, ayant l'esprit si calme que l'on puisse vraiment voir?

On ne peut pas cultiver un esprit tranquille ; un esprit que l'on a forcé au calme est dans un état de stagnation, il est sans profondeur, sans largeur, sans beauté. Mais si vous êtes sérieux vous voulez voir la peur d'une façon complète, vous ne voulez plus vivre avec la peur parce que c'est une chose affreuse ; vous la connaissez la peur, vous savez comment elle fausse, comment elle déforme, comment elle obscurcit nos jours. Quand vous vivez avec sérieux, avec intensité, c'est comme si vous viviez avec un serpent dans votre chambre, vous êtes à l'éveil de chaque mouvement, vous êtes très sensible au moindre bruit qu'il peut faire. Pour observer la peur il vous faut vivre avec elle, il vous faut connaître et comprendre tout son contenu, sa nature, sa structure, son mouvement. Peut-on vivre avec elle de cette façon? Avez-vous jamais essayé de vivre ainsi avec n'importe quoi, de vivre avec vous-même d'abord, avec votre femme, votre mari? Si vous vous êtes décidé de vivre avec vous-même, vous commencez d'apercevoir que ce « vous-même » n'est pas un état statique, c'est une chose vivante, et pour vivre ainsi avec cette chose vivante votre esprit, lui aussi, doit être vivant, et il ne peut pas l'être s'il est prisonnier d'opinions, de jugements, de valeurs. Vivre avec une chose vivante est une chose des plus difficiles parce que, habituellement, ce n'est pas avec la chose vivante que nous sommes mais avec son image, et cette image est une chose morte à laquelle nous ajoutons sans cesse de nouveaux éléments, et c'est pour cela que tous nos rapports sont faussés.

Pour vivre avec la peur, qui est une chose vivante, il faut un esprit et un cœur extraordinairement subtils, qui ne sont attachés à aucune conclusion, aucune formule et qui peuvent par conséquent suivre chaque mouvement de la peur. Si vous vivez avec elle et si vous observez de cette façon, - il n'est pas besoin pour cela d'une

journée entière, cela ne peut prendre qu'une seconde, qu'une minute, -vous commencez à connaître toute sa nature et vous vous demanderez inévitablement: quelle est cette entité qui vit avec elle, qui est-ce donc qui vit avec elle, qui la suit, qui l'observe? Qui est l'observateur et quel est l'objet de son observation?

Vous vous demandez: qui est l'observateur, celui qui vit, qui observe, qui tient compte de tous les mouvements, des formes diverses de la peur, et qui a également conscience du fait central de la peur? Cet observateur est-il une entité morte, un être statique ; a-t-il accumulé une grande somme de connaissances, d'éléments d'information à son propre sujet, a-t-il beaucoup appris, passé par beaucoup d'expériences ; est-ce que toute cette expérience, ce savoir, ces variétés infinies de souffrance et de solitude, tout cela n'est que le passé, une chose morte de la mémoire ; est-ce cet être mort qui observe et qui vit tous les mouvements de la peur? L'observateur est-il le passé mort et statique, ou est-il lui-même une chose vivante? Quelle est votre réponse? êtes-vous l'entité morte qui observe une chose vivante ; ou bien une chose vivante observant une chose vivante? Dans l'observateur existent les deux états ; quand vous observez un arbre, vous observez avec toutes vos connaissances botaniques à son sujet et vous observez aussi son mouvement vivant, le vent dans le feuillage, dans les branches, comment le tronc s'incline dans le vent ; c'est une chose vivante, et vous le regardez à partir d'un savoir accumulé à son sujet, mais ce savoir est une chose morte ; ou bien vous le regardez sans aucun savoir accumulé et ainsi vous, qui êtes une chose vivante, regardez une chose vivante. L'observateur est à la fois le passé et le présent vivant ; l'observateur est le passé qui touche le présent vivant.

Voyons cela de beaucoup plus près. Quand vous, l'observateur, regardez votre femme, votre ami, observez-vous avec tous les souvenirs de jadis, avez-vous conscience que c'est le passé qui souille le présent, ou bien observez-vous comme si le passé n'existait pas du tout? Le passé projette toujours son ombre sur le présent, les souvenirs, - ce qu'elle m'a dit, ce qu'il m'a dit, - le plaisir, la flatterie, les insultes de jadis, tous ces souvenirs touchent le présent et le faussent. L'observateur est à la fois le passé et le présent, il est moitié vivant et moitié mort, et c'est avec ce vivre et ce mourir qu'il regarde.

Existe-t-il un observateur qui ne soit ni du passé, ni du présent, en fonction du temps? Qu'il existe un observateur imprégné du passé, c'est assez clair - l'image, le symbole, l'idée, les idéologies, etc., tout le passé - et cependant il est en même temps activement présent, examinant, regardant, observant, écoutant activement. Tout ce qu'il regarde, tout ce qu'il écoute, a subi le contact du passé et l'observateur est encore dans le champ du temps. Or s'il observe l'objet, la peur ou tout autre chose, dans le champ du temps, il ne voit pas la peur dans sa totalité. Comment l'observateur peut-il tout transcender de façon à n'être ni le passé, ni le présent de sorte que l'observateur soit la chose observée, laquelle est vivante? Ceci, ce dont nous parlons, est la vraie méditation.

Il est très difficile d'exprimer en paroles la nature de cet état d'un esprit où existent non seulement le passé compris dans l'observateur, mais encore cet observateur qui en fait contemple, écoute, tout en conservant un élément, une racine dans le passé. C'est parce que l'observateur vit dans le passé et dans le présent qui a subi le contact du passé, c'est à cause de cela qu'il y a une division entre l'observateur et la chose observée. Cette division, cet espace, cet intervalle de temps entre l'observateur et la chose observée, ne prend fin que quand intervient une autre qualité qui est sans rapport aucun avec le temps, qui n'est ni du passé, ni du présent ; alors seulement peut-on dire que l'observateur est la chose observée, et il ne s'agit pas là d'un processus d'identification avec la chose observée.

Quelqu'un qui s'était intéressé à ces choses, m'a dit que dans l'ancienne Chine, un peintre de la nature, avant de commencer à peindre, se mettait devant un arbre pendant des jours, des mois, des années, - le temps n'importait pas, - jusqu'au moment où il ne faisait qu'un avec l'arbre ; il ne devenait pas l'arbre, il ne s'identifiait pas avec l'arbre, mais il était l'arbre. Cela veut dire qu'il n'y avait aucun espace entre l'observateur et la chose observée, il n'y avait pas d'expérience faite par l'observateur, expérience de la beauté, du mouvement de l'ombre, de la mort d'une feuille, de la qualité de la couleur. Il était l'arbre totalement et il ne pouvait peindre que dans cet état. C'était aussi le cas dans l'Inde ancienne, on n'essayait pas d'être à la mode, ni non figuratif, ni ceci, ni cela, et tous les procédés modernes. L'identification voulue avec quelque chose est assez facile à obtenir, mais elle conduit à des conflits plus intenses, à plus de souffrance et à une plus grande solitude. Nombre d'entre nous s'identifient avec la famille, le mari, la femme, le pays, et tout ceci a conduit à de grandes souffrances, à de grandes guerres. Nous parlons de quelque chose d'entièrement différent et ceci vous devez le comprendre non pas verbalement mais dans le noyau même, dans le cœur, à la racine même de votre être, et vous verrez alors que vous serez libres intemporellement de toute crainte, et qu'alors seulement vous saurez ce que c'est que l'amour.

Il faut comprendre l'observateur et non pas la chose observée laquelle a peu de valeur. La peur en elle-même a peu de valeur quand on y pense, ce qui importe c'est comment vous la regardez, ce que vous en faites ou ce que vous n'en faites pas. L'analyse, la recherche de la cause de la peur, les éternelles interrogations, questions, imaginations, tout cela vient de l'observateur ; donc comprendre l'observateur est plus important que de comprendre la chose observée. En regardant l'observateur, et c'est soi-même, on aperçoit qu'il est non seulement issu du passé sous forme de souvenirs, d'espérances, de culpabilité, de savoir, mais que tout le savoir du monde est chose du passé. Quand on dit: « Je sais », cela signifie: « Je vous connais tel que vous étiez hier ; mais je ne vous connais pas vraiment tel que vous êtes maintenant. » « Soi-même » est chose du passé, vivant dans le présent mais ayant subi les contacts du passé, l'ombre du passé, et demain est en attente et fait également partie de l'observateur. Tout cela est dans le champ du temps, hier, aujourd'hui et demain. Voilà tout ce que nous connaissons et c'est dans cet état d'esprit que l'observateur contemple la peur, la jalousie, la guerre, la famille - cette entité emprisonnante que l'on nomme famille - et c'est avec tout cela que nous vivons. L'observateur s'efforce à chaque instant de résoudre le problème de la chose observée qui lui est un défi, qui est quelque chose de neuf et que l'on traduit sans cesse en termes de l'ancien et, ainsi, on est plongé dans le conflit jusqu'au jour de sa mort.

On ne peut pas comprendre intellectuellement, verbalement, discursivement, ni au moyen d'explications, l'état d'un esprit où il n'y a aucun espace entre l'observateur et la chose observée, où le passé n'intervient plus à aucun moment. Cependant, c'est là l'état où l'observateur est la chose observée et où la peur prend totalement fin.

Tant qu'existe la peur il n'y a pas d'amour. Qu'est-ce que l'amour? Il y en a tant d'explications, la sexualité, appartenir à quelqu'un, ne pas être dominé par quelqu'un, être nourri psychologiquement par un autre, et toute la pensée qui gravite autour de la sexualité ; c'est en général ce qu'on entend par amour - et en tout cela il y a toujours anxiété, peur, jalousie, culpabilité. Certes, là où bouillonne un tel conflit il n'y a pas d'amour. Ceci n'est pas une maxime à se remémorer mais un fait à observer en soi-même ; vous pourrez faire tout ce que vous voudrez, tant qu'existe la peur, tant qu'existent la jalousie sous aucune forme, l'anxiété, vous ne pouvez absolument pas aimer. L'amour n'a rien de commun avec le plaisir et le désir ; le plaisir accompagne toujours la peur, et un esprit qui vit dans la peur est évidemment toujours à la poursuite du plaisir. Celui-ci ne fait qu'augmenter la peur et l'on est pris dans un

cercle vicieux. En prenant conscience de ce cercle vicieux, simplement en l'observant, en vivant avec lui, n'essayant jamais de vous en sortir, vous le briserez, car jamais il n'est brisé grâce aux efforts que l'on fait pour l'anéantir. Alors quand il n'y a pas de plaisir, de désir ou de peur, il existe quelque chose qu'on peut appeler l'amour.

QUESTION : Il me semble que la peur est nécessaire à notre autoprotection.

KRISHNAMURTI : Oui, monsieur, c'est assez clair, n'est-ce pas? Physiquement, la peur est en rapport direct avec l'existence biologique. Tant que l'on a besoin de sécurité physique il y a certainement peur. Évidemment ceci est vrai. Tant que je dépendrai de quel qu'un pour ma nourriture et mon logement, j'aurai forcément peur physiquement d'être sans aliments et sans abri demain. Mais la société moderne - l'État bienfaiteur -veille à ce que chacun ait ce qu'il lui faut comme aliments, abri et vêtements. Mais je puis avoir tout cela et avoir peur tout de même parce que je veux me sentir psychologiquement en sécurité, il me faut de la sécurité dans mes rapports avec autrui, dans la situation que je me suis faite comme ayant la plus grande importance, une situation qui me procure du prestige, le respect des autres ; ainsi il n'y a pas seulement des peurs physiques mais des peurs psychologiques. On crée une société qui nourrit et maintient les peurs physiques. Les peurs psychologiques prennent naissance quand nous nous sentons Allemand, Français, Anglais, Russe, avec nos nationalismes, nos drapeaux stupides, nos rois, nos reines, nos armées séparées et toutes ces choses puériles. Telles sont les sottises qui nous détruisent. Nous dépensons des millions et des millions pour des armements destinés à détruire les autres. Il n'y a pas de sécurité pour nous, même physiquement ; pas tellement en Suisse, ni en Hollande, ni en Angleterre, mais allez aux Indes, au Moyen-Orient, au Vietnam: nous sommes tous responsables de la grande insécurité qui sévit dans ces pays. Ce qui est de toute première importance c'est de comprendre, et par conséquent de voir de haut, les sécurités psychologiques, les intérêts établis qui sont à la racine de nos nationalismes, de notre sentiment de la famille, des religions et de tout ce qui s'ensuit ; alors nous aurons une sécurité physique et il n'y aura plus de guerre.

QUESTION : Comment se fait-il qu'un passé mort puisse exercer une influence si exorbitante sur le présent immédiat?

KRISHNAMURTI : Comment un passé mort peut-il exercer une telle domination sur une chose que je me figure être vivante ; je me figure qu'elle est vivante? Mais est-elle vivante, ou bien ne sommes-nous pas plutôt le passé mort auquel nous nous efforçons d'insuffler la vie dans le présent? Ceci veut dire, vivez-vous, vous comprenez: vivez-vous? Sans doute vous mangez, vous avez des expériences sexuelles, vous gravissez des montagnes, mais ce sont là des actions mécaniques. Mais vivez-vous vraiment, ou bien n'est-ce pas plutôt le passé qui vit dans le présent et fait que vous ne vivez pas du tout, le passé qui se prolonge dans le présent, lui donnant une qualité de vie? Je ne sais pas si vous vous êtes jamais observé vous-même, qu'est-ce que c'est « vous-même »? Il y a ce « vous-même » qui est un poids mort issu du passé et vous prétendez vivre dans le présent. Quel est ce quelque chose qui dit: « Je vis », cette conscience qui affirme: « Je suis vivant », en dehors de l'organisme physique qui comporte ses propres réponses, ses propres mobiles? Quel est ce quelque chose qui affirme: « Je suis vivant », est-ce pensée, est-ce sentiment? Si c'est la pensée, il est évident que la pensée est quelque chose de vieux ; si vous pouviez voir vraiment que la pensée est toujours quelque chose de vieux, si vous le voyiez vraiment avec la force avec laquelle vous ressentez la faim, alors vous verriez que ce que vous vous figurez être une chose vivante n'est qu'une prolongation modifiée du passé, c'est la pensée. Existe-t-il autre chose de vivant? Non pas le Dieu qui serait en vous, parce que ceci encore est une manifestation de la pensée, laquelle a inventé Dieu, parce qu'en elle-même la pensée est si incertaine, si moribonde qu'elle

se voit forcée d'inventer quelque chose de vivant ; existe-t-il vraiment quelque chose de vivant, vivant indépendamment de tout motif, de tout stimulant, de toute dépendance ; existe-t-il une chose vivante qui n'est pas le jouet des circonstances, des tendances, des inclinations? Entrez en vous-même et vous découvrirez, - vous découvrirez, et si vous êtes capables de vivre avec ce que vous aurez découvert, vous pourrez peut-être le transcender et rencontrer cette chose qui est la vie intemporelle.

Saanen, le 20 juillet 1967

Suisse
7ème Conférence
Saanen, le 23 juillet 1967

Nous disions l'autre jour que la peur et le dépassement de la peur sont un problème très complexe ; il exige une grande compréhension ne comportant ni refoulement, ni contrainte, ni aucune forme d'élimination. Pour comprendre la peur, il faut être conscient de sa nature et de sa structure, il faut apprendre à la connaître et aborder son examen sans conclusion préalable d'aucune sorte.

Je ne sais si jamais vous vous êtes demandé ce que c'est que d'apprendre. C'est une question véritablement très intéressante. Qu'est-ce qu'apprendre, et apprenons-nous jamais? Apprenons-nous par l'expérience? En accumulant du savoir? Nous prétendons apprendre par l'expérience, mais est-ce vrai? Il y a eu près de 15 000 guerres dans les 5 000 dernières années: cela fait beaucoup d'expériences pour l'homme. Celles-ci nous ont-elles appris que la guerre est la chose la plus épouvantable et qu'elle doit prendre fin? Apprendre est-ce une affaire de temps? Nous n'avons pas appris après 5 000 années que la guerre, le meurtre organisé d'autrui pour quelque raison que ce soit, est la chose la plus..., je ne sais pas quel mot employer. Si pendant ces 5 000 années nous n'avons pas appris, peut-on dire qu'il est possible d'apprendre grâce au temps? Si cette immense expérience de meurtre organisé ne nous a apparemment rien enseigné, qu'est-ce qui pourra le faire? Apparemment les circonstances environnantes, les pressions, les troubles, la destruction, la famine, la brutalité, ne nous ont rien enseigné, et nous avons mis 5 000 années à apprendre que nous n'avons rien appris. Qu'est-ce donc qu'apprendre? S'il vous plaît, ceci est une question très sérieuse, ce n'est pas une colle posée dans une école pour être un sujet de dissertation. Qu'est-ce qu'apprendre et quand ce phénomène a-t-il lieu ; est-ce une affaire de temps, un processus graduel? Et parlant d'apprendre et de décider si cela implique le temps, nous devons me semble-t-il examiner la question de l'humilité. Par celle-ci, nous ne visons pas la dureté du saint, du prêtre ou de l'homme qui dans sa vanité cultive l'humilité. Très évidemment, si je veux apprendre à connaître quelque chose, je ne dois entretenir aucune conclusion préalable à son sujet, aucune opinion. Seul, un esprit très innocent est capable d'examiner la question de l'humilité, - innocent dans ce sens qu'il ne sait pas et qu'il y a en lui une grande liberté. Très évidemment, apprendre à connaître n'a rien de commun avec le processus de savoir accumulé, d'expérience ou de tradition, et seul un esprit libre peut se trouver dans un état d'humilité ; seul, un tel esprit est capable d'apprendre. Apprendre à connaître de cette façon nous permet d'aborder le problème si complexe de la peur. Vous ne pouvez pas apprendre à connaître la peur pour avoir entendu ici une série d'explications que vous vous proposez d'appliquer, car cette mise en pratique est une chose purement mécanique, et par conséquent dépourvue de tout effet actif. Donc, quand nous commençons à saisir - par nous-mêmes et non selon l'opinion d'autrui - ce qu'est l'humilité, qu'elle est le fait d'un esprit libéré d'opinions, de jugements, de savoir, alors il y a un état par lequel nous sommes capables d'apprendre.

Voyez, messieurs, le sujet de cette causerie est une chose très grave, ce n'est pas un divertissement, un propos auquel vous prêtez négligemment l'oreille par curiosité pour passer à autre chose ensuite. Ou bien vous écoutez attentivement, ou pas du

tout. Il vaut beaucoup mieux ne pas écouter, il vaut beaucoup mieux aller vous promener dans la pluie, si toutefois vous aimez la pluie, jouir des arbres, mais si vous êtes ici, je vous en prie, accordez une attention complète parce que l'objet de notre discussion est une chose très grave. En effet, tout ceci implique une révolution psychologique totale dont le champ est au-delà, en dehors de la société ; il s'agit de susciter une révolution complète dans la psyché de l'individu lui-même ; nous ne visons que la mutation totale de l'individu, car l'individu est le collectif, ce ne sont pas deux choses séparées. La société étant l'individu et l'individu la société, pour amener une transformation des structures sociales il faut une transformation complète de l'individu. C'est là ce dont nous parlons et, ce faisant, nous découvrons et nous apprenons à connaître cette mutation totale. Mais pour apprendre, ne pas répéter, ne pas se perdre dans les explications, les opinions, les arguments dialectiques, mais pour apprendre vraiment, il faut une grande humilité. La plupart d'entre nous, malheureusement, sommes bourrés de conclusions, d'opinions, de jugements, de croyances, de dogmes, à partir desquels nous nous mettons en mouvement, nous évaluons, autrement dit, une plate-forme sur laquelle nous vivons. Un tel esprit ne peut donc absolument jamais apprendre, tout comme l'homme à travers toutes les guerres n'a jamais appris les horreurs qu'implique le meurtre d'autrui! Nous n'avons pas appris. Donc pour apprendre il faut au départ une grande humilité. Si nous avons des opinions, des conclusions, des dogmes bien définis, nous nous contentons d'accumuler, par conséquent de résister et, ainsi, nous créons des conflits en nous-mêmes et avec autrui, c'est-à-dire avec la société.

Donc apprendre est-ce une affaire de temps? L'humilité est-elle une chose à cultiver? L'humilité c'est la liberté et vous ne pouvez apprendre que dans la liberté, et non pas encombrés de souvenirs accumulés. L'humilité peut-elle être cultivée de propos délibéré, dépend-elle du temps? Peut-elle être acquise graduellement? Voyez, s'il vous plaît, ce qu'implique cette question, car si on accumule l'humilité tandis que le temps passe, c'est une humilité cultivée - et dès l'instant où elle est cultivée ou accumulée, elle cesse d'être l'humilité. L'homme qui dit: « Je suis humble » est de toute évidence des plus vaniteux. L'humilité n'est pas fille du temps, par conséquent elle ne peut être cultivée ; c'est une affaire de perception immédiate, et cette perception immédiate vous est refusée quand vous vous faites de l'humilité une idée.

Vous entendez que seul un esprit très clair, très innocent, est capable d'apprendre, et vous désirez apprendre à connaître la peur ; ayant entendu cela vous en avez déjà fait une idée: vous désirez être affranchis de la peur, et vous entendez dire qu'il faut apprendre à la connaître, et que vous en êtes capables si votre esprit est clair et simple, - et cette structure est déjà devenue de la pensée organisée, une idée. A partir de cette idée vous espérez apprendre, mais vous n'apprenez rien du tout, vous vous contentez de mettre une idée en action et entre l'idée et l'action il y a conflit. En tout cela vous ne voyez pas instantanément la vérité qui se cache dans ce mot « apprendre », la vérité de l'humilité où ce fait que voir est en soi-même action. Il va nous falloir, à ce qu'il me semble, traiter ce sujet de façon différente afin de l'éclaircir tout à fait.

Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi vous avez des idées, des opinions, pourquoi? Pourquoi fabriquez-vous une image, une image étant une idée? Pourquoi la pensée fonctionne-telle au moyen d'idées, l'idée de nationalité, de ce qui est bien et de ce qui est mal, qu'il est juste de tuer en certaines circonstances, et toutes ces croyances que vous avez au sujet de Dieu, de votre famille, et de ce qui est hors de votre famille ; vous avez des idées, pourquoi? Les idées sont-elles un moyen de se protéger, une résistance à toute forme de changement, de mouvement, à la vie même? Et les idées - les idées psychologiques, non pas les idées techniques, ce n'est pas de celles-ci que je parle - les idées amènent-elles une certaine clarté dans l'action? Toutes ces idées ne sont-elles pas plutôt ancrées dans le passé, et pour cette raison,

ne voyons-nous pas toujours le passé agissant dans le présent et se prolongeant dans le futur? J'apprends un métier, et ayant appris ce métier particulier, cette fonction particulière, j'entreprends d'appliquer ce que j'ai appris. Alors ce que j'ai appris et d'après quoi j'agis devient mécanique et se répète encore et encore. Ceci me donne un sentiment de sécurité, sans aucun trouble, je puis y ajouter de nouveaux éléments mais cela restera toujours mécanique.

Donc, cette façon d'apprendre implique beaucoup de choses. Apprenons-nous des idées, des conclusions pour les mettre en pratique après les avoir apprises? Voilà une des questions qui se pose. Et puis existe-t-il une idée distincte de l'action au moment même où vous agissez? Toutes les idées, - quelles soient chrétiennes, communistes, socialistes, capitalistes, n'importe quoi, - toutes ces idées ne sont-elles pas issues du passé? Toutes les idées sont toujours nées du passé et par conséquent je fonctionne conformément à certaines idées, dogmes, croyances, conclusions, je vis dans le passé, et par conséquent je suis mort. C'est comme si l'homme vivait entièrement de souvenirs morts. Au moment où vous agissez, - il ne s'agit pas d'avoir appris pour agir ensuite, mais quand vous agissez véritablement - y a-t-il une idée à ce moment-là? Autrement dit, je suis en colère, ou je suis jaloux, à ce moment de colère ou de jalousie y a-t-il une idée? Ou bien l'idée n'est-elle pas plutôt un jugement porté sur la colère, un jugement que j'ai établi dans le passé et selon lequel je condamne la colère ou je la justifie?

Apprendre implique une grande sensitivité, et de la sensitivité il n'y en a pas, quand une idée issue du passé domine sur le présent. Seul, un esprit sensitif est capable d'apprendre, et cette sensitivité est refusée quand il y a prédominance d'une idée. Autrement dit, en tant que communiste bourré de toutes les doctrines marxistes ou léninistes, ou portant avec moi tout le savoir et les idées accumulées du bourgeois, ou orienté par des idées dialectiques et ainsi de suite, je ne suis plus sensitif, mon esprit n'est plus prompt, souple, alerte ; il est incapable d'apprendre. Apprendre implique un état d'humilité et c'est un état d'où toute idée de parvenir est absente - dès l'instant où vous parvenez à quelque chose, vous perdrez cette qualité d'innocence et d'humilité. Or, un esprit clair, sensitif, non pas seulement physiquement mais chose bien plus importante psychologiquement, intérieurement, sensitif à l'intérieur de notre peau, est chose possible. La plupart d'entre nous sommes insensitifs, même physiquement. Observez-vous vous-même, je vous prie. Nous mangeons trop, nous n'avons pas réfléchi pour adopter un régime alimentaire favorable, nous fumons trop, et ainsi nos corps deviennent épais, insensitifs, la qualité d'attention qui dépend de l'organisme s'en trouve elle-même émoussée. Comment un esprit très sensitif, alerte, clair, peut-il exister dans un organisme physique émoussé, pesant, alourdi? Nous pouvons être sensitifs quand il s'agit de ce qui nous touche personnellement, mais la Sensitivité totale à l'égard de tout ce qu'implique la vie exige la non-fragmentation de l'organisme, un mouvement total unitaire où le physique n'est pas séparé du psychique.

Apprendre à connaître la peur c'est apprendre à connaître la douleur, et c'est aussi apprendre à connaître le plaisir. Le plaisir et la peur vont de pair. Si je n'obtiens pas ce que je désire j'ai peur, je suis anxieux, jaloux, je deviens haineux. Pour comprendre la peur il faut comprendre la souffrance ; je pense que les deux sont en rapport étroit. Et pourtant avant d'aborder la question de la souffrance il faut comprendre la passion. Je suis navré qu'il y ait tant de choses à comprendre, mais la vie est ainsi faite, n'est-ce pas? Ce n'est pas en observant une seule chose que vous pouvez espérer saisir tout le reste. Mais, en fait, il n'y a qu'une seule chose à comprendre et, celle-là, si vous la comprenez complètement le reste a peu d'importance. Mais, saisir cette totalité exige non seulement un esprit non fragmentaire, mais aussi beaucoup d'amour.

Il nous faut comprendre la peur, apprendre à la connaître, et ceci signifie apprendre à connaître la douleur et la fin de la douleur, nous sommes ainsi conduits à nous demander ce que c'est que la passion. Nous savons que ce mot est en rapport avec la souffrance, et la plupart d'entre nous subissons une souffrance d'une sorte ou d'une autre, consciemment ou inconsciemment. Nous sommes des êtres humains qui souffrons, nous ne connaissons pas un moment de félicité qui soit pur de toute souillure de la pensée ; pas un instant de véritable jouissance profonde n'ayant subi le contact d'aucun souvenir, d'aucune pensée. Dès l'instant de notre naissance à celui de notre mort nous sommes un champ de bataille. Il n'y a jamais d'ordre, de paix, jamais un sentiment de tranquillité, de félicité. Tout ce que nous connaissons c'est le conflit et la souffrance.

Pour pénétrer la nature de la souffrance, nous devons comme nous l'avons dit examiner la question de la passion. Voyez-vous, l'amour n'est ni le désir, ni le plaisir, et il est très difficile de voir la vérité de cette affirmation, de voir, de ressentir dans les profondeurs de votre être, que l'amour n'est ni désir, ni plaisir. Parce que le désir dont nous avons parlé dans d'autres causeries, devient le plaisir quand la pensée s'attarde sur une chose qui nous a procuré du plaisir, de la jouissance ; on y pense de plus en plus ; cette pensée n'est pas l'amour. Quand je pense à VoUS) - que je me figure aimer, - quand je pense à vous c'est un plaisir qui m'est venu de vous, qui est nourri par la pensée, je pense à vous, et dès l'instant à partir duquel apparaît la pensée, l'amour disparaît. Tout ce que nous savons de l'amour, de l'amour comme désir, plaisir et passion, qui est appétit, n'a absolument rien de commun avec la passion dont nous parlons, laquelle n'est pas un résultat de la pensée. Si j'éprouve de la passion pour vous, ou pour une idée ou tout autre chose, ma passion est due à un stimulant, elle contient un mobile, ce mobile étant: « Ici, je vais trouver du plaisir. » S'il vous plaît, observez tout ceci en vous-même. Donc, une passion éprouvée pour quelque chose, ou obtenue par quelque chose, n'est pas celle dont nous parlons, parce qu'en tout ceci la souffrance et la douleur sont implicites. La passion implique qu'on a totalement rejeté la pensée et l'idée. Et quand existe en nous cette passion, cette intensité, cet élan, - qui sont toujours du présent, qui n'ont rien de commun avec hier et demain, - nous pouvons alors aborder la question de la souffrance nous demandant si jamais elle peut prendre fin.

Un esprit noyé dans la souffrance ne peut absolument pas fonctionner d'une façon naturelle, il est la proie de névroses, il recherche les drogues diverses, S.T.P. ou L.S.D., ou la marijuana, et cela parce qu'il n'a pas compris la vie, pour lui la vie n'a pas de sens, et elle est entièrement superficielle. Si, vers les vingt ans, vous avez été comblés de tout, vous désirez alors une soi-disant expansion de votre conscience, et vous prenez dans ce but des drogues qui vous procurent temporairement une sensibilité accrue, mais elles n'affranchissent pas votre esprit de la douleur.

En parlant, en discutant ensemble, nous nous efforçons de voir s'il est possible de mettre complètement fin à la douleur. Il y a, vous le savez, la souffrance de la solitude, celle de la mort, et puis toutes ces petites souffrances mesquines, ne pas se sentir d'amour, ne pas avoir été aimé, de n'avoir pas pu s'accomplir, de n'avoir pas été un grand homme, toute cette multitude de souffrances que nous accumulons au cours de notre vie. Or, est-il possible d'être affranchi des grandes et des petites souffrances, de toutes les souffrances? Est-il possible de les balayer toutes? Ce n'est possible que quand existe cette passion de découvrir, et cette passion de découvrir vient grâce à la connaissance de soi: on ne se connaît pas soi-même selon Freud, Jung, ni selon les psychologues et les psychanalystes, tout cela est trop enfantin ; parce que si j'apprends conformément à tous ces gens, j'apprends à connaître ce qu'ils sont eux, mais pas ce que je suis moi-même. Pour me connaître moi-même, il faut qu'il n'y ait aucun instant d'accumulation à partir duquel j'espère apprendre. Je suis moi-même

un mouvement constant, venant d'hier traversant aujourd'hui et penché sur demain, un seul mouvement sans fin. Il me faut apprendre à connaître ce mouvement et je ne suis capable de le faire que si mon esprit est vide de toutes les conclusions préalables me concernant. Voir cela instantanément, pour voir ce mouvement tout entier, il vous faut une passion intense. Quand vous avez écouté le tonnerre l'autre nuit, -si toutefois vous avez écouté et n'étiez pas profondément endormis, - si vous avez écouté et s'il existait un espace entre celui qui écoutait et la chose que vous écoutiez, vous n'avez pas entendu le tonnerre. Mais si vous avez écouté directement, sans aucune idée, alors vous étiez vous-même le tonnerre, parce qu'il n'y avait aucun espace entre lui et vous. Tout ceci n'est pas un amas de sottises plus ou moins fantaisistes ou orientales. Vous savez, cette façon de partager la vie entre l'Orient et l'Occident est véritablement très dépourvue de maturité, car nous sommes des êtres humains que nous vivions en Inde ou en Chine, ou dans ce merveilleux pays. Or l'homme est dans la douleur, il y a toujours été et ne sachant pas comment s'en sortir, comment mettre fin à la douleur, il la personnifie dans une église et il l'adore, -et dès lors, il vous faut avoir un rédempteur, un sauveur, et toutes ces choses que l'homme a inventées quand il se trouve dans la douleur et ne sait pas s'en sortir. Mais nous disons qu'il y a un moyen de s'en sortir d'une façon totale et complète, pour cela il vous faut voir le mouvement total de la vie comme étant vous-même, le voir instantanément, et pour voir cela avec clarté vous devez avoir de la passion. Il n'y a pas de passion dès l'instant où il y a peur, mais vous avez de la passion quand il y a un amour qui n'est ni désir, ni plaisir.

Pouvons-nous parler ensemble de ce qui a été dit ce matin?

QUESTION : Monsieur, vous avez dit que pour apprendre il nous faut avoir un esprit sensitif, mais quand on ne l'a pas, comment s'y prendre pour l'avoir?

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, savons-nous que nous avons un esprit dépourvu de clarté et de sensitivité? Le savez-vous? S'il vous plaît, suivez soigneusement. Le savez-vous de la même façon que vous connaissez la faim? Ou bien, le savez-vous parce que quelqu'un vous l'a dit, ou bien parce que vous comparez votre esprit avec celui de quelqu'un d'autre, et vous vous dites alors: « Mon esprit n'est pas clair. » Vous voyez la différence? Avez-vous comparé et avez-vous dit par conséquent: « Je ne le suis pas »? quand vous comparez, qu'est-ce qui se passe? Vous avez l'idée que vous êtes abêti, et aussi l'idée que quelqu'un d'autre est très intelligent. Ces deux images, celle de vous-même et celle de l'autre, sont dressées l'une contre l'autre. êtes-vous capable de vous voir comme étant abêti sans comparaison? Ou ne le connaissez-vous que grâce à la comparaison? Or, ceci est une question importante à demander et à résoudre. Savez-vous que vous avez faim parce que vous avez eu faim hier, ou bien connaissez-vous la faim parce que vous êtes véritablement affamé aujourd'hui? Vous savez une chose par comparaison et ainsi vous ne savez pas vraiment, ou bien la savez-vous parce qu'il en est ainsi? Ceci est un point très important parce qu'à travers toute notre vie, depuis notre enfance, depuis l'école jusqu'au jour de notre mort, on nous apprend à nous comparer à autrui ; et pourtant quand je me compare avec quelqu'un d'autre je suis en train de me détruire. Dans une école, dans une école ordinaire où il y a beaucoup d'élèves, quand on compare un élève à un autre qui est très doué, qui est à la tête de la classe, qu'est-ce qui se passe vraiment? Vous détruisez cet élève. Et c'est ce que nous faisons toujours tout au long de notre vie. Or, suis-je capable de vivre sans comparaison, sans me comparer avec qui que ce soit? Ceci veut dire qu'il n'y a ni haut ni bas ; il n'y a pas celui qui est supérieur ni celui qui est inférieur. Vous êtes véritablement ce que vous êtes, et pour vous comprendre, pour vous voir tel que vous êtes vraiment, ce processus de comparaison doit prendre fin. Si je suis toujours à me comparer avec un saint quelconque, ou un instructeur, ou un homme d'affaires, ou un poète et tout ce qui s'ensuit, qu'est-ce qui m'est arrivé, qu'ai-je fait? Je me compare dans le seul but de gagner, de parvenir, de devenir ; mais

quand je ne compare pas je commence à comprendre ce que je suis. Commencer à comprendre ce que l'on est, est beaucoup plus intéressant, séduisant, cela dépasse infiniment toutes ces stupides comparaisons.

QUESTION : Qu'est-ce que cela veut dire: être sérieux, et pourquoi ne le suis-je pas?

KRISHNAMURTI : En tout cas, monsieur, très peu de gens sont sérieux. Nous sommes sérieux à certains moments, quand nous nous sentons acculés. Qu'est-ce que cela veut dire pour vous, monsieur, d'être sérieux ; pour chacun de nous, qu'est-ce que cela veut dire? En général, cela veut dire que nous devenons sérieux quand il existe un danger, une menace personnelle, quand notre sécurité financière ou émotive, la sécurité de nos relations avec autrui, sont troublées ; alors nous sommes très sérieux. Et ce sérieux tourne à la jalousie, à la peur, à l'autoprotection. Est-ce cela le véritable sérieux? Être sérieux signifie être fervent, n'est-ce pas? - pas simplement être sincère ou intègre - être fervent dans la vie, qu'il s'agisse de gagner sa vie, de sa famille, de ce que vous faites, de ce que vous pensez, de ce que vous sentez, être sérieux quand il s'agit de la totalité des choses. Être fervent, sérieux, non pas quand vous y êtes forcé, quand vous êtes éperonné, non pas quand vous avez quelque chose à gagner, quelque plaisir à vous procurer. Ce sérieux ne peut pas vous être donné par un autre, il ne serait alors qu'un stimulant, et si c'est un stimulant qui vous pousse à être sérieux ce matin, pendant cette réunion, alors quand vous sortirez il s'évaporera.

Saanen, le 23 juillet 1967

Suisse
8ème Conférence
Saanen, le 25 juillet 1967

Nous parlions d'être sérieux. Je ne crois pas qu'on puisse être sérieux pour une chose et pas pour une autre ; on ne peut être sérieux qu'en toute chose, allant des événements les plus triviaux jusqu'aux problèmes les plus profonds de la vie. On ne peut se permettre d'être insouciant à aucun sujet, parce qu'un esprit insouciant est en fait un esprit très frivole, choisissant une chose élue pour laquelle il sera sérieux pendant quelques jours, pendant quelques années, et l'abandonnant ensuite pour trouver de nouveaux objets à son sérieux. Tandis que si l'on est véritablement sérieux en toute chose - et je veux dire toute chose, allant de la forme de votre main jusqu'aux problèmes les plus profondément troublants de la vie - alors, cette qualité de sérieux imprègne toute notre vie, non seulement quand nous sommes jeunes mais tout au long de notre existence jusqu'au moment de la vieillesse. Il me semble qu'un esprit prompt à donner son opinion, un esprit qui papillonne d'une idée à une autre, d'une expérience à une autre, ou d'un appétit sexuel à un autre, un tel esprit n'est évidemment pas très sérieux. Il verra non seulement croître le nombre de ses problèmes, mais s'avérera totalement incapable de comprendre la question vaste et complexe de la vie.

Nous avons aussi parlé de la peur et nous allons poursuivre notre enquête, non seulement en ce qui concerne la nature et la structure de la peur, mais nous chercherons à découvrir si on peut être profondément et véritablement affranchi de cette chose que nous appelons la peur. Si quand ces causeries auront pris fin vous ne partez pas véritablement et entièrement libérés de cet énorme fardeau, si au contraire vous n'avez que vu proliférer vos désirs et vos problèmes, dans votre effort pour comprendre ce qui a été dit, si vous vous perdez dans un fouillis d'explications, alors il me semble que tout ceci aura été inutile, sans valeur, et ces réunions iront rejoindre les innombrables divertissements, elles auront été un stimulant d'un nouveau genre et les stimulants ne font qu'alourdir l'esprit.

Vous devez forcément vous rendre compte de ce qui se passe en ce moment dans le monde, non seulement dans votre petite famille mais dans le monde entier, en Asie, en Amérique et en Europe. Il y a un mouvement de révolte contre l'ordre établi parce que ce qu'on appelle l'ordre établi n'est rien de bien considérable. Qu'a-t-elle construit, la vieille génération, construction dont, souvenez-vous-en, chacun de nous est responsable? Chacun de nous est responsable de chaque guerre, qu'elle se poursuive en Orient, en Europe, en Amérique ou ailleurs - chacun de nous est responsable de la confusion, de la souffrance, de la laideur qui règnent dans le monde. Quand nous mettons l'accent sur l'individu, il ne s'agit pas de l'individu s'opposant à la société. Un homme profondément sérieux n'est plus un individu, il n'est plus imbriqué dans la société, il est à la fois hors du champ de l'individualité et des structures sociales, il est un être humain entièrement différent. Nous mettons l'accent sur cette responsabilité de l'individu vis-à-vis de chaque manifestation violente, brutale ou laide, qui se passe dans le monde, et ceci n'est pas une exagération. Il est très facile de se laisser aller à l'idée que la société est tout ce qui importe, le collectif, et que l'individu est sans importance ; ou bien au contraire de ne

voir que l'individu et de négliger la société. Mais l'individu est la société, et la société est l'individu, ce sont deux choses inséparables.

C'est un sujet que nous avons soigneusement approfondi pendant ces causeries, et nous avons vu comment chacun de nous - c'est une chose que je sens profondément, ce n'est pas une affaire de mots - comment chacun de nous est intensément et constamment responsable. Qu'avons-nous construit comme société? Il y a encore des guerres et dans notre société les choses les plus importantes sont la réussite, les grandes affaires et les églises. Il y a les religions, elles sont sans aucune portée ; écoutez leurs ritournelles, leurs idées, respirez leur encens et tout le reste, et vous vous rendrez compte qu'elles ont complètement perdu la signification qu'elles ont pu avoir jadis ; il est tout naturel que l'homme intelligent soit dans un état de révolte contre tous ces principes établis et organisés.

Que peut faire la jeunesse? Entrer dans l'armée afin de tuer ou de se faire tuer ; se lancer dans le monde des affaires pour fréquenter le même petit bureau pendant quarante années? Ou bien entrer dans l'Église, ou encore, par esprit de révolte, avoir recours aux drogues psychédéliques? Qu'a-t-elle à leur offrir, cette société? Mais regardez-la. Qu'avez-vous, vous qui en faites partie, qui faites partie de cette culture, qu'avez-vous à offrir? Et regardez l'éducation que vous avez pu recevoir, dressés comme vous l'êtes à vous comporter comme une bande de singes, à vous engager dans une ornière, ou n'être qu'un rouage, devenir un technicien, un expert en matière d'ordinateurs, capables d'accomplir diverses besognes mécaniques. Et nous sommes responsables de tout ce chaos et de toute cette souffrance. Et toute cette confusion, cette souffrance, cette réussite personnelle dont nous sommes si fiers, - que ce soit dans le domaine de la littérature, du voyage dans la lune, d'un champ de bataille, de massacrer le plus de gens possible et d'être décoré pour cela, ce tourment constant, ce chaos, cette anxiété, ce désespoir complet de la vie moderne, - voilà ce que nous appelons vivre. N'est-ce pas vrai? Observez tout cela, je vous en prie, non pas selon les désirs, les préjugés, les points de vue de l'orateur - il n'en a pas - mais observez simplement ce qui se passe véritablement en vous-même et en dehors de vous-même, observez la culture au sein de laquelle vous vivez, ce désir de puissance, de situation, de prestige, de renom, de réussite, et puis ajoutez à tout cela ces étranges idées de spiritualité, de trouver Dieu, et d'étendre la portée de notre esprit au moyen de drogues, etc. Tout ce champ où règne le chaos, le conflit dans tous nos rapports, conflit engendrant la haine, l'hostilité, la brutalité, les guerres sans fin - nous appelons cela vivre. Ce champ, cette vie, c'est tout ce que nous connaissons. Nous nous sommes ménagés de savantes évasions hors de ce champ, l'alcool, les églises, la littérature, la musique, l'art. Nous sentant incapables de résoudre cette immense lutte pour l'existence, nous sommes évidemment effrayés par la vie et dans notre peur de la vie telle qu'elle est, nous cherchons toutes les formes d'évasion possibles. N'ayant pas compris cette vie, - autrement que selon les dires de quelque saint, de quelque sauveur, de quelque freudien ou jungien, ou n'importe qui, l'orateur compris, - n'ayant pas compris cette vie, chacun de nous très évidemment a peur. Nous avons peur du connu qui est notre existence quotidienne, nos rapports, nos plaisirs sexuels, nos plaisirs plus subtils, qui ne font que conduire à plus de souffrance. Et nous cherchons à masquer cette peur, à la fuir, ou à la supprimer, nous faisons n'importe quoi pour nous évader de cette vie quotidienne, parce que nous avons peur, - nous avons peur de vivre. Et puis nous avons peur de l'inconnu, de la mort, essentiellement peur de ce qui existe au-delà du lendemain. Nous avons donc peur du connu et de l'inconnu, et c'est là notre vie quotidienne. Je ne pense pas exagérer. Je ne pense pas grossir quelque chose qui ne soit pas comme je le dis, parce que c'est bien là le canevas sur lequel nous avons peint la vie que nous menons chacun de nous, et où il n'y a pas d'espoir. Toute forme de philosophie, tous les concepts théologiques ne sont

pas autre chose que des évasions de la réalité. Si nous sommes le moins du monde sérieux, c'est à quoi nous devons faire face, et ne pas nous permettre de nous évader un seul instant de ceci, de ce fait immédiat, de ce qui est véritablement. Pour le regarder en face, il faut être extraordinairement dégagé de toute peur, parce que cela implique, non seulement comment l'observer, - ceci, nous en avons déjà parlé, - mais parce qu'il nous faut également examiner la question du temps.

Il est très important de connaître cette question. Mis en face de cette peur de vivre, de ce problème d'une existence qui, telle qu'elle est, est dépourvue de toute espèce de sens, nous pouvons bien inventer des significations, substituer une idée de la beauté à ce qui est vraiment laid, élaborer une existence idéologique, mais toutes ces choses ne sont que des évasions de ce qui existe vraiment. Pour comprendre, pour résoudre cette vie de souffrance, de confusion, de tout ce qui a contribué à lui donner son caractère monstrueux, pour cela il faut non seulement comprendre comment observer, mais encore comprendre la question du temps. Par ce mot « comprendre », nous n'entendons pas une compréhension purement intellectuelle et verbale, mais la compréhension qui naît quand on accorde à quelque chose une attention pleine et entière. Si je veux comprendre la beauté d'un oiseau, d'une mouche, d'une feuille ou de la nature d'une personne dans toute sa complexité, il faut que j'y donne mon attention, et je ne peux la donner complètement que quand j'ai véritablement le souci de comprendre ce problème, autrement dit, que je l'observe avec amour et que je n'en ai pas peur. Et dans cette compréhension, il faut non seulement connaître, observer, savoir ce que c'est que de voir, mais encore apprendre à connaître le temps, le processus de la pensée - et ce que c'est que penser. Toutes ces choses, il faut les connaître profondément, il faut qu'elles vous soient familières.

Nous avons parlé de ce que c'est que d'observer, de voir, d'écouter. Je ne pense pas exagérer en disant que très peu d'entre nous savent regarder, regarder les choses extérieurement et intérieurement, nous regarder nous-mêmes, ou regarder les choses objectivement. Si je regarde quelqu'un qui me plaît, c'est fini, je cesse de regarder ; si je regarde quelqu'un qui ne me plaît pas, là encore j'ai cessé de regarder, parce que j'éprouve du plaisir ou de l'aversion qui sont affaire de réaction, d'opinion, de jugement, et sont un obstacle à la vision. Suivez ceci, je vous en prie, parce que si ce fait simple et fondamental n'est pas compris, nous ne comprendrons pas les choses qui exigent une observation et une attention complètes.

Toute expérience, tout savoir préalable, nous empêchent de voir et d'écouter. Si vous m'avez blessé ou insulté, si je vous regarde avec ce souvenir dans l'esprit, je suis incapable de vous voir. C'est une chose toute simple. Je vous regarde alors à partir de l'insulte, de l'image que je me suis faite de vous, et cette image qui est mémoire, idée, vous regarde, par conséquent je ne vous regarde pas directement et je n'écoute pas ce que vous me dites, j'écoute les chuchotements de l'image que je me suis faite de vous. Voilà qui est simple, mais cela devient extraordinairement compliqué quand vous vous regardez vous-même. Voilà donc le premier point qu'il ne faut pas perdre de vue, que l'on est seulement capable de regarder quand il y a une fraîcheur, une innocence de l'esprit, une liberté qui permet de regarder. Si ceci est plus ou moins clair, non pas verbalement, mais intérieurement et vraiment, pour chacun de nous, nous pouvons alors aborder cette question du temps.

Nous ne parlons pas du temps que mesure la montre, le train qui passe chaque matin à une heure donnée. Nous parlons du temps par lequel existe l'intervalle entre l'idée et l'action. Nous avons des idées, telle que la non-violence, -des idées qui viennent ou des communistes ou des capitalistes, ou de ceux qui fréquentent les églises, - bref, nous avons des idées. Il existe une idée, et il existe un intervalle entre cette idée et l'action. Cet intervalle entre l'idée et l'action est le temps. Regardez:

qu'implique-t-il cet intervalle? L'idée est là pour nous protéger, c'est évident, elle provient du souci d'assurer notre sécurité. Mais l'action véritable est toujours chose immédiate, elle n'est ni du passé, ni de l'avenir ; action signifie agir et doit forcément et toujours être dans le présent. Or, l'action est assez dangereuse, assez incertaine pour que nous l'obligions à se conformer à une idée qui nous procure une certaine satisfaction, un certain plaisir, une sécurité, et ainsi il y a un intervalle, ainsi il y a conflit, n'est-ce pas? J'ai une idée de ce qui est bien ou de ce qui est mal, ou bien un concept idéologique au sujet de ma personne ou de la société, et j'agis conformément à cette idée. Ainsi, l'action est orientée par cette idée, s'y adapte, et par conséquent il y a toujours conflit. Il y a l'idée, l'intervalle et l'action, et dans cet intervalle s'étend tout le champ du temps.

Nous nous demandons si le temps peut prendre fin, s'il peut avoir un arrêt ; autrement dit, le conflit peut-il prendre fin, non pas au cours du temps, mais tout de suite, immédiatement? Si le conflit doit prendre fin grâce au passage du temps, alors intervient de nouveau le concept, l'idée que le conflit va prendre fin, l'idée qu'en fin de compte vous pouvez y parvenir. Par conséquent, il y a de nouveau un intervalle entre ce concept et l'action, entre le concept de la violence et de la non-violence. Il y a le concept de la non-violence et pendant cet intervalle, qui est le temps, vous ne cessez de semer des graines de violence - c'est évident. Essentiellement, cet intervalle est pensée, et par conséquent le temps n'est-il pas pensée? Je répète que par « temps », nous entendons le temps psychologique et non chronologique, évidemment. Quand vous vous figurez que vous serez heureux demain, vous avez une image de vous-même parvenant à un résultat, celui d'être heureux demain. C'est la pensée, par le désir et la continuité de ce désir, de ce plaisir, nourri par la pensée, qui dit: « Demain tu seras heureux », et encore: « Demain tu réussiras », et encore: « Demain le inonde sera le plus beau des mondes. » Ainsi la pensée crée l'intervalle qui est l'essence même du temps. Vous pouvez observer ceci en vous-même. Regardez, vous avez éprouvé un plaisir, qu'il soit sexuel, ou que vous ayez contemplé un beau visage, ou la forme d'une belle montagne, d'une vallée baignée de soleil, vous en avez joui, vous avez éprouvé un plaisir à cet instant, une réaction intense, puis intervient la pensée qui dit: « Je vais conserver tout cela », « Je vais le maintenir », et puis encore la pensée se dit à elle-même: « Comment pourrai-je éprouver à nouveau ce plaisir sexuel, ou un autre?» Et ainsi, l'image du plaisir d'hier est nourrie par la pensée et l'envisage comme quelque chose qui pourra encore être éprouvé demain - de nouveau il y a un intervalle - et cet intervalle est créé par la pensée qui est temps. Ceci est-il bien compris, non pas verbalement, ni analytiquement, ni logiquement, mais vraiment, intérieurement en vous-même, en est-il ainsi? Et s'il en est ainsi, le problème dès lors est celui-ci: comment y mettre fin, comment mettre fin au temps? Parce que le temps est souffrance ; hier, ou pendant la longue suite des jours passés, j'ai aimé, ou bien vous avez aimé, ou vous avez eu un compagnon et il est parti, il est mort et le souvenir demeure, et maintenant vous pensez à ce plaisir ou à cette souffrance, vous y pensez, vous regardez en arrière, vous souhaitez, vous espérez. Ce que vous avez tant aimé vous est refusé, n'existe plus, et la pensée en s'y attardant, y revenant encore, et encore, engendre cette chose que nous appelons douleur. Et puis, de même, quand la pensée revient mille fois sur la sexualité et ses plaisirs, elle engendre un nouveau désir de plaisir et donne naissance non seulement à la souffrance, mais elle lui donne une continuité dans le temps. Je vous en prie, voyez ceci en vous-même, parce que tant qu'existera cet intervalle de temps engendré par la pensée, il y aura forcément souffrance, il y aura forcément continuité de la peur. Dès lors, on se demande si cet intervalle issu du temps et de la pensée peut prendre fin? Pas demain - vous comprenez - parce que dès l'instant où nous disons: « Est-ce que

cela prendra jamais fin? », c'est déjà devenu une idée que vous voudrez réaliser, et par conséquent il y a un intervalle et vous êtes à nouveau pris au piège.

Vraiment, il est extraordinairement intéressant de contempler l'action de sa propre pensée, simplement d'observer cette réaction à laquelle nous donnons le nom de pensée. D'où jaillit-elle? De la mémoire, évidemment. Existe-t-il un commencement à la pensée? Vous suivez tout ceci, pas intellectuellement, vous vous demandez: puis-je découvrir le commencement de la pensée, autrement dit, le commencement de la mémoire, parce que si vous n'aviez pas de mémoire vous n'auriez aucune pensée? Quel est le commencement de la pensée, a-t-elle aucune importance? Pour nous la pensée est extraordinairement importante ; plus elle est habile, rusée, subtile, mieux vous pouvez l'exprimer, - vous savez, - les idées intellectuelles ou autres qui remplissent tous les livres des gens instruits, théologiens ou non théologiens, qu'elles viennent de saint Thomas, ou de Shankara, ou des intellectuels d'Extrême-Orient, ou du champ sectaire religieux, ou du champ non religieux, ils ont rempli des milliers de livres d'idées, et nous sommes perdus d'admiration devant ces livres et ces idées, ils ont pour nous une importance immense. Nous sommes si lourdement conditionnés. Et quand nous parlons d'idées, nous attaquons tout cela à la racine même, et non pas simplement quelques-unes de vos petites idées, mais la structure même des idées.

Pour nous, la pensée, - les idées, les idéaux, la discussion, les opinions dialectiques, etc. - tout cela a pris une extraordinaire importance ; or nous sommes en train de mettre en question toute cette structure - vous comprenez, - que ce soit la construction de l'église avec tous ses dogmes et ses croyances, ses formules sur Dieu, la Vierge Marie et le Sauveur. Le monde chrétien et le monde asiatique ont chacun leur propre structure, leur propre édifice, leur propre échafaudage, qui doit leur permettre d'atteindre les Dieux, et quand nous parlons de la pensée en tant qu'idée et que temps, tout cela nous le mettons en question.

En tant qu'êtres humains, vivant dans cette société monstrueuse et laide, avec toutes ses brutalités, sa culpabilité et son anxiété, ses peurs, ses guerres et son désespoir, nous nous demandons: Tout ceci peut-il prendre fin? Non pas comme une espérance, mais comme un fait véritable. Peut-on rendre à l'esprit sa fraîcheur, sa nouveauté, son innocence, lui permettant ainsi de contempler cette existence et de produire un monde entièrement différent? On voit que nous avons séparé l'action de l'idée, que pour nous les idées ont beaucoup plus d'importance que l'action ; mais les idées sont toujours du passé et l'action est toujours du présent, - l'action, qui est la vie même, est toujours du présent. Nous avons peur de ce présent vivant et ainsi la pensée sous forme d'idée prend une très grande importance, et par conséquent il y a la mort.

Un des éléments de la vie est la mort. Nous avons peur de vivre, de la vieillesse, de la maladie, de la douleur et de la souffrance que nous connaissons dès l'instant de notre naissance jusqu'au jour de notre mort, c'est ce que nous appelons vivre, et nous avons peur aussi de quelque chose que nous ne connaissons pas, que nous appelons la mort. Et ce champ tout entier est notre vie.

On voit bien comment la pensée engendre la peur. S'il vous plaît, approfondissez la chose avec moi, ne vous contentez pas de suivre l'orateur, mais entreprenons le voyage ensemble, prenons le chemin et avançons ensemble. Ainsi, nous avons peur de la vie, de la mort, du connu et de l'inconnu, et cette peur est nourrie par la pensée. J'ai passé par telle expérience, je suis arrivé à une certaine situation sociale, une certaine position, j'ai acquis une certaine science, tout cela me donne de la vitalité, de l'énergie, un élan, et tout ce mouvement de la pensée me maintient, m'entretient, et j'ai peur de le perdre. Et ce qui menace ma réussite, mon succès, l'estrade sur laquelle

je me suis hissé, tout cela je le hais, je le déteste, je suis son ennemi. Ceci est tellement évident. Est-ce que vous ne voyez pas dans vos affaires, ou si vous enseignez, comment dès que quelqu'un vous surpasse vous vous hérissez, vous êtes pleins d'hostilité? Et vous parlez de Dieu, de vie spirituelle et de tout ce qui s'ensuit, mais votre cœur est plein de venin. Vous avez peur de perdre tout cela, et vous avez peur de quelque chose de beaucoup plus vaste qui se prépare, et qui est la mort. Et ainsi vous pensez à la mort, - et en y pensant vous créez cet intervalle entre la vie et ce que vous appelez la mort. Voilà qui est assez simple. Toutes les choses que vous connaissez, les plaisirs, les joies, les divertissements, la science, l'expérience, les réussites, les désespoirs, les conflits, la domination, vous savez, les choses auxquelles vous tenez tant: votre maison, votre petite famille, votre petite nation, vous vous cramponnez à tout cela avec l'énergie du désespoir, parce que c'est là tout ce que vous avez. En y pensant, vous créez un intervalle entre l'idée que vous vous en faites, à savoir que ce sont des choses durables, et ce qui existe réellement.

La pensée engendre, grâce au temps, non seulement la peur de vivre, mais encore la peur de la mort, et parce que la mort est quelque chose que vous ne connaissez pas, la pensée dit: « Remettons la chose à demain, évitons-la, éloignons-la le plus possible et n'y pensons pas. » Mais vous y pensez. Quand vous dites: « Je n'y penserai pas », vous y avez déjà pensé. Vous vous êtes demandé comment l'éviter, et vous pouvez très bien l'éviter grâce aux nombreuses évasions, les églises, les dieux, les sauveurs, la résurrection et l'idée qu'il existe un soi éternel et permanent, un soi qui est en vous-même, et qui a été inventé aux Indes, en Asie. Autrement dit, la pensée s'est persuadée avec habileté qu'il existe en moi, en vous, une réalité qui continuera d'exister sans fin, mais du fait que la pensée se penche dessus, ce n'est évidemment pas une chose réelle. La pensée a créé cette idée d'un soi éternel - l'âme, l'Atman - dans le but de trouver une sécurité, une espérance, mais ce sur quoi la pensée s'est attardée est par avance une chose ancienne et frelatée ; la pensée appartient toujours au passé. On a peur de la mort parce qu'on l'a remise au lendemain. Dès lors, surgit le problème de comment transcender cette soi-disant vie, et cette soi-disant mort. Existe-t-il une séparation véritable entre les deux? Vous comprenez? Vivre si intensément c'est mourir à tout ce qui appartient à jadis, évidemment ; tous les plaisirs, la science, les opinions, les jugements, les ridicules petits succès, mourir à tout cela: mourir à la famille, mourir à vos accomplissements lesquels n'ont fait que produire tout ce chaos dans le monde et ce conflit en vous-même ; mourir à tout cela. Et mourir à tout cela fait surgir une intensité, un état de l'esprit d'où sont absents le passé, le futur et la mort. Ainsi vivre c'est mourir ; vous ne pouvez pas vivre si vous ne mourez pas. Mais la plupart d'entre nous avons peur à cause de notre besoin de sécurité, de notre besoin de continuer, de prolonger la souffrance que nous avons connue, la maladie, la douleur, le plaisir, l'anxiété, et parce que nous évitons, rejetons loin de nous la mort, - c'est la pensée qui rejette la mort, - il y a la peur du connu et de l'inconnu. Quand il n'y a plus d'intervalle entre la mort et la vie, vous savez alors ce que cela signifie que de mourir, de mourir chaque jour à tout ce que vous possédez. Dès lors, l'esprit prend une extraordinaire fraîcheur, une ferveur, une intensité d'attention et une innocence. Quand on meurt à toute la suite des jours passés, dès cet instant, vivre c'est mourir. Dans cet état seul le temps peut prendre fin et dès lors la pensée ne fonctionne que là où elle est nécessaire et à aucun autre niveau, n'obéissant à aucune autre exigence.

QUESTION : Monsieur, si la pensée surgit en moi et si elle n'est pas une force extérieure qui envahit le champ de mon esprit, il semblerait alors que je ne suis rien d'autre que de la pensée ; et il semblerait aussi que selon ma volonté je pourrais penser comme il me plairait ou ne pas penser.

KRISHNAMURTI : Pourquoi séparez-vous l'intérieur de l'extérieur? Votre pensée est-elle la vôtre ou est-elle conditionnée par l'extérieur? Évidemment qu'elle l'est. Vous êtes né chrétien, communiste, vous le savez, vous êtes né dans ce monde, dans une société, dans une culture, qui vous conditionnent d'une certaine façon ; vous êtes conditionné par les livres que vous lisez, par la radio, la télévision, les journaux, les prédicateurs, et n'êtes-vous pas conditionné par moi, l'orateur? L'êtes-vous? J'espère bien que non. Parce que, si vous vous laissez conditionner par l'orateur, vous ne faites qu accepter des idées et des opinions qui n'ont pour vous aucune espèce de valeur. Nous parlons de quelque chose d'entièrement différent: de la liberté. Mais cette liberté ne peut être si vous divisez le monde comme étant partagé entre moi, le penseur, les pensées qui sont les miennes, et tout le reste du monde comme étant complètement isolé de moi. Vous pensez comme vous le faites parce que vous êtes un Américain, un Suisse ou un Indien. Il y a une culture spéciale dans laquelle vous êtes né, vous avez été formé par elle, vous êtes conditionné. Les communistes ont fait subir des lavages de cerveau à des millions de gens, ils les ont torturés pour les amener à penser à la façon d'une certaine société ayant son leader, son chef, son commissaire, l'homme qui sait, - et l'église a fait exactement la même chose d'une autre façon, - de sorte que votre culture, contorsionnée par les guerres, celle dans laquelle vous êtes né, fait partie de vous, vous êtes la société aussi bien que l'individu, vous ne pouvez pas séparer les deux. Vous êtes hors de tout ceci seulement quand il n'y a plus de peur, et vous pouvez savoir ce qu'est l'amour. Mais tant que vous demeurez dans le domaine de cette culture, de la société, de l'avidité, de l'envie, de la réussite, vous n'êtes pas un être humain libre. Vous pouvez vous figurer avoir une volonté libre, mais vous êtes simplement un rouage dans cette société monstrueuse, un être humain conditionné.

QUESTION : Comment intervient ce « mourir » immédiatement *?

KRISHNAMURTI : C'est assez simple: mourez à un plaisir immédiatement. Vous avez un plaisir, fumer ou toute autre chose, et vous mourez à ce plaisir sans discuter, sans mobile, sans peur, sans jugement, sans contrainte, simplement vous dites: « Maintenant, c'est fini » ; faites-le, et vous verrez ce que cela signifie. Pas seulement mourir à un petit plaisir, il est assez facile de renoncer à une cigarette, - je sais bien que pour certains c'est un problème énorme que de renoncer à une cigarette, à l'alcool ou à une drogue, parce que ces choses sont un narcotique qui calme, qui émoussé l'esprit et le dispense de penser, - mais mourir à un plaisir sans discussion, sans motif, parce que c'est cela qui va vous arriver quand vous mourrez, on ne peut pas discuter avec la mort. Donc si vous mourez à un désir, à un plaisir sans réagir, sans être pris par le désespoir, vous saurez ce que cela veut dire de mourir immédiatement à toute votre existence si complexe, si contradictoire.

Saanen, le 25 juillet 1967

Suisse
9ème Conférence
Saanen, le 27 juillet 1967

Il me semble que nous avons suffisamment discuté de la question de la peur ; nous pourrions, très évidemment, entrer dans plus de détails et l'explorer d'une façon plus minutieuse, mais tant que nous n'aurons pas compris, nous resterons devant notre problème primitif, c'est-à-dire la peur. Nous préoccuper uniquement des détails n'indique pas nécessairement - à ce qu'il me semble - un esprit sérieux, même si c'est avec sérieux que nous les étudions. Il est bien plus important d'être sérieux en ce qui concerne le processus total de la peur, et aussi avec ce qui se trouve au-delà de la peur ; d'examiner la possibilité pour nous d'en être complètement affranchis et débarrassés. Une telle enquête serait même un peu vaine, la plupart d'entre nous étant encore prisonniers de la peur ; mais, ayant discuté de ce sujet pendant plusieurs des réunions qui se sont tenues ici, il me semble que le moment est venu d'avancer et de ne pas nous en tenir seulement à cette unique question.

Comme nous l'avons dit, un esprit mesquin, étroit, superficiel, est très préoccupé par les détails, il les prend très au sérieux. Mais quand il se trouve devant une question plus vaste, - une question qu'il y aurait lieu d'étudier avec beaucoup plus de sérieux encore, - alors ce genre d'esprit hésite parce qu'il ne voit pas tout ce qu'implique une telle question. Ce matin donc, si vous le voulez bien, nous allons examiner ce que c'est que l'esprit, le mental ; au courant de cette exploration, de cet approfondissement, nous serons amenés peut-être à examiner l'origine de toute pensée et peut-être même quelque chose de beaucoup plus profond, qui est l'amour ; et peut-être découvrirons-nous pour nous-mêmes ce que c'est qu'un esprit véritablement méditatif.

S'agissant de cette question de l'esprit, du mental, nous voyons que les spécialistes, les neurologues, les différents psychologues, les théoriciens, les religieux et les intellectuels, l'ont défini -- plus ou moins - comme étant ce qui se souvient, ce qui a la faculté de penser à la fois raisonnablement et non raisonnablement ; il ne fonctionne pas seulement technologiquement, mais d'une façon plus vaste et on considère en général qu'il est sensible à certaines suggestions d'un principe supérieur, il comprend à la fois le conscient et l'inconscient ; il est le réceptacle de la mémoire dont le siège est dans le cerveau qui en fait partie ; l'esprit, le mental, ne peut être séparé du corps et ainsi de suite. Il est important pour chacun de ceux qui se trouvent ici de découvrir par eux-mêmes ce que nous entendons par l'esprit, le mental, non pas conformément à ces spécialistes, si capables qu'ils puissent être, ni selon les théologiens ou les gens religieux, mais rejetant tout cela, il nous faut découvrir ce que le mental est véritablement. Après cela, nous pourrons nous poser une autre question: quelle est l'origine de la pensée? Sommes-nous capables de découvrir comment elle commence? Une telle découverte révélera une profondeur plus grande encore que nous pénétrerons au fur et à mesure de notre enquête.

Nous devrions pouvoir découvrir par nous-mêmes ce que c'est que l'esprit, cet esprit qui est conscient, qui pense, derrière lequel se tient tout l'arrière-plan du temps ; et le cerveau qui réagit selon son conditionnement, le cerveau où est emmagasinée toute la mémoire, qui fait partie du mental. Allons-nous véritablement découvrir par

nous-mêmes, ou allons-nous simplement penser découvrir des choses qui nous ont été dites? Il me semble que ceci est très important: de savoir si vous vous contentez de découvrir ce que l'on vous a déjà dit, et par conséquent il n'y a là à proprement parler aucune découverte de votre part, ou bien si vous découvrez par vous-même. Si c'est par vous-même que vous découvrez la nature du mental, vous pouvez avancer à partir de ce point ; mais si vous vous êtes contentés d'accepter une théorie, un renseignement au sujet du mental, alors vous êtes dans le domaine des connaissance de seconde main ; ce que vous trouvez n'est qu'une théorie et cela n'a aucune valeur.

Donc, sommes-nous capables de découvrir ce qu'est le mental? Voyez-vous, pour approfondir cette question, il faut être dans un état de méditation, - non pas cette méditation qui se conforme à tel système, telle méthode, tel désir d'obtenir un certain résultat, il n'y a pas là de méditation vraie, mais l'état méditatif de celui qui est libre de voir, d'observer, d'un esprit qui est extraordinairement calme. Et quand vous observez votre propre esprit, - autrement dit toute votre conscience, - existe-t-il un observateur capable d'examiner? Pour examiner ce microphone, pour voir comment il fonctionne, il me faut le démonter et trouver ce qui se trouve à l'intérieur. Mais quand il s'agit de regarder tout ce champ de la conscience - qui est l'esprit, le cerveau, le système nerveux, toute mémoire accumulée, etc. - existe-t-il, en fait, une entité capable de regarder, d'examiner tout cela? Existe-t-il une entité distincte de la chose examinée? Et si une telle entité séparée existe, n'a-t-elle pas été inventée par la pensée, par conséquent elle fait partie de l'esprit et n'en est pas séparée du tout, et par conséquent elle est incapable de découvrir ce que c'est que l'esprit? Comment donc découvrir ce que c'est que le mental, la psyché, sans cette entité séparée, l'observateur?

Donc, je désire savoir ce qu'est mon esprit, ce mental qui pense, ce cerveau qui réagit, ces pensées qui naissent de la mémoire, accompagnées de mobiles, de suggestions, de désirs autocentriques, d'idées, de croyances, de dogmes, choses qui sont toutes dans le champ de cette conscience, qui font partie de moi. Et je me dis alors: « Il me faut regarder, il me faut découvrir quelle est l'origine de la pensée, le commencement, il me faut découvrir ce qu'est véritablement la conscience. » Si je dis: « Je dois découvrir », ce « je » est-il séparé de la chose qu'il se propose de regarder, d'examiner, d'observer, est-il par conséquent capable de regarder objectivement? S'il ne l'est pas, si ce « je » qui observe la totalité de la conscience, que nous nommons esprit, si ce « je » n'est pas une chose séparée, comment peut-il alors découvrir ou prendre conscience de cet état global que nous nommons l'esprit?

C'est un point sur lequel il faut que je voie très clairement: s'il existe un observateur différent de l'esprit. Très évidemment, si un tel observateur existe, il est une création de la pensée qui fait partie de cette conscience, il n'en est donc pas séparé. Comment donc l'esprit, dans sa totalité, pourrait-il être compris s'il n'existe pas une entité séparée capable de dire: « J'ai examiné et j'ai compris. » Tout ceci exige une grande discipline ; non pas une discipline née de la contrainte, de la suppression, une discipline qui serait imposée, mais l'acte même de regarder, d'examiner, entraîne sa propre discipline. Je veux découvrir et afin de découvrir je me demande si l'observateur est différent du mental qui observe. Pour se poser cette question, pour découvrir si l'observateur est différent, il faut une grande discipline ; non pas celle du conformisme, parce qu'ici il n'existe pas de modèle à suivre. Quand on se demande ce que c'est que l'esprit, s'il existe une entité séparée qui observe cet esprit, c'est l'état d'interrogation même où l'on est qui entraîne sa propre discipline. Celle-ci n'est pas conformisme, elle est par conséquent liberté, car il existe un rapport entre liberté et discipline. Ceci est-il assez clair? Non pas clair dans le sens verbal, mais m'accompagnez-vous dans tout ceci? Avançons-nous ensemble? C'est une question que vous pouvez vous poser si vous êtes libres, si vous n'avez pas d'opinions,

pas de conclusions, pas de croyances, et dans votre interrogation même il y a une austérité - vous suivez? -vous rejetez absolument tout, excepté cette question qui pourra ouvrir la porte sur une immense vision, sur d'insondables profondeurs. Si donc l'observateur fait partie de la chose observée, si l'esprit qui est la conscience s'est lui-même partagé entre l'observateur et la chose observée, cette division est une erreur ; quel est alors l'état qui pourrait prendre conscience de cette entité à laquelle nous donnons le nom d'esprit? Si l'observateur est la chose observée, si l'entité qui observe tout ceci fait partie de l'esprit, alors quand je me pose la question: « Qu'est-ce que c'est que l'esprit? », et que l'observateur n'est pas, quel est alors l'état de l'esprit, quel est l'état qui découvre ceci, qui voit la conscience telle qu'elle est, avec ses frontières, ses limites, etc.? En posant cette question, nous cherchons à découvrir quelle est l'entité qui prend conscience, qui est lucide et qui très évidemment n'est pas séparée, alors qu'il n'y a pas d'observateur.

Qu'est-ce qu'être lucide, prendre conscience? Assis sur cette estrade, je suis conscient de voir différentes couleurs, la tente au-dessus de ma tête, conscient du murmure de ce ruisseau, du mouvement des assistants, du silence, - j'ai conscience de tout ceci. Dans une telle prise de conscience, une telle lucidité, existe-t-il un observateur qui dit: « Je suis séparément conscient de cette couleur et de celle-là. » Parce que, ce que nous allons examiner tout à l'heure, en avançant, c'est la question de savoir si cette conscience est limitation, et toute conscience est limitation, il n'y a en elle absolument aucune liberté ; alors, est-il possible d'aller au-delà de cette limitation, est-il possible de connaître ce qui est au-delà des limites de la conscience, et quelle est l'entité qui connaît ainsi? Je dois donc comprendre ce que nous entendons par prise de conscience: être lucide. Comme je l'ai dit, j'ai conscience de tout ceci et je me demande: « Suis-je conscient comme un observateur séparé de la chose qu'il observe, ou bien suis-je conscient sans l'observateur? » Vous savez ce que c'est que l'amour ; existe-t-il un observateur qui dit: « J'aime »? Et s'il existe un tel observateur, est-ce de l'amour? Et quand vous dites qu'il y a amour, y a-t-il alors absence complète de l'observateur? Si l'observateur n'est pas absent, alors cet amour devient haine, jalousie, souffrance, anxiété, culpabilité, - vous savez tout ce qui s'ensuit, - et qui n'est pas l'amour, ce n'est plus que désir et plaisir qui, encore, ne sont pas l'amour ; nous avons déjà vu tout ceci.

Il est très important de découvrir ce que nous entendons par prendre conscience, être lucide, être attentif. Nous avons posé la question: « Qu'est-ce que l'esprit? » parce que nous voulons découvrir quelle est l'origine de la pensée et, à propos de cette question, nous nous demandons: quelle est 1 entité qui va découvrir quoi que ce soit? qui va recevoir une réponse? Si cette entité fait partie de la conscience, ou de la pensée, elle est incapable de découvrir ; ce qui est capable de découvrir c'est seulement cet état de pure lucidité. Dans cet état de lucidité existe-t-il encore une entité qui est lucide, qui dit: « Il me faut être lucide, il me faut prendre conscience », « Il faut m'exercer à la lucidité »? Si vous contemplez le ciel bleu ce matin, ces montagnes, ces nuages, voyant toute la profondeur, la grandeur du ciel, en prenant conscience de tout cela, vous dites-vous: j'en prends conscience? - ou bien existe-t-il simplement une prise de conscience, une lucidité dont tout observateur est absent, alors même que vous voyez avec vos yeux, et tout ce qui s'ensuit? Cette pure vision, qui ne connaît et que ne connaît aucun observateur, est prise de conscience totale. En regardant cet arbre, en prenez-vous conscience sans l'observateur? L'observateur est l'entité qui a recueilli toutes sortes d'informations au sujet de cet arbre et selon ces informations, images, symboles, il regarde l'arbre, mais regarder à partir d'un observateur n'est pas être complètement lucide à l'égard de l'arbre. Ceci est-il à peu près clair?

Autrement dit, - pour exprimer la chose d'une façon plus directe, - quand vous regardez votre femme ou votre mari, en prenez-vous conscience à travers l'image que vous en avez créée, ou avez-vous de lui ou d'elle une conscience directe, réelle, où l'observateur n'est plus? C'est une chose infiniment difficile à faire ; je peux, de cette façon, contempler le ciel, les nuages, la rivière et tout ce qui s'ensuit, parce que toutes ces choses ne touchent pas intimement mes sentiments, mes réactions, mais quand j'ai vécu avec quelqu'un pendant un certain nombre d'années, je me suis créé une image à son sujet et cette personne s'est fait une image de moi. Dans ces circonstances, quand nous prétendons prendre conscience, ce que nous voulons dire habituellement c'est qu'une des images prend conscience d'elle-même dans ses rapports avec l'autre image ; cela fait partie d'une prise de conscience, mais nous sommes allés bien au-delà de ce point. Et nous disons que tant qu'existe une telle image, il y a un centre qui observe, une division, et par conséquent un conflit. Là où il y a conflit il n'y a aucune lucidité. Pour être libre du conflit, il faut prendre conscience, il faut être lucide, sans créer un nouveau centre qui soit conscient de cette image que je me suis faite ou de moi-même ou de quelqu'un d'autre. Donc, existe-t-il une lucidité, une prise de conscience sans qu'existe un centre, une prise de conscience de tout ce champ de la psyché avec ses limites, ses frontières, son contenu? C'est le contenu lui-même qui crée les frontières, le contenu de ma conscience en tant qu'Hindou et tout ce fatras qu'entraînent l'éducation et l'expérience.

Nous commençons donc à découvrir que la pensée a son origine, son commencement, dans cette conscience où il y a une division entre l'observateur et la chose observée. Exprimons la chose autrement. Comment allez-vous découvrir par vous-même comment une pensée, n'importe laquelle, commence? Vous êtes-vous jamais posé cette question? Et si oui, comment allez-vous découvrir? Pour découvrir n'importe quoi, n'importe quelle chose, votre esprit dans son entier qui a pris conscience - non pas une partie - doit être tranquille et immobile, n'est-ce pas? Si je veux vous regarder, vous voir avec clarté, il faut que mon esprit soit très calme, ayant écarté tous les préjugés, les bavardages, les dialogues, les images, les représentations, tout cela doit être rejeté si je veux regarder vraiment. Alors - parce qu'il y a liberté et, par conséquent, immobilité et calme - il peut, dans cet état, y avoir observation. Donc, puis-je -je vous eh prie, suivez la question que je vais poser - pouvons-nous, vous et moi, observer le commencement de la pensée? Je ne puis observer le commencement de la pensée que dans le silence, et non pas quand je me mets à chercher, à poser des questions, attendant une réponse ; ce n'est que quand mon esprit est complètement silencieux après m'être posé la question: « Quel est le commencement de la pensée? » - ce n'est que quand existe un calme qui imprègne tout mon être qu'alors, seulement, je peux commencer dans ce silence à voir comment la pensée prend forme. Cette question est des plus importantes, parce que s'il y a une vision lucide du commencement de la pensée, il n'y a plus besoin de la contrôler. Comme vous le savez, nous passons beaucoup de temps, - non seulement dans nos collèges et dans nos écoles, mais alors que nous vieillissons, - nous passons beaucoup de temps à contrôler notre pensée ; « cette pensée est bonne », « celle-ci est mauvaise », « celle-ci est agréable, je m'y attarde », « celle-ci est laide, il faut la supprimer », et ainsi de suite et ainsi de suite. Sans cesse nous contrôlons, nous supprimions, il y a une lutte constante qui se poursuit entre les diverses pensées, l'esprit est un champ de bataille, le siège d'un conflit constant, une pensée dressée contre l'autre, un désir contre l'autre, un plaisir se superposant à tous les autres et ainsi de suite. Mais s'il existe une prise de conscience du commencement de la pensée, alors il n'existe plus en elle aucune contradiction.

Tout ceci est-il du galimatias ou cela a-t-il une signification? Il me semble que tout cela a un sens, parce que voyez-vous, une vie de conflit, elle, n'en a aucun. Conflit

avec moi-même, avec mon voisin, avec mes idées, - je ne veux aucun conflit d'aucune sorte, parce que tout conflit est un état de tension, une déformation. Une vie de conflit est un état de constante et rapide usure, et il faut découvrir s'il existe une façon de vivre sans l'ombre d'un conflit à aucun moment de notre vie. Or, je ne puis connaître cette façon de vivre que quand je commence à découvrir l'origine de la pensée. Si l'esprit est capable de découvrir sans qu'existe le centre, alors chaque pensée n'est plus une distraction. Chaque pensée ne voit pas se dresser son propre opposé car, dès lors, il n'y a plus que la pensée, il n'y a plus la pensée opposée. Par conséquent cette question est une question importante elle a un sens et ce n'est pas du galimatias.

On ne peut apercevoir le commencement de la pensée que quand il y a silence, quand l'esprit est devenu silencieux, non par l'effet d'une discipline, d'une contrainte, de diverses formes de méditation, et tous ces procédés horribles, mais naturellement. Dans le silence seul, je suis capable de découvrir quelque chose ; alors seulement l'esprit peut découvrir, aboutir à cette chose extraordinaire: quelque chose de neuf. Une telle découverte provient du silence seul, et ce silence ne peut absolument pas être cultivé, élaboré par la pensée ; s'il est élaboré par la pensée, il est mort, il est stagnation. Dès que la pensée élabore quelque chose, il y a toujours conflit. Ainsi, notre vision s'ouvre sur cette découverte de l'origine de la pensée, parce que l'esprit est complètement calme, la nature de la pensée elle-même n'a aucune importance ; et s'il n'y a que pensée il n'y a pas de contradiction. Est-ce que vous ne voyez pas ceci? Il n'y a que le désir, mais la contradiction survient quand il y a désir de ceci s'opposant à cela, et quand on commence à découvrir l'origine du désir, il n'y a pas de contradiction. La contradiction implique le conflit et celui qui veut vivre sans conflit doit le comprendre. Pour saisir tout ceci l'esprit doit être silencieux et ce silence est méditation. Un esprit extraordinairement vivant, éveillé, n'accumule plus chaque découverte et ouvre les yeux sur quelque chose d'autre, - parce qu'un esprit si intensément éveillé et vivant est une lumière pour lui-même, sans qu'il soit besoin d'aucune expérience.

La plupart d'entre nous sommes assoiffés d'expériences, qu'il s'agisse d'explorer la lune ou d'étendre la portée d'un petit esprit qui cherche au moyen de drogues un état de conscience où il aura des visions, une sensibilité accrue, etc. ; l'expérience mystique, l'expérience religieuse, sexuelle, l'expérience d'une plus grande richesse, d'une grande puissance, d'une situation sociale éminente, vous savez, tous, nous sommes assoiffés d'expériences. Ceci, parce que notre propre vie est tellement superficielle, vide, insuffisante, et nous nous figurons que sans expériences notre vie deviendra morne, stupide, pesante. Voilà pourquoi nous lisons un livre après l'autre, fréquentons les musées, les concerts, les églises, le football, pourquoi nous accomplissons des rites, pourquoi nous nous adonnons à toutes sortes d'expériences. Mais nous ne nous demandons jamais ce que cela veut dire, si ces expériences comportent quoique ce soit de neuf. Or, chaque expérience implique qu'elle est reconnue, autrement ce n'est pas une expérience. Si je ne vois pas en elle une expérience qui implique quelque chose, ce n'est pas une expérience. Je ne lui donne le nom d'expérience que quand j'y reconnais quelque chose mais pour reconnaître il faut avoir déjà connu. Donc, rien de neuf ne peut nous venir par l'expérience. Dès lors, nous avons découvert une vérité fondamentale, à savoir qu'un esprit qui est sans cesse à rechercher, à désirer, à poursuivre une expérience plus profonde et plus vaste, un tel esprit est en réalité superficiel parce qu'il vit sans cesse de ses souvenirs, ses représentations et ce qui est reconnu, ce dont il se souvient n'est pas neuf. Mais dans le silence il n'y a plus d'expérimentation, on se demande alors comment il est possible d'agir dans ce monde si l'esprit est véritablement silencieux et calme? Vous comprenez? Est-il possible de fonctionner dans ce monde avec ce profond sens du

silence? On a un rôle à remplir, on a quelque chose à faire, on est bibliothécaire, ou cuisinière, ou technicien, on est assis dans un bureau, etc., tout ceci exige du savoir, du savoir-faire, de l'expérience ; et alors on se demande: mon esprit qui a compris, qui vit dans cet état de silence, peut-il fonctionner dans de telles conditions? En se posant ainsi la question, on a séparé le silence de l'action ; c'est par conséquent une question fausse. Mais quand il y a ce silence, on pourra fonctionner dans son bureau. Voyez-vous, c'est comme un tambour parfaitement accordé, vous le frappez et il rend le son juste, mais en lui-même il est toujours vide et silencieux. Il ne dit pas: « Je suis silencieux », « Comment vais-je fonctionner dans mon bureau? »

On découvre par conséquent que la conscience tout entière, celle qui est évidente, comme celle qui est cachée, celle qui est secrète et celle qui est en surface, fait partie de ce processus de la pensée. On ne peut prendre conscience du commencement de la pensée que quand il y a silence, quand il n'y a aucune frontière à la conscience. Tout ceci exige beaucoup de discipline en soi-même (non pas une discipline imposée dans un but donné) et nous pouvons maintenant nous demander, si nous sommes arrivés jusqu'à ce point, qu'est-ce que l'amour? Vous comprenez, il faut nous demander si l'amour existe dans le champ de la conscience, qui est pensée? Je dis: « Je vous aime, j'aime mon pays, mon Dieu, mes livres, ma situation » - vous savez, l'amour. Nous nous servons de ce mot sans vigueur, sans intensité ; quand vous dites à quelqu'un: « Je vous aime », qu'est-ce que cela veut dire? Partout dans le monde les gens religieux ont établi une distinction entre l'amour sacré et l'amour profane, etc. L'amour est-il désir? N'allez pas dire « non », parce que pour la plupart d'entre nous il est désir et plaisir, le plaisir obtenu par les sens, l'attachement et l'accomplissement sexuel, par ma femme, mon mari, ma famille dressée contre d'autres familles, mon pays, mon Dieu, mon roi, - vous connaissez tout cela! Cela, c'est ce que nous nommons l'amour, c'est pour cela que nous sommes prêts à tuer, pour cette chose qui est imprégnée de jalousie, de haine. Mais l'amour est-il cela? Dans cet amour-là il y a-possession, domination, dépendance, recherche de la satisfaction, du plaisir, du confort, de société, - d'une évasion de soi. Est-ce l'amour? Ou bien l'amour se trouve-t-il au-delà de ce tourbillon de la pensée? Si vous dites que oui, alors que vont devenir ma femme, mes enfants, ma famille, il leur faut une certaine sécurité, il me faut, à moi, de la sécurité. Si vous vous posez cette question c'est que jamais vous n'êtes sortis de ce champ de la conscience, mais si une fois vous en êtes sortis jamais vous ne poserez cette question, parce qu'alors vous saurez ce que c'est que l'amour, l'amour où il n'y a pas de pensée, pas de demain et par conséquent pas de temps. Mais vous écouterez tout ceci, charmés, sans doute hypnotisés et enchantés, mais pour dépasser véritablement la pensée et le temps, - parce que le temps est pensée et la pensée souffrance, - pour aller au-delà de tout ceci, il faut réaliser qu'il existe une dimension autre appelée amour. A partir de là on peut agir, on peut exister.

Puis surgit une autre question: qu'est-ce que la beauté? La beauté est-elle dans l'objet ou dans les yeux du spectateur? - ou bien la beauté n'est-elle ni dans l'objet, ni dans les yeux du spectateur, mais dès l'instant où l'observateur et la chose observée sont complètement mis de côté? Ceci ne peut être que quand il y a une totale austérité, non pas la dure austérité du prêtre avec ses sanctions, son obéissance, ses réglementations. Austérité veut dire simplicité, non pas dans nos idées, nos vêtements, notre comportement ou dans notre alimentation, mais une simplicité totale qui est humilité absolue. Par conséquent, il ne s'agira jamais plus de grimper, il n'y aura jamais une réussite, il n'y a pas d'échelons à gravir, il n'y a que le premier pas et le premier pas est éternel.

Sans comprendre la beauté, l'amour et la méditation, -la beauté, l'amour, la méditation véritables, - la vie telle que nous la connaissons, telle que nous la vivons, avec sa souffrance, sa douleur, son conflit, a peu de sens. Pour lui en donner un vous

pouvez prendre des drogues, vous pouvez vous attacher à vos appétits sexuels, mais dépendre d'une drogue, d'une pensée, d'un plaisir, ne peut que susciter de nouveaux conflits, encore de la souffrance, encore de la contusion.

QUESTION : Je voudrais simplement vous dire, en rapport avec ce que vous avez dit sur l'expérience, que depuis plusieurs années j'avais le plus intense désir d'aller dans un planeur, et je me figurais que ce serait une chose merveilleuse. Hier j'ai eu l'occasion d'y aller avec un officier suisse ; j'y suis resté une heure, - une expérience des plus intéressantes, - mais quand je suis descendu, c'est exactement comme si j'avais passé par la même expérience auparavant. Il n'y avait aucun besoin d'y aller.

KRISHNAMURTI : Cet auditeur dit qu'il est monté dans un planeur hier et qu'il avait eu envie d'y aller parce qu'il avait soif d'une nouvelle expérience.

QUESTION : De le faire moi-même.

KRISHNAMURTI : De le faire vous-même, une nouvelle forme d'expérience. Et quand il est descendu, il s'est aperçu que ce n'était pas du tout une expérience: c'était du déjà vu. Voyez, monsieur, pourquoi êtes-vous assoiffé d'expérience, que ce soit dans un planeur, ou une expérience sexuelle, ou de faire de l'alpinisme, ou de prendre des drogues et obtenir des expansions psychédéliques de la conscience et ainsi de suite? Pourquoi cette soif d'expérience ; posez-vous cette question tout d'abord. Et si vous n'aviez plus aucune expérience, pas une seule, qu'est-ce qui vous arriverait? Est-ce possible? Pour le moment nous dépendons d'expériences pour nous tenir éveillés, l'expérience est un certain type de stimulant, et sans stimulant savez-vous ce qui nous arriverait à tous? Nous serions endormis ; s'il n'y avait pas de changement politique, pas de conflit intérieur, si tout marchait selon notre désir et que nous ne soyons jamais troublés, nous serions tous endormis. Les provocations, les défis sont nécessaires à la plupart d'entre nous, ce sont eux qui nous tiennent éveillés. Nous dépendons de nos expériences - agréables ou douloureuses - pour nous tenir, nous maintenir dans un état d'éveil ; c'est pour rester éveillés que nous désirons toutes ces formes de stimulants. Quand nous nous rendons compte que cette dépendance où nous sommes, que de provoquer des défis et des expériences, ne fait qu'émousser l'esprit et ne nous éveille pas réellement ; si nous nous rendons compte, comme nous l'avons dit l'autre jour, qu'après avoir connu des milliers de guerres nous n'avons rien appris du tout, que nous sommes prêts à tuer notre prochain demain à la moindre provocation, on se demande alors pourquoi cette soif d'expérience, et ne serait-il pas possible de rester éveillés sans être provoqués, éperon-nés? Telle est la vraie question. Vous me suivez? Je dépends d'une provocation extérieure, d'une expérience, espérant par là être maintenu dans un état d'excitation, d'intensité, d'acuité d'esprit, mais ce n'est pas le cas. Je me demande alors s'il ne serait pas possible de rester totalement éveillé, non pas à la périphérie, à certains points de mon être, mais dans un état d'éveil total, sans qu'il soit besoin d'aucune provocation, d'aucune expérience? Autrement dit, puis-je être une lumière à moi-même sans dépendre d'aucune autre? Ceci ne veut pas dire que j'éprouve la moindre vanité à ne dépendre d'aucun stimulant. Puis-je être une lumière qui ne s'éteint jamais? Pour découvrir cela, il me faut plonger profondément en moi-même, me connaître complètement et totalement connaître chaque recoin, chaque retraite cachée ; tout doit être mis à jour. Il me faut prendre conscience du champ total de mon être, qui est la conscience de l'individu et de la société. Quand l'esprit dépasse cette conscience individuelle et sociale alors, et alors seulement, il y a une possibilité d'être à soi-même une lumière qui ne s'éteint jamais.

Saanen, le 27 juillet 1967

Suisse
10ème Conférence
Saanen, le 30 juillet 1967

Quelle est la chose que recherche tout homme dans la vie? S'il nous arrivait de nous poser cette question sérieusement, quelle serait notre réponse? Cette recherche, cette soif, est-elle basée sur nos inclinations, est-elle le résultat des circonstances? Dans ce dernier cas il s'agirait simplement de les améliorer quelque peu, de les rendre plus riantes, plus satisfaisantes. Si cette soif nous est dictée par nos tendances, conformément à notre conditionnement, à notre culture, à notre arrière-plan, alors évidemment elle sera renforcée par notre compréhension, par notre attention qui sont limitées. Ou encore, si cette exigence, cette recherche profonde, a sa racine dans nos inclinations, il s'agit en somme de la recherche d'un plaisir plus vaste et plus large que les autres. A laquelle de ces trois catégories appartiennent ce besoin, ces aspirations, ces tâtonnements? Il semblerait que la plupart d'entre nous sommes bien à la recherche de quelque chose: d'un plaisir plus intense, d'une plus grande satisfaction, d'expériences plus vastes et plus profondes. Enfin, il y a ceux d'entre nous qui sont un peu plus sérieux qui sont - disent-ils - à la recherche de la vérité. C'est là un mot des plus dangereux, parce que la recherche de la vérité n'exige pas simplement un élan intermittent et passager, mais plutôt une quête soutenue, durable, orientée non pas dans une direction particulière, mais une compréhension totale de la vie. Si nous recherchons un plaisir plus intense, et c'est le cas pour la plupart d'entre nous, - bien qu'en cela il n'y ait rien de positivement mal, - ce plus grand plaisir entraîne de plus grandes souffrances et de plus grandes peurs. Et s'il s'agit simplement d'une réaction conditionnée, ayant sa source dans nos tendances ou dans les circontances, notre recherche aura pour résultat sa propre servitude, ses propres souffrances, ses propres douleurs. Mais si nous sommes un peu plus prudents, si nous sommes sérieux et procédons avec une certaine hésitation, nous serons alors sérieux dans toutes les choses de la vie. Et il faut être sérieux dans la vie, non pas seulement quand il s'agit de vérité, de plaisir, ou de satisfaction momentanée, mais il faut être sérieux pour toutes les choses que l'on touche, qu'il s'agisse de cuire un excellent déjeuner ou de nos rapports avec un autre être humain, ou encore quand nous nous proposons de rechercher cette chose que nous appelons la « vérité ». Il me semble qu'il nous faut être extraordinairement et vitalement sérieux dans toutes les choses de la vie, non pas seulement quand il s'agit de tel ou tel aspect de l'existence, parce que chaque être humain est individuellement responsable de toute la souffrance, de toutes les guerres, de la famine, des brutalités et ainsi de suite, de cette effroyable violence qui sévit dans le monde.

Ceux d'entre nous, s'il vous plaît, que tout ceci n'intéresse pas véritablement, qui êtes venus par curiosité, voulez-vous tous vous lever et partir tout de suite? Ce serait tellement plus simple. Mais s'il y a quelque chose que vous considérez avec sérieux, alors restez et prêtez toute l'attention grande ou petite dont vous êtes capable.

J'ai très fortement le sentiment que chacun de nous, étant responsable du chaos, de la souffrance, de la douleur de ce monde, que chacun de nous en tant qu'être humain doit provoquer une révolution radicale en lui-même. Chacun, en soi-même, est à la fois la société et l'individu, il est à la fois la violence et la paix, il est cet étrange mélange de plaisir, de haine et de peur, d'agressivité, de domination et de douceur ;

tour à tour l'un de ces éléments prend le pas sur l'autre et en chacun de nous il y a un grand déséquilibre.

Nous sommes responsables non seulement envers le monde mais encore responsables de nous-mêmes, dans ce que nous faisons, pensons, comment nous agissons, comment nous sentons. Il est inutile de rechercher la vérité ou le plaisir sans comprendre cet étrange mélange, cette étrange contradiction entre la violence et la douceur, l'affection et la brutalité, la jalousie, l'avidité, l'envie et l'anxiété. Il est absolument vain de rechercher cet intense plaisir, cette vérité, s'il n'y a pas de transformation radicale à la base même de notre être. L'homme a poursuivi cette chose que nous nommons la vérité depuis la naissance de l'histoire, et même avant, il a recherché quelque chose d'autre que nous appelons Dieu, un état intemporel, un principe que l'on ne peut ni nommer, ni mesurer. Il a toujours recherché ces choses parce que sa vie est tellement morne avec toujours la perspective de la vieillesse, de la mort ; il y a tant de souffrance, de contradiction, de conflit, une totale lassitude, et l'absence de signification dans la vie. Nous sommes prisonniers de tout ceci et pour nous en évader, ou bien parce que nous avons commencé à comprendre cette existence et sa complexité, nous voulons trouver quelque chose de plus, quelque chose que le temps, la pensée, la corruption humaine ne sauraient détruire. L'homme a toujours recherché cela et n'ayant pu le trouver il a inventé la foi: la foi en Dieu, en un sauveur, la foi en une idée. Avez-vous remarqué que la foi entraîne invariablement la violence? Veuillez l'observer. Quand j'ai mis ma foi dans une idée, dans un concept, je veux les protéger, je veux protéger ce concept, ce symbole ; celui-ci, cette idée, cette idéologie, sont une projection de moi-même, je m'y suis identifié et je veux les protéger à tout prix. Et quand je défends quelque chose je suis forcément violent. On peut observer aussi que la foi tient une place de moins en moins grande dans notre vie, personne ne croit plus à rien, Dieu merci. Mais alors, on devient cynique et amer, ou bien on invente une philosophie intellectuellement satisfaisante - et le problème central n'est toujours pas résolu.

Le problème central est en fait celui-ci: comment provoquer une mutation fondamentale dans ce triste monde si complexe, si plein de confusion, une mutation non seulement extérieure mais intérieure - ce monde de contradiction, si profondément anxieux. Si cette mutation s'est produite, on peut, si on le veut, aller plus loin. Mais sans ce changement radical et fondamental, tout effort pour aller au-delà est sans valeur. Cette recherche de la vérité, cette question de savoir si Dieu existe ou non, s'il existe une dimension intemporelle, recevra sa réponse, une réponse que nul ne peut vous donner, ni un prêtre, ni un sauveur ; elle ne viendra que de vous-même, et vous ne pourrez répondre vous-même que quand cette mutation aura eu lieu, cette mutation qui peut et qui doit se produire dans tout être humain. Voilà ce qui nous intéresse primordialement, ce qui est l'objet de toutes ces causeries. Nous nous proposons de susciter un changement dans le monde malheureux qui nous est extérieur et aussi, et bien plus, en nous-mêmes. La plupart d'entre nous sommes si déséquilibrés, si avides, si violents, nous sommes si facilement blessés par l'adversité, que la question fondamentale me paraît être celle-ci: que peut faire un être humain, tel que vous et moi, vivant dans ce monde? Si vous vous posez cette question sérieusement à vous-même, je me demande ce que vous pourrez bien répondre ; y a-t-il quelque chose à faire? Voyez-vous, nous posons là une question très sérieuse. En tant qu'êtres humains, vous et moi, que pouvons-nous faire, non seulement pour changer le monde, mais pour nous changer nous-mêmes, - que pouvons-nous faire? Quelqu'un peut-il me le dire? Il y a eu des gens pour nous le dire ; les prêtres qui sont censés connaître ces choses mieux que les laïques tels que nous, ils nous l'ont dit et cela ne nous a pas beaucoup avancés. Nous avons rencontré des êtres humains des plus sophistiqués et même eux ne nous ont pas conduits à grand-chose. Nous ne

pouvons dépendre de personne, il n'y a aucun guide, aucun instructeur, aucune autorité, il n'y a que nous-mêmes et nos rapports avec notre prochain et avec le monde, il n'y a rien d'autre. Quand une fois on se rend compte de cela, regardant la chose en face, ou bien on tombe dans un profond désespoir qui engendre le cynisme, l'amertume et tout ce qui s'ensuit, ou bien on ne se dérobe pas, on voit que l'on est totalement responsable de soi-même et du monde, de personne d'autre et, dès lors, on tourne le dos à tout apitoiement sur soi, car beaucoup d'entre nous fleurissons dans cet état d'apitoiement sur soi, nous faisons porter tout le blâme aux autres, mais cette attitude ne nous amène aucune clarté.

Que pouvons-nous faire vous et moi pour vivre dans ce monde d'une façon saine, logique, rationnelle, connaissant un total équilibre intérieur, pour vivre sans conflit, sans haine, sans violence il me semble que c'est là une question à laquelle chacun de nous doit répondre pour lui-même.

Ce matin nous pourrons entreprendre un voyage ensemble, non pas dans le domaine des activités verbales, des concepts intellectuels, mais nous rejetterons tout cela pour aboutir à un état d'esprit où n'existe aucun conflit et libre, par conséquent, de tout élément de domination ou de servilité. Pour connaître un tel état d'esprit, il nous faut voyager ensemble et ceci veut dire que vous aurez à faire intérieurement attention, non pas vous concentrer, car il y a une différence entre la concentration et l'attention. Quand vous vous concentrez qu'est-ce qui se passe vraiment? Regardez en vous-même. Quand vous vous concentrez sur quelque chose, quand vous orientez votre pensée vers un foyer, quand vous le contraignez à la concentration, cela s'accompagne d'un processus de résistance, il y a la construction d'un mur à l'intérieur duquel l'esprit va pouvoir se concentrer sur quelque chose. La concentration est donc un processus d'exclusion ce que l'attention n'est pas. « Faire attention » signifie donner son attention complète et non pas une attention fragmentaire, morcelée ; autrement dit, écoutez cet aéroplane, le train qui passe, les paroles prononcées, voyez, écoutez et ressentez toute chose complètement, sans aucune frontière, et dans cet état d'attention nous pourrons voyager ensemble, aller très loin et très profondément.

Nous nous demandons ce que l'on peut faire, en tant qu'être humain vivant dans ce monde et étant en soi-même à la fois violent et paisible, plein de haine et d'hostilité, avec par-ci par-là un éclair de joie, ce que l'on peut faire pour provoquer une révolution en soi-même. Ceci exige notre attention. (A cet instant s'est produit un trouble dans les microphones et on tente d'y porter remède pendant que la causerie continue.) Il y a un sujet de distraction qui se produit en ce moment et j'ai tendance à observer ce qui se passe et néanmoins de résister à cette tendance parce que je désire parler ; il y a donc une contradiction, vous suivez tout ceci? il y a donc un conflit et dans un tel état l'esprit est incapable de fonctionner clairement. Il y a un mécanisme qui s'est déréglé, c'est une chose à rectifier, et en même temps il me faut parler avec clarté et penser sans contradiction ; une pure et simple concentration ne rendra pas la chose possible. Tandis que s'il y a attention à ce qui se passe sans qu'il y ait distraction, une attention qui pousse à écouter les paroles prononcées, alors il n'y a pas de contradiction. C'est dans un tel état d'attention que nous pouvons nous regarder nous-mêmes, et plus nous nous connaissons nous-mêmes, plus l'esprit pourra pénétrer profondément en lui-même et aller au-delà de toutes les structures verbales et intellectuelles de tous les symboles, afin de ne pas être pris dans ses propres illusions, dans ses propres imaginations, ses désirs.

Donc, en premier lieu, vous et moi devons nous connaître de façon complète, de sorte qu'il ne subsiste aucun recoin caché, aucune retraite secrète et inviolée de l'esprit. C'est une chose que vous pouvez faire pas à pas, - s'il vous plaît, suivez ceci

très soigneusement, - pas à pas, par analyse, par examen, par la découverte de chaque couche successive de la conscience, cela implique que vous y mettiez du temps ; autrement dit, je suis coléreux, jaloux, envieux et il s'agit de comprendre pourquoi, quel en est le motif, découvrir, exposer ce moi si vaste et si complexe, tout cela prendra du temps. Vous vous y prenez ainsi ou bien vous le faites d'une tout autre façon. Comprenez ceci très clairement, s'il vous plaît. Je peux m'analyser, me regarder moi-même, si je le veux, sans illusion, sans déformation, je peux me voir clairement comme dans un miroir et, me regardant ainsi, je commence à analyser, à pénétrer la cause de chaque mouvement de ma pensée, de chaque sentiment, à scruter chaque mobile ; tout cela prendra beaucoup de temps. Cela prendra des jours, des mois, des années et, au courant de ce processus, il y a sans cesse de nouvelles déformations qui se produisent parce qu'il y a d'autres influences qui interviennent, d'autres pressions, d'autres tensions. Donc, dès l'instant où je permets au temps d'intervenir dans ce processus de compréhension de moi-même, je dois tenir compte de déformations de tout genre. Et ce « moi-même » est une entité si complexe, si profonde, si mouvante, vivant, luttant, désirant, refusant - et il me faut observer chaque mouvement pour en comprendre la totalité. Je peux m'y prendre ainsi ou encore je fais ce que l'on fait souvent ; autrement dit je m'identifie avec quelque chose de plus grand, avec la nation, l'État, la famille, ou avec une idée, tel qu'un sauveur, un Bouddha, je m'identifie avec une idée qui est une projection de moi-même, une idée de ce que je voudrais être ou de ce que je devrais être, et en tout cela il me faut me conformer à ce modèle, d'où nouvelle lutte. Voilà ce qu'a fait l'homme à travers les âges. Ou bien il a regardé en lui-même usant d'introspection et d'analyse, ou bien il s'est identifié avec quelque chose, ou bien encore il a vécu dans un état de négation totale, espérant qu'il arriverait quelque chose, n'importe quoi. L'homme a fait tout ceci, il a fait des choses encore plus compliqués, il a pris des drogues. Ce n'est pas seulement le monde moderne qui s'adonne aux drogues, celles-ci ont existé en Chine il y a trois à quatre mille ans, comme elles ont existé aux Indes ; tout cela pour fuir la monotonie de l'existence, l'affreuse lassitude d'une vie dépourvue de toute espèce de sens, les journées passées au bureau, les expériences sexuelles, le soin des enfants, la lutte intérieure constante. L'homme ayant besoin de s'évader d'une manière ou d'une autre, joue au football ou fréquente les églises, évasions qui reviennent toutes à la même chose. Donc, si tout ceci ne nous mène à rien, parce que tout ceci implique le passage du temps au cours duquel de nouvelles graines de violence et d'hostilité sont semées, si vraiment vous comprenez cela, vous le rejetez complètement. Vous voyez que c'est une voie sans issue. C'est comme un homme qui voulant aller vers le sud a pris un chemin menant vers le nord et subitement, quand il se rend compte que ce n'est pas le chemin voulu, tourne le dos au nord. Il en est de même dès l'instant où vous vous rendez compte que toutes ces tentatives de l'homme à travers les siècles ne sont pas la bonne voie, - malgré tout ce qu'on peut dire dans le sens contraire, - alors vous pouvez vous regarder d'une façon tout à fait différente, vous pouvez vous contempler en dehors du temps.

Elle existe cette entité complexe appelée le « moi », avec ses antagonismes, ses craintes, ses espérances, ses aspirations, ses ambitions, son avidité, tout cela qui est le moi ; puis-je voir tout cela d'une façon assez complète et assez instantanée pour en comprendre la totalité d'un seul coup? Après tout, qu'est-ce que la vérité? La vision de la vérité, le sentiment qu'on en a, avec sa beauté, son amour, comment voir tout cela? Vous n'êtes capables de voir la vérité que quand l'esprit ne fonctionne pas fragmentairement, quand vous voyez la totalité. La totalité de vous-même, le tout, et non pas quelques parcelles par-ci par-là, mais l'ensemble de votre être, c'est là la vérité et vous comprenez d'un seul coup tout cet ensemble si complexe.

Sommes-nous capables de nous regarder assez complètement, assez attentivement, pour que la totalité du soi se révèle en un instant? La plupart d'entre nous ne le pouvons pas parce que jamais nous n'avons abordé le problème avec assez de sérieux, jamais nous ne nous sommes regardés, jamais. Nous blâmons les autres, nous nous perdons en explications, ou bien nous avons peur de nous regarder mais jamais nous ne nous voyons tels que nous sommes. Vous ne pouvez regarder de cette façon totale qu'en donnant votre attention tout entière. Une telle attention ne comporte aucune peur parce que, quand vous donnez votre esprit, votre corps, vos nerfs, vos yeux, vos oreilles, tout, pour regarder, il n'y a pas de place pour la peur, la contradiction, il n'y a aucun conflit. Et quand vous vous êtes vus avec cette pénétration, vous pouvez aller plus profondément encore. En disant « plus profondément », il ne s'agit pas là d'une comparaison. Habituellement nous pensons par comparaisons, - profondeur et superficialité, bonheur et malheur, -toujours nous évaluons. Quand je dis: « Il me faut aller profondément ou plus profondément en moi-même », le mot « plus » est un comparatif. Or, de tels états que nous disons être superficiels ou profonds, existent-ils vraiment en nous-mêmes? Quand je dis: « Mon esprit est superficiel, mesquin, étroit, divisé », qui me permet de dire qu'il est mesquin, étroit, divisé? C'est parce que j'ai comparé mon esprit avec le vôtre qui est beaucoup plus brillant, plus intelligent, plus lucide, etc. Quand je dis, en comparant: « Mon esprit est superficiel, mesquin », puis-je connaître ma mesquinerie sans comparaison? Est-ce que je sais que j'ai faim parce que j'étais affamé hier, ou bien est-ce que je connais ma faim sans comparaison avec celle d'hier? Donc, quand je me sers des mots « plus profondément », il ne s'agit pas de termes comparatifs, nous ne comparons pas.

Un esprit qui toujours compare et mesure, engendre sans cesse des illusions. Si je me mesure à vous qui êtes plus habile, plus intelligent, je lutte pour vous égaler et je refuse d'être ce que je suis, et par conséquent je crée une illusion. Donc, si une fois j'ai compris que toute comparaison de n'importe quel ordre ne conduit qu'à de nouvelles illusions, qu'à de nouvelles souffrances, qu'en m'analysant ou m'identifiant à quelque chose de plus grand, que ce soit l'État, un sauveur, une idéologie, si une fois j'ai saisi que toute cette façon de penser comparativement ne conduit qu'à intensifier le conformisme, et par conséquent le conflit, je mets tout cela complètement de côté. Dès cet instant, mon esprit n'est plus à chercher, à tâtonner, à fouiller, à demander, questionner, exiger, attendre (ce qui ne veut pas dire qu'il se déclare satisfait des choses telles qu'elles sont) mais, dès lors, il est sans illusion, sans imagination. Un tel esprit est capable de se mouvoir dans une dimension entièrement différente. La dimension dans laquelle nous vivons notre vie quotidienne, la souffrance, le plaisir, et la peur qui a conditionné l'esprit, qui a limité la nature de l'esprit, tout ceci disparaît complètement. Alors règne un bonheur entièrement différent du plaisir. Le plaisir est le fait de la pensée, tout comme la peur. Mais le bonheur, la joie réelle, ce sentiment d'une intense félicité, ne doivent rien à la pensée. L'esprit, dès lors, fonctionne dans une dimension qui ne connaît pas le conflit, il n'y a pas le sentiment de « l'autre », de la dualité.

Verbalement, on ne peut aller que jusque-là ; tout ce qui est au-delà ne peut pas s'exprimer en paroles, parce que les paroles ne sont pas la chose. Vous comprenez: l'arbre véritable n'est pas le mot « arbre » ; le mot est différent du fait. Jusqu'au point où nous sommes arrivés, nous pouvons décrire, expliquer, mais les paroles et les explications ne peuvent pas ouvrir la porte. Pour ouvrir la porte, il faut la lucidité quotidienne et une totale attention. Une lucidité où il n'y a aucune préférence, qui contemple ce qui se passe intérieurement, ce qu'on dit, comment on marche, ce qu'on pense ; la lucidité quotidienne à l'égard de toutes ces choses. C'est comme quand on nettoie une chambre pour y mettre de l'ordre, l'ordre dans la chambre est en soi sans

importance ; c'est important dans un sens mais complètement négligeable dans un autre. Il faut qu'il y ait de l'ordre dans la chambre mais ce n'est pas l'ordre qui fait ouvrir la fenêtre. Ce qui peut ouvrir la fenêtre, la porte, ce n'est ni votre volonté, ni votre désir. Cette dimension « autre », vous ne pouvez absolument pas la solliciter. Tout ce que vous pouvez faire, c'est de tenir la chambre en ordre, ce qui veut dire être vertueux, mais non pas de cette vertu ou de cette moralité sociale respectée pour ce qu'elle pourra donner, mais être vertueux pour la vertu elle-même, être sain, rationnel, ordonné. Alors peut-être, si vous avez de la chance la fenêtre s'ouvrira et les brises du large entreront, - et peut-être aussi n'entreront-elles pas. Cela dépend de l'état de votre esprit, et cet état ne peut être compris que par vous-même, quand vous l'observez sans jamais vous efforcer de le modifier, ce qui veut dire l'observer sans choix. Par cette lucidité sans choix, la porte s'ouvrira peut-être et vous connaîtrez cette dimension dans laquelle il n'y a ni conflit, ni temps, ni rien qui puisse être exprimé.

Avez-vous des questions à poser sur ce dont nous avons parlé ce matin?

QUESTION : Monsieur, l'imagination, qu'est-ce que c'est?

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce que l'imagination? Vous ne le savez pas? Voulez-vous que je vous l'explique? Vous savez tous ce que c'est que l'imagination, les contes de fées, les tableaux imaginatifs, l'invention d'un paradis et d'un enfer, des dieux, l'imagination, la mémoire, le souvenir de cette beauté que vous avez vue hier soir dans les nuages et ainsi de suite. Nous vivons de mythes et de phantasmes. Un esprit capable d'inventer, d'imaginer, de se projeter dans différentes visions de différentes formes, est plein de sottise.

QUESTION : Mais, monsieur, comment est-il possible d'avoir un art d'aucune sorte si nous sommes sans imagination, ce serait impossible?

KRISHNAMURTI : Quelle est la place de l'art pour un esprit véritablement religieux? - non pas cet esprit pseudo-religieux qui s'attache aux églises, qui embrasse telle doctrine, telle philosophe ; un tel esprit n'est pas religieux, pas du tout, - mais pour un esprit qui vit dans une dimension entièrement différente, pour un tel esprit, l'art a-t-il un sens quelconque? Pourquoi existe-t-elle, cette dépendance à l'égard de la musique, de la poésie, pourquoi? Est-ce une forme d'évasion, un stimulant? Vous peignez un tableau, moi je le regarde, j'en fais la critique et je dis: « Comme il est beau », ou: « Comme il est laid. » Et puis, si vous devenez célèbre, vous pouvez le vendre très cher. Mais si vous êtes en contact direct avec la nature, les collines, les nuages, les rivières, les arbres, les oiseaux, si vous observez et ne faites qu'un avec le mouvement de l'oiseau en plein vol, la beauté de chaque mouvement du ciel, des collines, des ombres, ou de la beauté du visage d'un autre, croyez-vous que vous aurez envie d'aller au musée pour regarder un tableau? Ne serait-ce pas, peut-être, parce que vous ne savez pas comment regarder tout ce qui vous entoure que vous allez dans les musées ou que vous prenez de la mescaline, de la marijuana, des drogues pour vous stimuler, pour vous aider à mieux voir? Il nous faut mettre en doute tout ce que l'homme a jusqu'ici tenu pour important, pour nécessaire. Vous avez peut-être mis en doute les tyrans politiques, les dictateurs religieux, mais vous n'avez jamais mis en doute l'autorité d'un Picasso ou d'un grand musicien. Nous acceptons, et de cette acceptation vient la lassitude et il nous faut plus de tableaux, plus d'art non figuratif, de peinture, etc. Mais si nous savons comment regarder le visage d'un passant, la fleur au bord du chemin, le nuage du soir, regarder avec une attention complète, et par conséquent dans la joie et l'amour total, alors toutes ces autres choses auront peu de sens.

QUESTION : L'attention complète est, autrement dit, un état sans conflit et, par conséquent, le fait de comprendre cet état sans conflit n'est-il pas en lui-même une présupposition de cet état?

KRISHNAMURTI : C'est un cercle vicieux, n'est-ce pas? Je vis dans le conflit, mon esprit est dans un état de conflit constant, tout ce qu'il fait est effort et il est prisonnier de cet état, et alors dit l'orateur: « Dans cet état-là vous ne comprenez jamais rien. » Vous comprendrez tout ce processus quand vous serez complètement attentif. Mais il m'est impossible d'être attentif parce que, foncièrement, mon esprit est dans un état de conflit et cela devient un cercle vicieux. Ou bien, vous qui parlez, avez-vous conscience d'avoir créé ce cercle vicieux et de ne nous avoir laissés, pris dans ce cercle, sans rien proposer d'autre? Alors quoi faire? Vous êtes pris dans un cercle vicieux et l'orateur ne vous dit pas quoi faire, cela ne résout pas le problème. Maintenant, si vous voulez bien suivre ce que je dis, nous allons certainement arriver à nous entendre. Tout d'abord, je me rends compte que mon esprit est le jouet des conflits, et que tout ce qu'il peut faire, tout mouvement de sa part sera toujours dans les limites du conflit. Tout ce qu'il pourra faire, qu'il aspire, qu'il désire, qu'il imite, se conforme, qu'il supprime, qu'il sublime, qu'il prenne des drogues, tout ce qu'il pourra faire, il le fera dans un état de conflit. Si j'ai compris cela, compris non pas seulement dans le sens verbal, mais si je le vois avec la même clarté que celle avec laquelle je vois ce microphone, sans aucune déformation, alors qu'est-ce qui se passe? Je vois quelque chose très clairement, tout comme je vois une chose très dangereuse, un précipice, un animal dangereux... Qu'est-ce qui se passe? Pendant le temps d'une seconde tout mouvement disparaît, il n'y a plus de pensée. De la même façon, si je vois véritablement ce que fait la pensée, celle-ci prend fin. Tout ce qu'elle peut faire engendre la souffrance, la tristesse, le conflit, et quand la pensée s'en rend compte elle prendra fin d'elle-même, le cercle vicieux est brisé ; la pensée, c'est-à-dire le temps, a pris fin.

QUESTION : Ce silence, cette lucidité, sont-ils synonymes de méditations?

KRISHNAMURTI : Ce mot « méditation » est un mot très chargé auquel on a donné un sens particulier en Asie. Il existe diverses écoles de méditation, différentes méthodes, différents systèmes pouvant stimuler l'attention. Il y a un système qui dit: « Prenez conscience du mouvement de votre gros orteil », « faites-y attention, travaillez à l'observer toujours », etc. La méditation étant une contrainte, suivre une idée, contempler éternellement une image, prendre une phrase et l'approfondir, écouter les mots Aum ou Amen, ou tout autre mot, en écouter le son, le suivre, etc. Toute méditation de ce genre implique une activité de la pensée, une activité d'imitation, un mouvement de conformisme à un ordre établi. Pour l'orateur, tout ceci n'est pas la méditation, elle est quelque chose d'entièrement différent. Méditer c'est prendre conscience de sa pensée, de son sentiment, ne rien faire pour les modifier, ne jamais dire qu'ils sont bons ou mauvais, ne jamais les justifier, simplement les observer, épouser leur mouvement. En vous laissant porter par ce mouvement de la pensée, du sentiment, en l'observant, vous commencez à comprendre, à saisir toute la nature de la pensée et du sentiment. Par cette prise de conscience, par cette lucidité, un silence prend naissance, il n'est l'effet d'aucun stimulant, d'aucune contrainte, d'aucune élaboration mentale, parce qu'un silence construit, élaboré par la pensée est stagnant, il est mort. Le silence prend naissance quand la pensée a compris son propre commencement, sa nature, quand elle a vu qu'elle est toujours vieille et jamais libre. Voir tout ceci, voir le mouvement de la pensée, le comprendre, en prendre conscience, c'est ouvrir les yeux sur ce silence qui est méditation, et où il n'existe jamais d'observateur.

Saanen, le 30 juillet 1967